NTERVIEW CARRIÈRE : LA LEÇON DE CINÉMA DE **CHRISTIAN DUGUAY**

MadMovies

MadMovies

LA BOMBE VENUE DE BELGIQUE
CALVAIRE
LA PASSION DE LAURENT LUCAS

EFFETS SPÉCIAUX
TEAM AMERICA
POLICE DU MONDE

CAPITAINE SKY
ET LE MONDE DE DEMAIN

LE FILM ELECTROCHOC SAW
LA RENAISSANCE DU FILM D'HORREUR

Cinéfantastique
DOM : 5 € BEL : 4,80 € CH : 9FS CAN : 8,25$CAN ESP : 5 €
ITA : 6 € LUX : 4,80 € POR. CONT. : 5 € RÉ : 2800ZA

STAR WARS KNIGHTS OF THE OLD REPUBLIC II

THE SITH LORDS

Quels que soient vos choix, vos coéquipiers vous suivront du côté clair de la Force comme du côté obscur

Maîtrisez plus de 60 nouveaux pouvoirs et dons de la Force lors d'affrontements mémorables contre les Sith

Voyagez à travers 7 mondes différents et explorez de nouveaux environnements dans votre mission pour sauver la galaxie

CETTE FOIS, LE DESTIN DE LA GALAXIE DÉPEND DE VOS CHOIX.

GAME of the YEAR*

WWW.KOTOR2.COM

12+ www.pegi.info

LucasArts and the LucasArts logo are trademarks of Lucasfilm Ltd. © 2004 Lucasfilm Entertainment Company Ltd. or Lucasfilm Ltd. or TM as indicated. All rights reserved. Microsoft, Xbox and the Xbox logos are either registered trademarks or trademarks of Microsoft Corporation in the U.S. and/or in other countries and are used under license from Microsoft. All other trademarks and trade names are the properties of their respective owners.

* La suite du jeu primé "Game of the year" en 2003.

PC CD

XBOX

OBSIDIAN entertainment

LUCAS Arts

LES DEUX FONT LA PAIRE

Au milieu de toutes les sorties du mois, nombreuses et majoritairement bonnes, deux films tirent malgré tout leur épingle du jeu et sortent immédiatement du lot. Deux films purement Mad qui ont plusieurs points communs, même s'ils affichent également quelques différences, à commencer par leur nationalité. L'un est américain et l'autre franco-belge. Mais tous deux sont des premiers films indépendants aux budgets dérisoires, montés contre vents et marées par leur réalisateur, deux jeunes auteurs âgés d'à peine trente ans, qui se sont battus pour que leur projet voit le jour, qui ont montré leur détermination à toute épreuve face à des producteurs pas toujours faciles à convaincre. Passionnés de la première heure par le cinéma de genre, James Wan (épaulé par son ami et scénariste Leigh Whannell) et Fabrice du Welz prouvent avec leur première œuvre, respectivement **Saw** et **Calvaire**, qu'ils ont parfaitement compris et digéré leurs films préférés, leur servant aujourd'hui de références. **Saw** et **Calvaire** sont ainsi deux premiers films sans concession qui reviennent aux sources du genre en rendant hommage au cinéma d'horreur sous sa forme la plus épurée, celle des années 60 et 70, mais chacun à leur manière. Ainsi, si les deux films fonctionnent sur une thématique commune, à savoir la séquestration, où les protagonistes sont confrontés à l'enfermement et à l'inconnu, ils diffèrent dans leur traitement. **Saw** renvoie directement au cinéma de Mario Bava, aux premiers films de Dario Argento et à tous les giallos en général puisqu'il s'agit d'un thriller qui vire radicalement au pur film d'horreur. De son côté, **Calvaire**, qui revendique haut et fort son affiliation au survival, tire plus volontiers son héritage de films comme **Délivrance** ou **Massacre à la tronçonneuse**, avec son chanteur de supermarché perdu au milieu de nulle part. Un nulle part peuplé de dégénérés qui vont se faire un malin plaisir à le persécuter. Deux films qui, tout comme leurs modèles, sont réalisés avec les tripes, distillent une ambiance agréablement traumatisante sans pour autant malmener le spectateur. Deux films qui ne peuvent donc pas laisser indifférent. Même le jury de la 12ème édition du Festival du Film Fantastique de Gérardmer s'est laissé séduire par **Saw** et **Calvaire**, au point de leur décerner le Prix du Jury ex-æquo ainsi que la majorité des autres prix du festival, à l'exception toutefois du plus prestigieux (le Grand Prix donc, qui est revenu à **Trouble**, allez comprendre...).

Deux films qui sortent en salles le 16 mars prochain et qui sont donc à ne rater sous aucun prétexte. Et deux noms à retenir. Ceux de James Wan et Fabrice du Welz, ces deux réalisateurs débutants qui, dès leur premier film, montrent la même passion et la même ambition que Sam Raimi, Peter Jackson, Guillermo Del Toro ou encore Jaume Balaguero en leur temps. Deux réalisateurs à surveiller de très près puisque, tout comme eux, ils risquent fort de créer l'événement à nouveau dans le futur.

Damien GRANGER

MAD MOVIES

Mad Movies Rédaction, Administration : 6, rue Rodier, 75009 Paris - Tél. : 01 44 635 635 - Fax : 01 44 635 634 **Fondateur :** Jean-Pierre Putters **Directeur de la rédaction :** Gérard Cohen **Rédacteur en chef :** Damien Granger (dgranger@mad-movies.com) **Secrétaire de rédaction :** Fausto Fasulo (fausto@mad-movies.com) **Rédacteurs pour ce numéro :** Fathi Beddiar, Arnaud Bordas, Alexandre Bustillo, Marie-Gwénaëlle Chuit, Yannick Dahan, David Doukhan, Agathe Dupuy, Julien Dupuy, Gilles Esposito, Fausto Fasulo, Xavier Fournier, Olivier Galliano, Christophe Lemaire, Stéphane Moïssakis (smoissakis@mad-movies.com), Jean-Pierre Putters, Fabrice Sapolsky, Aurore Schmid, Julien Sévéon, Stéphane Thiellement, Marc Toullec, Martin Winckler **Correspondant aux Etats-Unis :** Didier Allouch **Conception graphique :** I. Ferreira/Atipik (pao@mad-movies.com) **Iconographie :** Mathieu Roux **Photogravure:** Unipag **Impression :** Léonce Deprez Z.I. 62 620 Ruitz. **Abonnements et anciens numéros :** DIP/Mad Movies 18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris Cedex 19 Tél. : 01 44 84 85 29 **Publicité :** Sandrine Gueho Tél. : 01 44 635 632 Fax : 01 44 635 634 **Remerciements :** Michèle Abitbol-Lasry, AS Communication, BCG, Marie Anne Benardais, Daniel Bouteiller, Myriam Bruguière, Michel Burstein, Agence Cat's, Carole Chomand, Philippe Christin, Sandra Cornevaux, Anne Crozat, Françoise Dessaigne, Marquita Doassans, Blanche-Aurore Duault, Luca Etter, Sylvie Forestier, Marie-Laure de Frescheville, François Frey, Benjamin Gaessler, Laura Gouadain, Olivier Guiques, Nathalie Iund, Vanessa Jerrom, Naomi Kato, Christophe L., Séverine Lajarrige, Anne Lara, Pascal Launay, Frédéric LeBihan, Etienne Lerbret, Emilie Maison, Olivia Malka, Sophie Martins, Floriane Mathieu, Murielle Montclair, Mélanie Perrier, Céline Petit, Eugénie Pont, Le Public Système Cinéma, Stéphane Ribola, Nicolas Rioult, Alexis Rubinowicz, Alexandra Schamis, Aude Thomas.
Commission paritaire : N° 0707 K 81858 **ISSN :** N° 0338-6791 **Dépôt légal à parution Directeur de la publication :** Benjamin Cohen **Editeur : Custom Publishing France** SAS au capital de 40 000 € - RCS Paris : B 394 412 928.
Principal actionnaire : Fairway sarl.

La publication comporte une série limitée diffusée partiellement en kiosques et par abonnements, accompagnée, de façon aléatoire, des films *Le Moulin des supplices* et *Cannibal Ferox* en DVD au prix de 12,90 € pour le pack dont 2,50 € pour le DVD qui ne peut être vendu séparément. Accord parental souhaité. Le DVD seul peut être acquis au pris de 12,90 € chez Movies 2000, 49 rue de la Rochefoucauld, 75009 Paris, dans la limite des stocks disponibles.

Imprimé en France/Printed in France

OJD PRESSE PAYANTE 2003

SOMMAIRE 173

Calvaire

Capitaine Sky

Team america

52 CAPITAINE SKY ET LE MONDE DE DEMAIN

C'est le branle-bas de combat à Mad, parce que ce mois-ci, Julien Sévéon fait la critique d'un film ricain ! Pour le déchirer ? Mais non, bande de mauvaises langues... Au contraire, il a adoré **Capitaine Sky et le monde de demain**, qui fleure bon les serials de son enfance. Pendant ce temps, Julien Dupuy nous propose une interview entièrement axée sur les SFX du film, le point fort du métrage.

60 DOSSIER : LE SERIAL

Et pour marquer la sortie de **Capitaine Sky**, Gilles Esposito vous propose de replonger dans les références du réalisateur Kerry Conran, et de faire un tour d'horizon de ce genre populaire des années 30/40. Bref, un dossier plein d'émotions en noir et blanc, qui rappelle à ce cher Esposito toute sa petite enfance. Hein ? Quoi ? Il n'est pas si vieux que ça ? Ah, autant pour moi...

64 TEAM AMERICA : POLICE DU MONDE

Après les serials, on passe carrément à autre chose : la parodie des productions Jerry Bruckheimer ! Rien à voir donc, mais il aurait été étonnant que le film de Trey Parker et Matt Stone ne titille pas le père Moïssakis, grand fan de Michael Bay devant l'éternel ! Pendant ce temps, Julien Dupuy, décidément très actif, réalise un rêve en allant interviewer les frangins Chiodo, responsables des incroyables marionnettes vomisseuses de ce grand film qu'est **Team America** !

32 LE CERCLE - THE RING 2

Toujours sur le coup quand il s'agit de s'attaquer aux grosses pétoches, Busta Busti ou Busti Rhymes pour les intimes, s'engage donc dans la preview du très attendu **Le Cercle - The Ring 2**. À la barre de cette séquelle, le grand Nakata, prêt à nous resservir une bonne part de frousse avec cette nouvelle histoire de fantômes. Allez Alex, fais pas ton timide, tu vas bien reprendre un bout de flippe !

36 SAW

Le film Mad du mois, c'est **Saw** ! Quoi, vous l'avez déjà vu, **Saw** ? Ne dites pas ça au père Fausto nous vantant les mérites de ce mini-shocker intense, qui aura retourné la moitié de la rédaction, il va croire que sa critique est obsolète ! Et ne dites pas ça au père Granger qui est parti interviewer le réalisateur James Wan, il va penser que vous n'avez plus envie de savoir comment le film s'est fait... Aaaah, **Saw** = « Vu »... OK, monsieur fait dans l'humour de traduction. Ah ben bravo, et si je vous dis que le titre québécois du film, c'est **Décadence**, vous faîtes moins le malin, hein ?

44 CALVAIRE

L'autre film du mois, c'est **Calvaire**, et là, pas de jeux de mots anglophones s'il vous plaît ! De toute façon, quand vous aurez vu le superbe survival de Fabrice Du Welz, vous aurez moins envie de rigoler. C'est déjà le cas de Bustillo qui hésite désormais à passer ses vacances dans sa province d'origine, surtout après avoir interviewé, avec l'aide de Moïssakis et Dupuy, une bonne partie de l'équipe du film...

70 INTERVIEW CARRIÈRE : CHRISTIAN DUGUAY

Arriver à chopper l'excellent Christian Duguay, réalisateur de **Planète hurlante**, **Contrat sur un terroriste** et **L'Art de la guerre**, n'était pas une mince affaire, mais notre petit Julien Dupuy n'a pas son pareil pour parvenir à ses fins. Cette fois, il a pris le producteur Pierre David en otage et a brisé 50 gardes de la sécurité en trois coups de lattes pour pouvoir s'asseoir devant l'un de ses réalisateurs fétiches et le malmener sur toute sa carrière !

74 GÉRARDMER 2005

Grosse actualité pour le Festival de Gérardmer cette année, et c'est pourquoi il a fallu pas moins de quatre personnes pour vous proposer ce compte-rendu de l'unique festival français du cinéma fantastique : Stéphane Thiellement, Christophe Lemaire, Damien Granger, Alexandre Bustillo, une véritable équipe de choc prête à l'assaut. La Mad Team en place !

78 ÉVÉNEMENT DVD : OSS 117

Gros événement DVD puisque notre James Bond béret-baguette a les honneurs d'une sortie sur support numérique, pour le plus grand plaisir des sex fans des 60's (ouais, elle est facile, mais c'est pas grave). Pour l'occasion, notre bon Marc Toullec replonge dans ses archives et nous propose de faire découvrir ce **OSS 117** aux jeunes branleurs élevés aux **xXx** décérébrés. Ouf, ça fait du bien !

112 FILM DÉCRYPTÉ : LES MONSTRES DE L'ESPACE

Et pour sa troisième danse d'affilée dans l'univers des films décryptés, Arnaud Bordas, dit « Bobor, le tombeur de Madrid », nous apprend cette fois le Flamenco de façon exquise, à travers un texte rythmé de A à Z par ses déhanchements lancinants qui lui ont valu plus d'un prix à la fête de la tartouille de Perpignan. Le rapport avec ce troisième et ultime volet de la série des **Quatermass** là-dedans ? On le cherche encore mes amis !

RUBRIQUES

3 Édito
6 Courrier des lecteurs
8 Notules lunaires
14 Notules asiatiques
16 Festival
18 Dans les griffes du cinéphage
28 Avis chiffrés
31 Abonnement
83 Mad'Gazine
104 Anciens numéros
107 Fantastic Guide
114 Petites annonces

KONAMI

VOTRE MISSION:

SURVIVRE

the fear | the pain | the fury | the sorrow | the end

METAL GEAR SOLID 3

Un jeu Hideo Kojima

★☭ 1964

3 ! MGS3 SNAKE EATER

"KONAMI" is a registered trademark of KONAMI CORPORATION.

"2" and "PLAYSTATION" are registered trademarks of Sony Computer Entertainment Inc. All rights reserved.

WWW.KONAMI-EUROPE.COM/SS
WWW.METALGEARSOLID.COM

PlayStation.2

TACTICAL ESPIONAGE ACTION

METAL GEAR SOLID 3

SNAKE EATER

Le Retour aux Sources !

Le Guide Officiel Disponible Maintenant

20 minutes

NRJ

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

COURRIER DES LECTEURS

MAD MOVIES

CE MOIS-CI, UNE LETTRE D'UN GODZI-FAN, APPAREMMENT TOUCHÉ PAR LA COUV' DU MOIS DERNIER ET QUI PENSAIT QU'ON ALLAIT PASSER À CÔTÉ DE LA BESTIOLE ! ET BIEN NON, LE MONSTRE EST EFFECTIVEMENT À SA PLACE, ET C'EST DANS MAD QU'IL A FAIT SON NID... DE MONSTRES, IL EN EST QUESTION AVEC LA TIRADE DE JEAN-BAPTISTE, PERSUADÉ D'ÊTRE UN PERVERS DÉTRAQUÉ ASSOIFFÉ DE SANG DE VIERGES DEPUIS QU'UNE MAMIE AIGRIE L'A REMBALLÉ LUI ET SON MAD : T'INQUIÈTES MEC, ICI, ON A DÉJÀ EU LE MÊME PROBLÈME ET C'EST TOUJOURS AVEC CLASSE QU'ON A SU S'EN TIRER (SURTOUT BUSTILLO QUI GLISSAIT SON MAD DANS UN EXEMPLAIRE D'OK PODIUM QUAND IL PASSAIT À LA CAISSE).

Les jolies illustrations qui se trouvent ci-dessus (Celephaïs, huile sur toile, et Frankenstein, acrylique sur toile) ont été envoyées par Pascal Benoit de Paris. D'ailleurs, Pascal cherche des lieux pour exposer ses créations. Si vous êtes intéressés, n'hésitez pas à le contacter par mail à l'adresse suivante : pascal-benoit@club-internet.fr. En tout cas, bravo Pascal et bon courage pour la suite !

COMMENT NOUS ÉCRIRE ?

Par courrier : Mad Movies,
Courrier des lecteurs,
6 rue Rodier, 75009 Paris.
Par e-mail :
webmaster@mad-movies.com
Tél. : 01 44 635 635. Fax : 01 44 635 634

LE CHAT MAD MOVIES

Créé par Bruno Provezza, (plus connu sous le nom de Peav, et parfois, Bolo...) le chat Mad Movies permet aux lecteurs de dialoguer en direct entre eux, et aux rédacteurs de la revue de faire comme s'ils travaillaient au bureau. Pour découvrir ce petit coin de paradis, un accès direct est disponible sur la homepage du site Mad, à l'adresse www.mad-movies.com
Sinon, allez sur www.free.fr : choisissez « chat », entrez votre nom, connectez-vous. Puis tapez /join #madmovies. Et voilà.

L'éditeur de la publication n'est pas responsable du contenu des opinions exprimées sur le forum qui reste sous la responsabilité exclusive de leurs auteurs.

VIVA BIG G !

Cher Mad,
Dire que je vous lis depuis longtemps est un euphémisme, puisque ma première rencontre avec vos pages remonte à l'âge de 12 ans, ce qui nous ramène quand même une bonne vingtaine d'années en arrière (à ce sujet, Mad et moi avons exactement le même âge, puisque je suis né en mai 1972 !). Bien que n'ayant pas connu la période réellement fanzine, j'ai tout de même assisté à l'évolution du magazine sur plusieurs années : l'apparition puis la mort d'Impact, les Craignos Monsters, les changements à la rédaction, l'invasion progressive d'un franglais pas toujours très compréhensible dans vos colonnes, le passage à la parution mensuelle, le DVD, enfin tout ça quoi... En dépit de quelques grincements de dents occasionnels, je suis toujours là, fidèle au poste, à acheter Mad Movies chaque mois et à en tirer grand plaisir. S'il y avait une possibilité d'abonnement avec le DVD, je me réabonnerais même, tiens !
Pourtant, j'avoue vous avoir maudit à maintes reprises tout au long de 2004, et ce jusqu'en ce début d'année 2005 : *« Ah les vaches, comment ont-ils pu laisser passer ça ? »*, *« C'est sûr, c'est pas assez vendeur en France, donc ils font l'impasse ! »*, *« Merde, la plus grande vedette du cinéma fantastique, et ils ne lui souhaitent même pas son anniversaire... »*. Telles étaient mes sombres réflexions jusqu'à hier, je dois bien l'admettre. Et là, soudain, en farfouillant dans la presse cinéma à la recherche du numéro de février, le choc ! S'étalant sur toute la couverture, toutes dents, griffes et épines dehors, impérial du haut de ses 50 mètres bien tapés, le seul, l'unique, l'inégalable Roi des monstres : Godzilla en personne ! Je n'en croyais pas mes yeux... Godzilla, ce monstre monumental du cinéma nippon, qui depuis votre numéro 108 n'avait eu droit qu'à quelques lignes occasionnelles dans les Notules asiatiques et à une misérable colonne dans le Mad de janvier, se voyait enfin honoré, non seulement de 16 pages remplies ras-la-gueule d'infos et de photos, mais carrément de la couverture ! Terrible ! Ça m'a fait chaud au cœur les gars ! Vous avez même réussi à dénicher un Kaiju que je ne connaissais pas (le Philippin **Tuko Sa Madre Kakaw**), et pourtant je passe habituellement pour une autorité en la matière ! Bon, allez, histoire de faire la fine bouche, je ferais juste remarquer à Julien Sévéon que Godzilla n'est pas (et n'a jamais été) vert, comme il l'écrit par deux fois dans son article, mais bien évidemment gris charbon, comme tout bon fan du Big G vous le dira.
En tout cas, bravo pour cette formidable surprise qui, je l'espère, popularisera peut-être un peu plus les charmes du Kaiju Eiga dans nos contrées, et encore pardon d'avoir si injustement douté de vous.

Philippe EUDE, Paris.

Cela faisait un moment qu'on tournait autour de l'idée de faire un dossier sur les récents Kaiju Eiga, et nous attendions effectivement de pouvoir faire une preview de **Godzilla : Final Wars** *(récupérer des photos, des infos, tout ça) pour sauter sur l'occasion. Avec un peu de retard sur l'année 2004 certes, mais tu conviendras malgré tout que ce n'est qu'une broutille, car Gojira est éternel !*

MAMIE ZOMBIE

Voici une anecdote que vous trouverez peut-être instructive, sinon distrayante. C'est une histoire vraie, un drame réaliste et navrant qui s'est déroulé à l'occasion de l'achat du Mad Movies N° 171 (le Spécial Zombies au visuel particulièrement repoussant).
Je me trouvais de passage à la Gare du Nord, et riche de quelques minutes d'avance sur l'horaire de départ de mon train, je me suis dirigé d'un pas serein vers un kiosque à journaux dans l'idée de faire l'acquisition du dernier numéro de Mad Movies.
Une parenthèse s'impose ici : je suis un de vos très vieux fans (enfant déjà, je fabriquais du papier peint avec les premiers Mad Movies). En vingt longues années (au moins), ma passion pour le cinéma d'horreur (un « mot-clef » que je n'apprécie guère, car je trouve qu'il occulte bien d'autres composantes du genre) est restée intacte. Certains films sont pour moi des modèles de liberté intellectuelle et d'insolence : **Martin** de George Romero, **2000 Maniacs** d'Herschell Gordon Lewis, ou encore **Le Monstre est vivant** de Larry Cohen (s'il fallait tout dire en trois noms). Mais retour à la Gare du Nord et son kiosque à journaux : à hauteur du regard, je trouve enfin le Mad dernier né suscité, le N° 171. Au moment de payer, magazine en main, je lève discrètement les yeux vers la vendeuse : c'est une femme âgée (une espèce de « Log lady » qui aurait troqué sa bûche contre une matraque, une « Matraque lady » en somme). En voyant le magazine que je lui tends, elle me lance un regard dédaigneux.
Puis, ne pouvant plus se contenir, elle explose : *« Vous n'avez pas honte de lire ces horreurs ! C'est monstrueux ! »*. Derrière moi, quatre ou cinq personnes font du bruit et s'impatientent. Je sens qu'elles approuvent l'intervention de cette femme, en silence.
Malaise : je rougis. C'est vrai qu'il fut un temps, pas si lointain, où la censure faisait encore de nombreuses coupes sur ce genre d'œuvres d'art. Mais je tiens bon ! Je ne me décontenance pas (en apparence) et achète tout de même le numéro. Mais quoi ?
Il aura donc suffi d'une mamie pour remettre en question, le temps d'un paiement, vingt ans de passion effrénée pour les monstres ?
Et depuis ce jour, très sérieusement, le ver est dans le fruit, je m'interroge : qui sommes-nous, nous, amateurs éperdus de toutes ces choses ? Qui sont-ils, eux, réalisateurs de tous ces films ?
Et dire que tout ceci restera probablement à jamais sans réponse !

Jean-Baptiste Fark

Il faut croire que l'amalgame entre fiction et réalité existe toujours dans la tête de certaines personnes qui s'empressent de juger les amateurs de cinéma horrifique sur leurs goûts spécifiques. Ou alors, va savoir, cette brave mémé s'est peut-être reconnue sur la couverture de Mad et a tapé sa petite crise... Maintenant mon petit J-B (tu permets qu'on t'appelle J-B ?), est-ce vraiment une raison pour remettre en question tes goûts ? Si on juge aussi attentivement la vieille dame qui t'a fait souffrir, on serait tentés de penser qu'elle lit Voici et se tape ***Les Feux de l'amour*** *tous les midis. Si c'est vraiment le cas, qui reste le plus heureux d'entre vous deux, hein ? Bon allez, ne nous remercie pas, c'est 30 € la séance de psy !*

À COLLECTIONNER LES YEUX FERMÉS !

EXCLUSIF
DANS CHAQUE DVD
UNE AFFICHE SIGNÉE
YOSHITAKA AMANO

LA LÉGENDE DE

Zatoïchi

2 NOUVEAUX FILMS DE KENJI MISUMI ET KIMIYOSHI YASUDA
LE 16 MARS EN DVD

DÉJÀ DISPONIBLES DANS LA MÊME COLLECTION

POUR TOUT SAVOIR : WWW.WILDSIDE.FR

MAD MOVIES

OÜI 102.3 FM

WILD SIDE VIDEO

ATOMIKA © 1970, Toho Co., Ltd. Tous droits réservés. (CONTRE LE SABREUR MANCHOT) © 1971, Toho Co., Ltd. Tous droits réservés.

NOTULES LUNAIRES

Du blockbuster bientôt sur tous les écrans au petit film obscur qu'on ne verra peut-être jamais, toute l'information du fantastique.

■ Un jour, un certain George Bonilla s'est mâté successivement **Mad Max 2** et **Zombie** avant de se dire qu'un mix des deux pourrait faire un sacré film d'horreur. Seulement voilà, George n'a pas un rotin et ne connaît que des acteurs pas spécialement bankable (Frank Farhat, Rebecca Minton…). Mais cela ne l'empêchera pas de réaliser son **Zombie Planet**, qui se verra très prochainement distribué en DVD par la boîte Tempe Video (**Ghoul School**, **Polymorph**). Un virus proche de la rage a décimé l'humanité, transformant les hommes en zombies (il a sûrement dû voir **28 jours plus tard** aussi). Aidée par un mystérieux chasseur, une bande de mercenaires tente de rejoindre une zone sécurisée. Un p'tit apéro en somme, histoire d'attendre tranquillement le Romero. Ah merde, j'ai dit apéro et Granger a déjà sorti les cacahouètes. C'est pas l'heure boss…

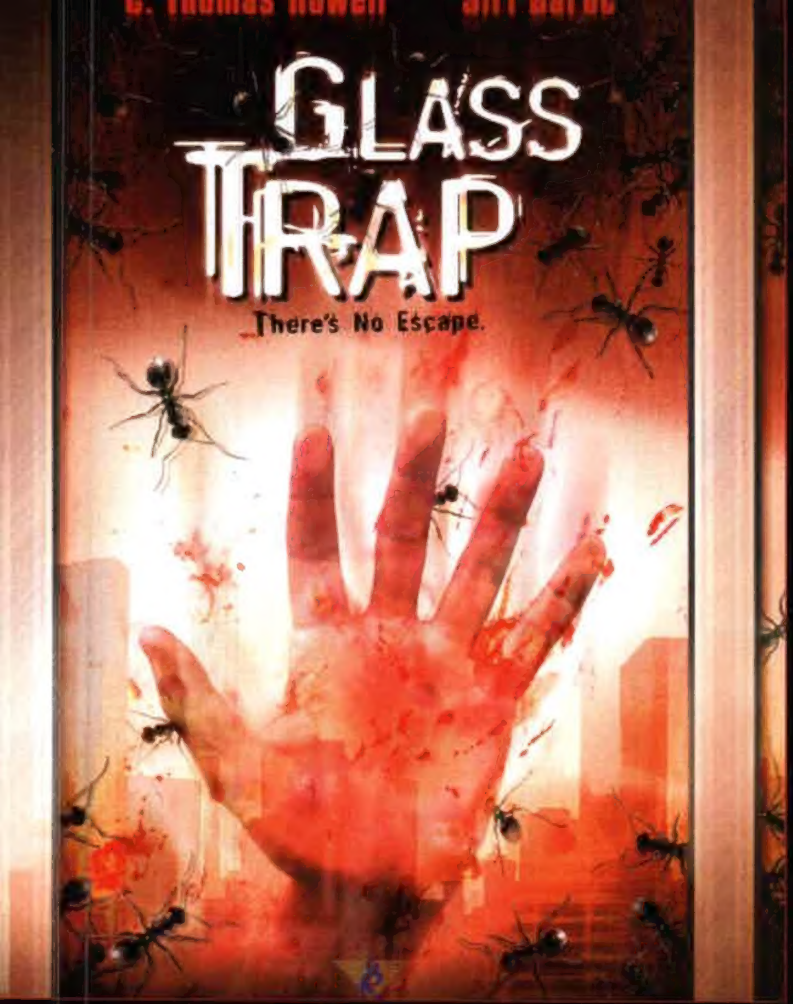
■ James Shanks est un mec du genre persévérant. Après pas moins de vingt courts-métrages, ce jeune Anglais tente le long avec **Devil's Harvest**, un film au titre surexploité mais à l'affiche splendide. Oui, c'est la plus belle du mois, et si vous n'êtes pas d'accord, merci d'envoyer une lettre à « *J'ai meilleur goût que San Helving, 6 rue Rodier, 75009 Paris* ». Sévéon se chargera personnellement de vous répondre. L'histoire sent autant le réchauffé que la vanne précédente : un jeune homme revient dans le petit village côtier de son enfance et commence à être assailli de visions. Un démon planqué au fond de l'océan pourrait en être la cause. Petit budget (800000 livres), petit casting (Julie T. Wallace, Brian Blessed, Lara Clancy), **Devil's Harvest** monte au front avec de sacrés handicaps. Shanks n'a qu'à mettre un phare dans un coin de l'écran, Bustillo comparera encore ça à du Carpenter…

■ Dans l'optique de drainer un maximum de (télé)spectateurs, York Entertainment (la série des **Scarecrow**, **Ax'em**) se lance dans le film d'horreur latino avec **Haunted from Within**, premier forfait pelliculé du jeune José L. Cruz. Le pitch s'inspire d'une légende urbaine, celle de La Llorona, fantôme d'une femme suicidée inconsolable après la mort de son enfant. En bon spectre revanchard, elle va tout faire pour en posséder un autre, bien vivant. Maria Esquivel (**Tout peut arriver**), Rina Fernandez (**El Chupacabra**), David Green (**Spirit Hunter**), Kurt Sinclair (**Minority Report**) et l'ancien boxeur Robin Raedeke ont donc du souci à se faire… Là, normalement, je devrais faire une vanne. T'en as une ? Et ben, t'as qu'à faire un fanzine…

BLOODRAYNE
LA REINE DES DAMNÉS

Même si beaucoup de monde daube dessus, force est de constater que l'Allemand Uwe Boll a réussi à se faire un nom avec **House of the Dead**. Après celle attendue d'**Alone in the Dark**, il continue dans l'adaptation de jeux vidéo cultes avec **Bloodrayne** et sa guerrière vampire luttant contre le troisième Reich. Écrit par Guinevere Turner (**American Psycho**), le film de Boll est une préquelle au jeu, se déroule au XVIII[e] siècle et conte les origines sanglantes de son héroïne. C'est Kristanna Loken (la terminatrix en personne) qui hérite du rôle-titre après la désaffection d'une Jessica Alba ayant estimé le script beaucoup trop violent à son goût. Plutôt bon signe. Tourné principalement en Transylvanie pour un budget de 17 millions de dollars, **Bloodrayne** bénéficie d'un casting impressionnant (Ben Kingsley, Michelle Rodriguez, Udo Kier, Michael Madsen, Meat Loaf, Michael Paré, Billy Zane, joli tableau de chasse) et d'un réalisateur de seconde équipe des plus trash : le taré Olaf Ittenbach, coupable des mythiques **Legion of the Dead**, **Black Past** et **Premutos**. Très confiant du résultat, Uwe Boll proclame que son film sera supérieur à la trilogie **Blade** et à **Underworld**. Euh Uwe… tu l'as vu **Blade II** ?

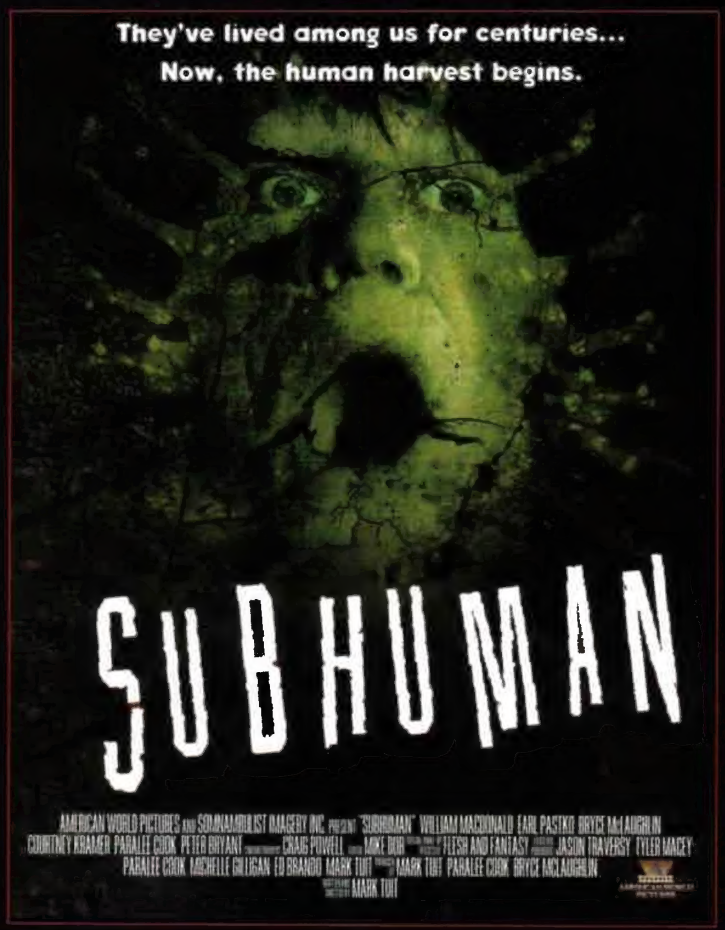
Alexandre BUSTILLO

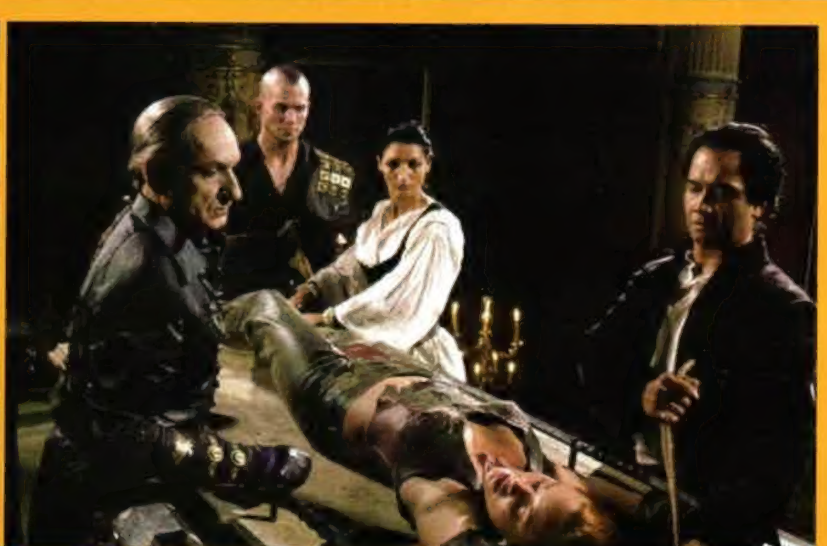


■ Tout le monde le sait, Granger est fan de Fred Olen Ray. Notre boss, lui-même adulé par les tueurs en série monomaniaques qui nous lisent (admirez le portrait signé Sylvain Delmont dans le courrier du dernier numéro, bouge pas Sylvain, le FBI arrive), attend donc avec impatience le 84e film de son idole, intitulé **Glass Trap**. Écrit par Lisa Morton (**Dragon Flyz**) et Brett Thompson (**Tornade Warning**), **Glass Trap** tente le crossover entre **Piège de cristal** et le monster movie, avec son invasion d'immeubles high-tech par des fourmis radioactives. Le cool C. Thomas Howell (**Hitcher**, **The Hillside Strangler**), la bombée Siri Baruc (**The Wisher**) et le baraqué Martin Kove (**Karaté Kid**, **Rambo 2**) viennent grappiller un peu des 475 000 dollars du budget alloués en partie par la Sci-Fi Channel. Tiens? Sylvain vient de nous préciser qu'il voulait au départ dessiner Moïssakis, mais il avait malheureusement égaré son compas…

■ Écrit et réalisé par Mark Tuit (**Curiously Dead**, quel beau titre), **Subhuman** risque bien d'être LE film barré du mois. Entre **Chromosome 3** et **Elmer, le remue-méninges** (tiens, voilà un vrai film culte toujours inédit en zone 2), **Subhuman** nous annonce que nous, pauvres humains, sommes les réceptacles d'une nouvelle race de parasites pleine de dents et carnivore, sorte de ver solitaire customisé. Pour faire court, ça commence par une démangeaison du trou de balle et ça se termine par une explosion de tripailles fumantes. Ayant déjà tâté le terrain avec les débordements cra-cras de **Dreamcatcher**, le pro des SFX, Ryan Nicholson, va tenter de réitérer l'exploit malgré un tout petit budget de 250 000 dollars. Soit le budget préparation H sur le film de Kasdan…

■ Moi, depuis que j'ai vu **Link**, j'aime pas les singes. Aaah, mon dieu, un bonobo!! Ah non, c'est Bordas… Comme vous pouvez donc le constater, ça me fait flipper grave, alors comptez pas sur moi pour vous parler de **Ghost Monkey**, le nouveau film de Paul Andresen (**Deadly Swarm**, **Buddy Head Presents: Punk is Dead!**). Hein? Comment ça t'es payé pour ça blaireau? Oui, mais j'ai





SCARRED
LES YEUX SANS VISAGE

À ne pas confondre avec le très mauvais slasher **Scared** (= effrayé) de Keith Walley, **Scarred** (= scarifié, nuance donc…) est le dernier film du tandem Jon Hoffman/Dave Rock, déjà derrière le bien sympathique **Scream Bloody Murder**. L'histoire se rapproche plus du survival revanchard que d'un énième ersatz lobotomisé de **Vendredi 13**. Vivant reclus au fond d'une forêt, un alcoolo notoire tabasse sa femme à mort puis défigure sa petite fille avant de la jeter vulgairement dans un marais. Vingt ans plus tard, on raconte au coin du feu que la jeune femme au visage arraché (Julian Berlin, bientôt dans le **Domino** de Tony Scott) erre dans la forêt, à la recherche de peau fraîche qu'elle n'hésiterait pas à prélever sur ses proies, à l'aide du poignard l'ayant elle-même défigurée. Partie camper dans les bois, une famille ne tardera pas à découvrir tout le bien-fondé de la légende. – *Dave Rock et moi sommes ravis du résultat final* – raconte Jon Hoffman. – *Les scènes de meurtres sont vraiment très gore, notre maquilleur Daniel Sanders a fait un travail remarquable. Certains effets, comme les visages arrachés, sont si réalistes, que beaucoup des gars de l'équipe ont tourné de l'œil devant, alors qu'ils avaient assisté à leur élaboration. À l'arrivée,* **Scarred** *est bien plus qu'un slasher comme on en voit partout.* – Un bien joli film qui, à l'arrivée, risque plus de ressembler à du Franco qu'à du Franju.

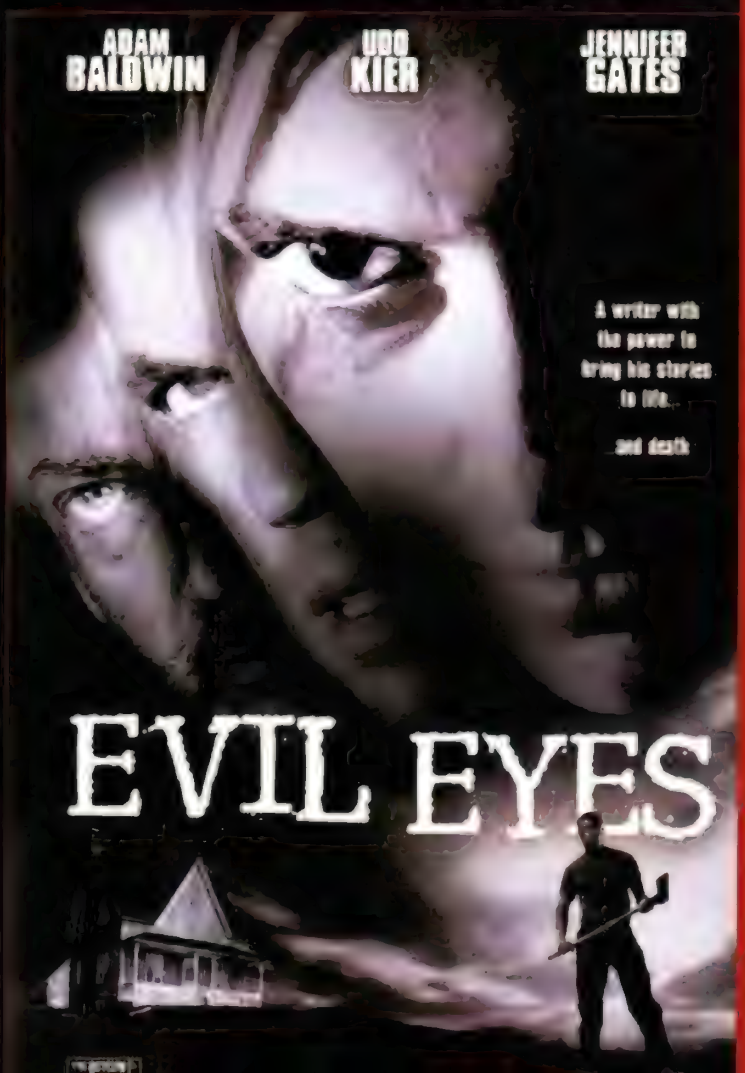
Alexandre BUSTILLO

pas envie. Je passe à la compta : Bon alors, **Ghost Monkey**, ça parle donc d'un singe pestiféré qui s'échappe d'un labo pour tuer plein de gens. Comme souvent dépassés par les événements, les flics envoient à ses trousses une scientifique, aidée par un privé et un photographe. Satisfait ? Allez hop, on passe vite à la prochaine notule, j'ai trop les foies moi…

■ Assistant de prod sur **Bloodrage**, directeur photo sur **The Root of All Evil** et réalisateur d'un moyen-métrage en hommage à Spielberg (**All That Jaws**), Chuck Gramling vient de finir son premier long, **Hell's Beacon**. Ici, point de cochon grillé, mais six amis partis en week-end à bord d'un yacht. Vous n'en doutiez point, ils s'échouent comme des grosses otaries bourrées à la bière sur une île où, comble de malchance, une pluie de météorites leur tombe sur le coin de la gueule. Et leur poisse continue de plus belle avec une nuée de créatures carnassières émergeant tout droit des cratères encore fumants. Sans conteste l'histoire la plus allechante du mois. Si.

■ Je ne sais pas pour vous, mais moi, je trouve que ça manque de zouzes, de gonzesses, de meufs bien roulées dans ces notules. Heureusement que Seduction Cinema est là pour y remédier. Réalisé par Tony Marsiglia (**Dr. Jekyll and Mistress Hyde**, **Sin Sisters**), **Lust for Dracula** devrait encore retourner en 69 Bram Stoker dans sa tombe. Dans cette relecture de son roman, tous les rôles (même masculins) sont tenus par les pouliches de Seduction. Ne vous étonnez donc pas que Jonathan Harker soit interprété par Julian Wells (**Shock-O-Rama**, **Bite Me!**) et Dracula par la plantureuse Darian Caine (**Mummy Raider**, **Spider Babe**). Viennent se trémousser à leurs côtés Shelly Jones (**Karaté Girl**), Andrea Davis (**Sexy Adventures of Van Helsing**) et la toujours aussi plate Misty Mundae (**Screaming Dead**). Chasseurs de vampires, pieux au garde à vous !

■ Les mecs de The Asylum (**Bloody Bill**, **Until Death**) sont des petits malins. N'ayant pas les thunes pour s'acheter les droits d'un écrit quelconque de Stephen King (même pas la liste des courses sur un post-it), ils décident carrément de le plagier avec **Evil Eyes**. Un scénariste bosse sur l'histoire d'un film d'horreur, installé peinard dans une maison isolée. Tout bascule lorsque les meurtres abominables qu'il écrit se matérialisent en décimant son entourage. Mouais, à première vue, c'est plus du Pierre Bellemare que du King. Bon, c'est Mark Atkins (**Night Orchid**) qui réalise et c'est, entre autres, interprété par Adam Baldwin (**Full Metal Jacket**). Mark



Flashes

● Le sympathique **Le Vampire de ces dames**, sorti en 1979 et réalisé par Stan Dragoti, se voit flanqué d'une séquelle où George Hamilton devrait reprendre son rôle initial. **Love at Second Bite** (qui n'est pas un porno tiré de la collec' de Bustillo, mais bien le titre original de cette suite) pourrait compter sur le talent très relatif du scénariste David H. Steinberg (**American Pie 2**) pressenti à l'écriture.

● La série ***Deux flics à Miami*** sera donc adaptée au cinoche par le vénérable et vénéré Michael Mann, qui gerera du sacré beau monde devant son objectif : Colin Farrell en Sonny Crockett, Jamie Foxx en Ricardo Tubbs et Danny Trejo dans le rôle du Lieutenant Martin Castillo (interprété à l'origine par l'excellent Edward James Olmos). Ça changera de l'adaptation de ***Starsky & Hutch***…

● C'est Martin Campbell, déjà rodé sur **Goldeneye**, qui attaquera le tournage du prochain James Bond : **Casino Royale**. Un remake ? Pas tout à fait, puisque les producteurs souhaitent partir du bouquin originel de Ian Flemming pour en tirer une adaptation « différente ». Qui sera le futur interprète du flegmatique espion ? Que les paris commencent !

● Alors que Bustillo et Fausto frétillent en attendant son prochain rejeton, Argento vient de pondre un téléfilm au titre plus que référentiel : ***Ti Piace Hitchcock ?*** (= Apprécies-tu Hitchcock ?). Cette production chaperonnée par la Rai, budgetée à près de 2 millions d'euros, semble tenir ses promesses quant à son univers visuel purement argentesque. Quelques photos sont disponibles sur le site bien connu des fans : www.darkdreams.org

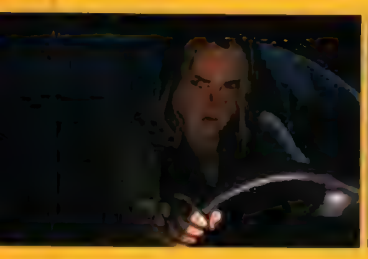
● Le projet fantastico-horrifique **Knowing**, produit par Columbia et qui devait être réalisé par Richard Kelly (**Donnie Darko**), passe finalement dans les pattes d'Alex Proyas (**I, Robot**). Cette histoire de prédictions maléfiques et de capsule temporelle sera peut-être l'occasion idéale pour Proyas de renouer avec les univers noirs qu'il apprécie tant.

● Alors que la bombe **Saw** déboule tout juste sur les écrans français, sa suite vient d'être mise en chantier par ses instigateurs initiaux. **Saw 2 : Hacksaw** verra donc le tandem Wan/Whannell reprendre du service niveau scénario et assurer aussi la production. Question mise en scène, c'est le clippeur Darren Lynn Bousman (oui, espérons que son nom ne soit pas un signe…), choisi par le duo, qui sera à la barre. Deux des survivants de l'opus originel renquilleront dans cette séquelle, histoire de faire monter la pression et d'exciter nos pensées tordues. Putain, vivement la suite !

A SCANNER DARKLY
FILM-TEST

Conscients qu'une révolution est en train de secouer l'industrie, les studios se risquent timidement dans les innovations numériques, espérant qu'une de leurs tentatives remportera le gros lot. Tandis que Sony et Dreamworks lancent la production de **Beowulf** en live performance de Bob Zemeckis, que Miramax produit **Sin City** de Rodriguez et que Paramount sort **Capitaine Sky et le monde de demain**, Warner débourse quelques millions de dollars à Flat Back Films pour **A Scanner Darkly**. Derrière ce projet, le réalisateur indépendant Richard Linklater met à profit sa récente incursion dans le studio system avec **Rock Academy**. **A Scanner Darkly**, adaptation d'un chef-d'œuvre paranoïaque de Philip K. Dick, fait donc partie de ces films conçus en marge, mais bénéficiant du soutien d'un grand studio et d'une pléthore de stars (ici Keanu Reeves, Winona Ryder, Woody Harrelson et Robert Downey Jr.), d'autant plus enclines à participer que le temps de présence requis sur le tournage est minime. Car Richard Linklater exploite ici le programme écrit par l'informaticien Bob Sabiston et dont il avait pu tester les possibilités sur son précédent film, **Waking Life**. En gros, ce logiciel permet de transformer des prises de vue tournées caméra à l'épaule et sans aucun travail sur la lumière, en dessin animé hyper réaliste s'apparentant au rotoscoping (souvenez-vous des vilaines choses réalisées par Ralph **Cool World** Bakshi). Une technique moins simple qu'il n'y paraît, les techniciens de Flat Back Films recrutant actuellement comme des fous furieux pour faire face à une postproduction épique. Le résultat de leur dur labeur devrait être visible à la rentrée prochaine…

Julien DUPUY



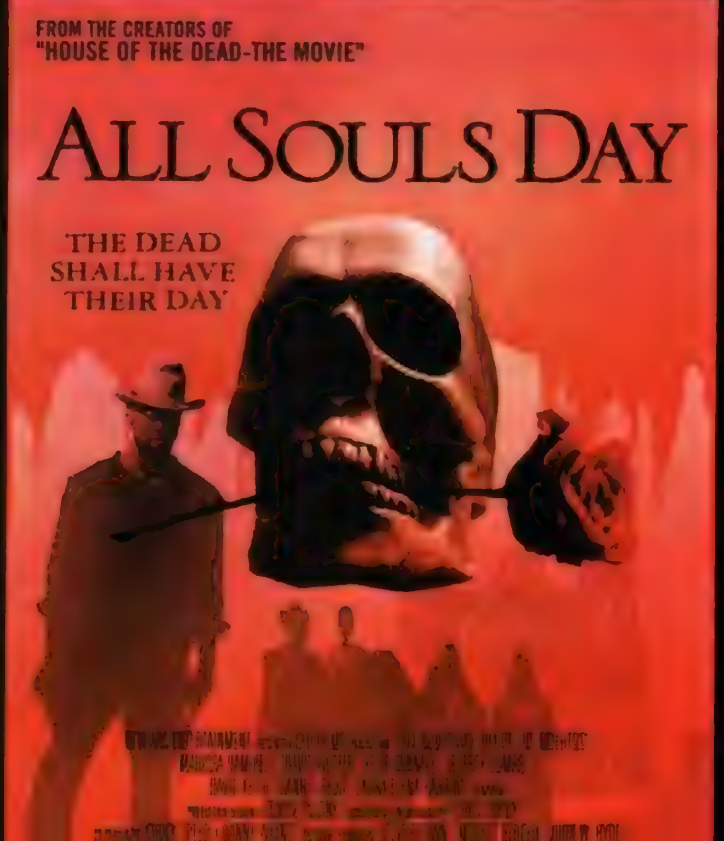
Sheppard (*X-Files*) et Udo Kier (**Blade**). C'est vrai que rayon regard diabolique, il en connaît un rayon le padre Udo.

■ Produit par Mindfire Entertainment (**House of the Dead**) pour 1,2 million de dollars, All Souls Day est le nouveau bébé de Jeremy Kasten, le sympathique réal de **The Attic Expeditions**, film que je n'ai pas vu mais dont le titre me plaît bien. L'histoire se déroule sous le soleil de Mexicoooo, dans la petite ville fantôme de Santa Bonita, là où reposent les restes d'une sanglante divinité aztèque. Évidemment, des blaireaux s'y aventurent… Travis Wester (**EuroTrip**, toujours inédit en France, et c'est pas plus mal…), Ellie Cornell (**Halloween 4** et **5**, **House of the Dead**), et les bons vieux Danny Trejo et Jeffrey Combs seront donc à la fête dans ce film dont les débordements gore ont été confiés à la compagnie Almost Human, déjà coupable de tous les monstres en plastoc des séries *Buffy* et *Angel*.

■ Fausto, le mannequin La Redoute qui accessoirement corrige nos textes, est vert de jalousie. Tout fier d'avoir les mêmes baskets qu'Uma Thurman dans **Kill Bill** (comme la majorité des fashion victimes d'ailleurs), il éructe devant l'affiche de Mulva 2: Kill Teen Ape! Mais où donc cette dinde a-t-elle déniché ce jogging jaune et noir qu'il cherche désespérément depuis des mois? Cette suite de **Mulva: Zombie Ass Kicker!**, toujours réalisée par Chris Seaver (**Scrotal Vengeance**, **12 Inches of Dangling Fury**), suit son héroïne lancée aux trousses de l'homme-singe (merde, ça suffit avec les singes!), qui lui a dérobé son bonbon d'Halloween cinq ans auparavant. Un grand script qui ne détonnera pas dans la filmo de la légendaire Debbie Rochon ici présente.

■ Joe Castro n'arrête plus de tourner. Après **The Jackhammer Massacre** et **Near Death**, il vient d'emballer Terror Toons 2: The Sick and Silly Show, suite directe de son film sorti il y a quelque temps en VHS chez Uncut Movies. Toujours aussi polyvalent, Castro s'occupe de tout ou presque, du scénario à la réalisation, en passant par le casting (constitué d'une flopée de ses disciples, comme Randy Wayne et Bart Burson…) et les effets spéciaux. L'histoire devrait sensiblement ressembler à celle du premier opus, avec le Doc Carnage et son fidèle macaque (pfff, j'en peux plus) revenus une fois de plus de la « toondimension » pour foutre le bordel sur Terre. Nanas topless et meurtres ultra dégueus devraient logiquement être au programme.

San HELVING



MANGE TA SOUPE
OU PAPA VA SE FACHER !
le fils de
CHUCKY
ACTUELLEMENT AU CINÉMA
LYCOS.fr
MAD MOVIES
13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE
OÜI

NOTULES ASIATIQUES

→ par Julien SÉVÉON

Des news des quatre coins de l'Asie et un petit retour sur un film malais sorti l'année dernière et qui mérite amplement le détour. Vous voilà prévenus.

■ On n'avait plus eu de nouvelles de Kim Dong-Bin depuis la sortie en 1998 de son très bon **Ring Virus**, adaptation coréenne de **Ring**. Et bien, le bonhomme est enfin de retour et, pour notre plus grand plaisir, nous sort un film d'horreur comme **Red Eye**. Au milieu des années 80, un aéronef accident terroriste coûte la vie à près de 100 passagers. 16 ans plus tard, alors que le trio qui le dirige se démène n'apprête à repartir pour la dernière fois, les voyageurs se retrouvent assaillis par les spectres des victimes de l'accident.

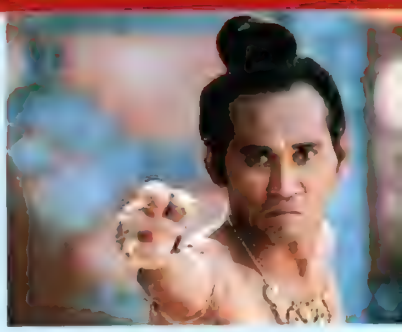
■ De son côté, Jang Sun-Woo, le très controversé réalisateur de **Resurrection of the Little Match Girl**, semble avoir abandonné son très attendu projet Princess Bari. Film d'animation démesuré, abordé dans Mad il y a maintenant un p'tit bout de temps (lors de la preview de **Resurrection**... dans le n°148), **Princess Bari** semble s'être cassé les dents sur ses plus gros handicaps: son ambition et les moyens énormes qu'aurait demandé sa mise en chantier. Dommage, le projet nous aura quand même bien fait rêver...

■ Toujours du côté de la Corée du Sud, un petit mot sur **D-War** dont on vous parlait dans le précédent numéro (à propos des grosses bébêtes qui ont animé les différents cinémas d'Asie). Bref, le film devrait sortir simultanément aux States et en Corée dès octobre (comme pour son **Yonggary**, Ray Shim a effectivement misé dès le début sur le marché international). Conclusion: on devrait pouvoir découvrir le film lors du Marché du Film de Cannes.

■ Gardons un œil ouvert au Pays du Matin Calme pour parler de **Crying Fist**, le nouveau film du réalisateur d'**Arahan**, Ryu Seung-Wan, mettant en scène Choi Min-Sik (le kidnappé d'**Old Boy**) et Ryu Seung-Beom (**Arahan**). Toujours estampillé « grosse action », **Crying Fist** confronte deux acteurs, de manières différentes, à la boxe : le premier joue les punching-balls humains dans les rues de Séoul et le second est un jeune boxeur prometteur.

PUTERI GUNUNG LEDANG

ASSISTERAIT-ON À UNE EXPLOSION OU À UN DÉVELOPPEMENT SOUDAIN DES CINÉMAS D'ASIE DU SUD-EST ? LA THAÏLANDE EST, DEPUIS LA FIN DES ANNÉES 90, UN PAYS QUE L'ON NE PRÉSENTE DÉSORMAIS PLUS AUX CINÉPHILES DU MONDE ENTIER. EN QUELQUES ANNÉES, LE PAYS A EFFECTIVEMENT RÉUSSI À SÉDUIRE UN LARGE PUBLIC INTERNATIONAL, EN OFFRANT DES ŒUVRES NOVATRICES ET PROFONDÉMENT ORIGINALES. AUJOURD'HUI, C'EST PEUT-ÊTRE AU TOUR DE LA MALAISIE DE SORTIR DU LOT. ON NE VA PAS JOUER LES DEVINS EN SE BASANT SUR UN SEUL FILM, MAIS PUTERI GUNUNG LEDANG (THE PRINCESS OF MOUNT LEDANG) A LE POTENTIEL ADÉQUAT POUR SE FAIRE REMARQUER INTERNATIONALEMENT. CE N'EST D'AILLEURS PAS UN HASARD S'IL FÛT SÉLECTIONNÉ LORS DU DERNIER FESTIVAL DE VENISE.



À la manière du très beau **Suriyothai**, **Puteri Gunung Ledang** est un film épique et historique contant dans le cas présent une légende très connue en Malaisie. En fait, le réalisateur Saw Teong Hin a pris ses distances avec la tradition pour écrire sa propre histoire, aidé en cela par le scénariste Mamat Khalid.

L'histoire se déroule dans la péninsule Malaise, au 15ème siècle. Hang Tuah (M. Nasie) et Gusti Putri (Tiara Jacquelina, par ailleurs productrice) s'aiment. Mais ils appartiennent à deux royaumes différents: Hang Tuah est l'un des guerriers du Sultan Mahmud Shah et Gusti Putri est la sœur du Roi du Majahapit, le dirigeant d'un royaume hindouiste convoité justement par le Sultan. Le Roi, afin d'apaiser les tensions et d'éviter la guerre, décide de marier Gusti Putri à Mahmud Shah. Mais la princesse ne peut se résoudre à épouser un homme qu'elle n'aime pas...

Histoire classique d'amour impossible, comme on en trouve dans toutes les cultures du globe, **Puteri Gunung Ledang** brille par sa minutieuse mise en scène. Le film bénéficie bien sûr de décors naturels somptueux qui parviennent aisément à donner une touche classieuse au film. Mais ce n'est pas tout. Les costumes et les constructions sonnent authentiques et le travail cinématographique, tout en étant sophistiqué, reste suffisamment discret pour ne pas nuire au caractère historique du scénario. Pas d'éclairages dithyrambiques par exemple, le film est baigné d'une lumière naturelle qui colle subtilement à la passion amoureuse des deux personnages. Ces derniers ne font en effet que s'effleurer sans jamais véritablement se toucher (un parti pris possiblement esthétique, mais peut-être dû aussi en partie à la très stricte censure locale). L'une des plus belles scènes du film reste une rencontre nocturne où les deux amoureux se mettent à danser, avec des mouvements délicats et voluptueux, l'un près de l'autre.

Si le film est lent (140 minutes quand même), il n'est jamais statique et offre quelques scènes d'action sympathiques. Comme lors de la première apparition de Hang Tuah, qui se bat contre un groupe de bandits afin de protéger une jeune fille. Affrontement d'autant plus intéressant qu'il montre des formes de combat propres au Silat, l'art martial local (frère du Penchak Silat indonésien). **Puteri Gunung Ledang** n'est pas toujours aussi prosaïque dans sa description des combats et n'hésite pas à nous offrir

Voilà pour l'intrigue de ce film qui sortira en avril.

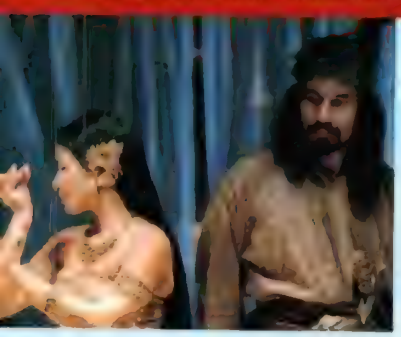
■ De son côté de Hong Kong, Jackie Chan vient de produire **House of Fury**, un film d'action (oui, je sais, il y avait peu de chance pour que ce soit une pub pour Whiskas) qui réunit du beau monde de l'industrie locale. A commencer par les deux Eurasiens Wong Anthony et Michael (aucun lien de parenté, soit dit en passant), qui parlent deux minutes de longue date. Mieux pas mal sur un certain non humoristique, **House of Fury** se présente comme un film de kung-fu sous fond de scènes d'action câblées (qui a dit encore ?!). C'est Yuen Woo Ping qui gère lesdites chorégraphies et même si on aime beaucoup le bonhomme, on espère qu'il se renouvellera un peu avec ce film. Enfin bon, on dit ça tout en sachant que ce ne sera pas le cas...

■ **Xanda**, production sous Lumumba de Tsui Hark, a apparemment obtenu suffisamment de succès pour donner une suite: **Xanda 2: King of the Xanda**. Un champion de boxe thaï part en Chine pour affronter un maître de kung-fu à la retraite, ayant quitté le monde des arts martiaux après avoir tué son adversaire lors d'un combat... On se doute d'avance que le maître chinois va accepter de remplacer pour affronter ledit boxeur...

■ Après **Bang Rajan** (sorti en ultra-vidéo-DVD locaux chez nous, ne rions même), Thanit Jitnukul vient de signer un nouveau film. Si le bonhomme a été un peu actif ces derniers temps (voir ses **Art of the Devil** et **Bangkok Robbers** sortis il y a peu), il n'a pas réussi à accoucher d'un film aussi fort et marquant que son superbe drame barbare et sauvage. Bird, sa nouvelle création est une comédie dans laquelle un réalisateur, autrefois honoré et reconnu par toute la profession, se retrouve obligé de tourner un porno. Sur le plateau, il rencontre l'actrice principale et tombe immédiatement amoureux d'elle. Petit problème, celle-ci est la fille d'un puissant mafieux... Jitnukul nous placerait une petite métaphore sur sa propre situation avec ce film? Une chose est sûre, l'actrice jouant le rôle de la bimbo, Supaksorn Chaimongkol (**The Trek**, **Kanpan**), a effectivement de quoi tourner en bâteau le plus réfugieux de tous les hommes... Ah oui, le film s'appelle **Ambiman Girl**.

■ Le bien-être de Johnnie To, Wai Ka-Fai, vient de tourner **Himalaya Singh**, une comédie romantique apparemment un peu bizarre si l'on en croit les premières échos. Le film faisait partie des grandes sorties du Nouvel an chinois. Wait and see...

■ Aux Philippines, Jose Javier Reyes (qui avait connu quelques problèmes avec son réalisé **Live Show**, montrant la vie de sexperformers dans les clubs de Manille) se lance à son tour dans le cinéma d'horreur. **Spirit of the Glass** a un pitch des plus classiques et devrait satisfaire tous les amateurs bonnements de gros bis: des jeunes s'amusent à communiquer avec les morts, mais, bien entendu, le petit jeu dérape et un méchant fantôme se met à les pourchasser. Pour la petite anecdote, un véritable esprit se serait fait remarquer sur le tournage et un spécialiste de l'Occulte était aussi présent pour protéger les acteurs. Si tel est le cas, les scènes montrant ce dernier ont vraiment été réussies... Sinon ce n'est pas un bon plan marketing !



quelques affrontements plus « fantaisistes » (sauts dans les airs, etc).
Plus gros budget de l'histoire du cinéma malais, **Puteri Gunung Ledang** est indubitablement un film qui va marquer l'industrie locale. Saw Teong Hin a prouvé que le pays était capable de produire des films qui pouvaient concurrencer en termes esthétiques et scénaristiques les gros budgets d'autres nations, genre Hollywood &

Co. Est-ce que **Puteri Gunung Ledang** sera le **Nang Nak** malais (ce dernier ayant été l'un des films-phares de la relance du ciné thaï) ? Il est bien sûr beaucoup trop tôt pour le dire. Le potentiel est là, c'est indubitable, et si certains réalisateurs locaux nous confiaient, il y a quelques années, le calvaire que représentait la mise en place de projets filmiques, on peut espérer que **Puteri Gunung Ledang** réussira à faciliter le démarrage de nombreux autres tournages. On ne peut, en tout cas, que leur souhaiter cela. En espérant (vainement) que **Puteri Gunung Ledang** connaisse un jour une distribution française...

Julien SÉVÉON

L'Assoce Tomate et l'Université Paris 8 Saint - Denis présentent
Certains l'aiment COURT
Le premier festival de
courts métrages étudiants
de la faculté de Saint - Denis
Les 7, 8 et 9 Avril 2005
à l'Université de Saint - Denis
2, rue de la liberté 93526 Saint-Denis
Métro ligne 13, Saint-Denis Université
inscriptions jusqu'au 15 Mars sur
www.lassocetomate.com
Tél. : 01 48 45 74 87
PARIS 8

IMAGINA 2005

Du 2 au 5 février se tenait à Monaco la 23ème édition d'Imagina, le festival européen des nouvelles images, avec cette année une sélection officielle plutôt fournie.

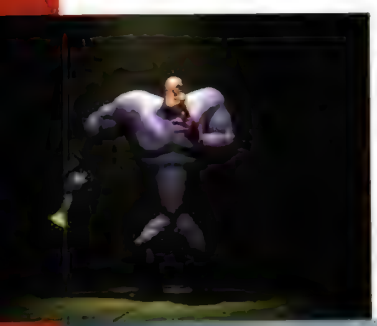
Page ci-contre : Les Indestructibles de Brad Bird, Grand Prix Imagina 2005.

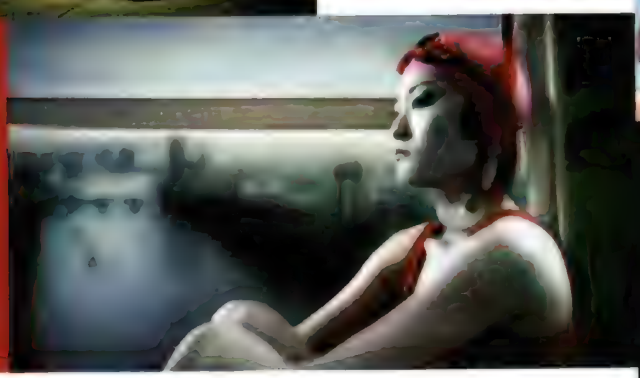
Il est bien loin le temps où Imagina nous projetait les extraits inédits des derniers blockbusters à effets spéciaux 6 mois avant leur sortie sur grand écran. Désormais, la politique des grands studios ayant changé, le festival a dû s'aligner et se contente de décortiquer les productions sorties en salles durant l'année passée (comme ce fut le cas cette fois avec **Spider-Man 2** ou les deux derniers **Matrix**). Même Dreamworks, qui venait fêter ses 10 ans à Monaco, nous a balancé en guise d'avant-première la bande-annonce de son **Madagascar** disponible sur le Net depuis des mois. Néanmoins, la manifestation reste une vitrine de choix sur les technologies actuelles et à venir, proposant une sélection d'œuvres venues des 4 coins du globe, ainsi que des cycles de conférences réunissant les plus grands spécialistes internationaux des effets spéciaux et de l'animation en images de synthèse (on a eu droit cette fois-ci, entre autres, à une passionnante conférence sur les acteurs virtuels).

DE LA SUITE DANS LES IMAGES

654 œuvres venues de 62 pays différents étaient ainsi présentes cette année, parmi lesquelles 51 en sélection officielle. C'est le long-métrage Pixar **Les Indestructibles** de Brad Bird qui est reparti avec le Grand Prix Imagina 2005, ainsi que le Prix du long-métrage. Une bonne occasion de s'entretenir sur place avec Travis Hathaway, l'un des nombreux animateurs du studio (cf. interview). Autre long-métrage de la sélection, **Le Jour d'après** de Roland Emmerich a reçu le Prix du meilleur rendu, ce qui n'est que justice, vu les effets visuels démentiels du film. Le court-métrage australien **Birthday Boy**, quant à lui, a remporté le Prix spécial du jury et le Prix « écoles et universités ». Déjà présentée dans plusieurs festivals et sélectionnée cette année pour l'Oscar du meilleur court-métrage, cette réalisation du Coréen Sejong Park raconte en moins de 10 minutes, et sur un ton très contemplatif, la journée d'un petit garçon durant la Guerre de Corée, ses jeux innocents dans les rues désertes de son village et la confrontation entre son imaginaire et la violence qui l'entoure. Le Prix de l'animation est revenu aux formidables cinématiques du jeu vidéo **Onimusha 3** de Takashi Yamazaki, un tour de force visuel qui évoque les moments les plus furieux du **Seigneur des anneaux** de Peter Jackson. **La Révolution des crabes** du Français Arthur de Pins, déjà titulaire du Prix du public à Annecy l'an dernier, a remporté un Prix du scénario largement mérité. Ce court-métrage hilarant, réalisé en noir et blanc sur Flash, met en scène des crabes voués à se déplacer éternellement à l'horizontal sans jamais pouvoir tourner. Le réalisateur prépare actuellement une suite baptisée **L'Empire des crabes**, que l'on espère aussi marrante et bourrée d'idées.

Ci-dessous, de haut en bas et de gauche à droite : Le court-métrage italien Looo, l'Anglais City Paradise, Boundin', tout droit sorti des studios Pixar, Jean Reno dans les séquences cinématiques du jeu vidéo Onimusha 3, et l'Australien Birthday Boy.





DYNAMISME FRANÇAIS ET MAINMISE PIXARIENNE

Par contre, aucune idée et beaucoup de pose auteurisante dans le court anglais **City Paradise** de Gaelle Denis, Prix de la direction artistique, un trip hermétique sur une nana équipée d'un masque et d'un tuba, paumée dans un Londres bizarre. Un mix triste et moche de film live et d'animation 2D et 3D. Heureusement, ça ne dure que 6 minutes. Les Français Pierre Ducos et Bertrand Bey sont quant à eux repartis avec le Prix du public pour leur **True Color** inventif (voir Mad 171, dans le festival E-Magiciens), sacrément rythmé et gentiment anarchisant, qui raconte en 3D l'histoire menée pied au plancher d'une ville en noir et blanc peuplée de robots qui passent leurs nuits à nettoyer les salissures et la crasse de la journée. Jusqu'au jour où l'un d'entre eux découvre la couleur, pète les plombs et repeint toute la ville, semant ainsi le désordre et l'euphorie parmi ses congénères. Dans la catégorie « non-récompensés », on signalera la qualité du court français **Workin'Progress**, l'histoire d'un ouvrier qui se démultiplie à l'infini pour construire un immeuble gigantesque. Un court étudiant au rendu 3D parfois maladroit mais au tempo jazzy euphorisant et qui rend un bel hommage aux burlesques du muet type Harold Lloyd. Mis à part **Les Indestructibles**, Pixar était omniprésent dans la sélection, par la présence de son court **Boundin'** (avec son mouton narcissique et son espèce de cerf-kangourou sautillant) mais aussi par l'influence nette du studio sur la production ambiante. Une influence d'ailleurs pas toujours très fertile, comme on pouvait le voir à travers le court-métrage italien **Looo** de Bruno Bozetto, hommage ennuyeux et vain aux petits génies d'Emeryville. Et on a pas fini de parler de Pixar, puisque l'édition 2006 d'Imagina fêtera les 20 ans du studio.

Arnaud BORDAS

(Remerciements à Geneviève REVEL et à toute l'équipe du Festival Imagina pour leur accueil et leur gentillesse)

interview

TRAVIS HATHAWAY ANIMATEUR LE LAURÉAT

TRAVIS HATHAWAY, ANIMATEUR CHEZ PIXAR, A BOSSÉ SUR LE **MONDE DE NEMO, LES INDESTRUCTIBLES** ET LE FUTUR **CARS** DE JOHN LASSETER. IL A QUITTÉ MONACO AVEC LE GRAND PRIX DU FESTIVAL EN POCHE, MAIS NON SANS AVOIR RÉPONDU À QUELQUES-UNES DE NOS QUESTIONS. CONVERSATION SUR LE POUCE AVEC UN ARTISAN DE L'OMBRE QUI N'A PAS SA LANGUE DANS LA POCHE.

Y a-t-il une méthode Pixar ?

Chez Pixar, la volonté vient du réalisateur, qui amène son univers et son style. À partir de là, tous les membres du studio se mettent à son service. C'est pour ça que les mêmes équipes peuvent passer du **Monde de Nemo** aux **Indestructibles**, deux films très différents, sans qu'il y ait de problème. Nous ne cherchons pas à nous accaparer un public, nous savions que **Les Indestructibles** n'était pas aussi grand public que nos précédents films : il y a plus de violence, des gens qui meurent, des personnages névrotiques... Mais ce qui comptait avant tout, c'était la vision de Brad Bird. Le succès commercial était secondaire.

Quel était l'angle d'attaque de Brad Bird sur* Les Indestructibles *?

Brad souhaitait trois choses : d'abord, il ne voulait pas faire un film destiné en priorité aux enfants, il voulait faire un film sur des personnages, sur leur vie, leurs peurs, leurs sentiments... Ensuite, il voulait vraiment faire le meilleur film de super héros qui soit parce qu'il adore ça et qu'il est un gros consommateur de comics. Enfin, il voulait faire un film qui se rapproche le plus possible du cinéma d'action en prises de vue réelles, avec des mouvements de caméra compliqués, des plans plus complexes que ce qu'on est habitué à voir dans un dessin animé. C'est ça qui est intéressant dans l'animation moderne, c'est de pouvoir concurrencer le cinéma en prises de vue réelles tout en essayant de faire des choses que ce cinéma-là ne pourrait pas réaliser. C'est d'ailleurs ce que tentent de faire **Le Pôle express** ou certains dessins animés japonais.

Disney va donc faire un* Toy Story 3 *sans Pixar. Qu'en pensez-vous ?

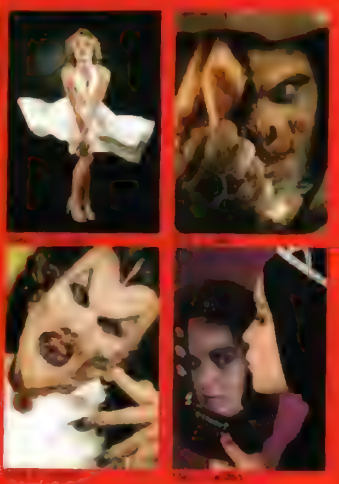
Nous sommes vraiment très déçus, John Lasseter aurait vraiment aimé faire le film, mais ce ne sera pas possible. Tout cela est vraiment très dommage, mais bon, nous continuerons à faire nos films comme avant, même si Disney n'est plus là.

C'est quand même étonnant de voir Pixar continuer à faire des films totalement originaux quand d'autres explosent le box-office en se contentant de raconter des histoires à base de flatulences et de parodies de films à la mode...

(rires) Je vois ce que vous voulez dire et je suis bien d'accord. Ces films-là peuvent être marrants, mais je me retrouve davantage dans la sensibilité de Pixar, qui cherche à raconter des histoires intemporelles et autonomes. Peut-être que je me trompe, et peut-être est-ce un peu prétentieux de dire cela, mais je pense qu'un film comme **Les Indestructibles** se regardera encore dans 30 ans, contrairement aux films dont vous parlez.

Propos recueillis par Arnaud BORDAS

Apprenez un vrai
métier créatif !



Devenez maquilleur pour le cinéma, les effets spéciaux, la mode, le théâtre, la télévision

• Cycle d'études en 2 ans incluant de nombreux stages pratiques

• Stage de découverte du maquillage professionnel (pendant les vacances scolaires)

ITM
Création & Maquillage
PARIS

www.itmparis.com

01 44 08 11 44

Demande de documentation gratuite *à renvoyer à : ITM* 9, rue des Arènes de Lutèce - 75005 PARIS
Enseignement supérieur technique privé
❑ M. ❑ Mlle Nom
Prénom
Adresse
Code Postal Ville
Année de naissance Tél.
E-mail
Niveau d'études ❑ Secondaire ❑ Terminale ❑ Supérieur
Intérêt pour : ❑ Cycle en 2 ans ❑ Stage de découverte maquillage
Vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux informations vous concernant.
MAD035

VENTE PAR CORRESPONDANCE
TEL : 04 94 06 53 96 ou 06 25 83 08 34
NIBES 30 chemin des jonquilles
83500 la seyne sur mer
frais de port 5 € en colissimo suivi
WWW.NIBES-BOUTIQUE.COM
DVD VO MANGA ET CATCH

elektra le 10/04

le village

l'exorciste le commencement

escouade americaine

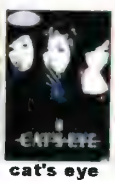
saw

zatoichi cd audio

bruce lee seet kune do st-vf

audition

casshern

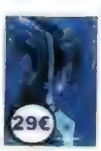


cat's eye

cutie honey

gto

ichi the killer



perfect blue

sailor moon

zebraman

kamen rider

devilman sortie en avril

NCC 1701

NCC 1701 E

NCC 1701 A

NCC 74656

ARCADIA EN METAL

SPACE 1999

LE COMIC-BOOK
ELEKTRA DANS LE ROUGE

ELEKTRA EST UN PERSONNAGE CULTE DANS LES COMICS AMÉRICAINS. ET POURTANT, IL Y A UNE RÈGLE QUI N'A JAMAIS ÉTÉ DÉMENTIE : QUAND SON CRÉATEUR, FRANK MILLER, N'EST PAS DERRIÈRE LA MACHINE, LE PERSONNAGE BOIT LA TASSE. CE QUI EXPLIQUE PEUT-ÊTRE LE FOUR DU FILM AUX ÉTATS-UNIS...

La description évidente serait de dire qu'Elektra est une tueuse reconnaissable à son « sai » (son arme de prédilection) et sa tenue rouge. Le piège est peut-être là. L'important, chez Elektra, c'est la nuance psychologique, pas ses atours. Le personnage est bien plus profond et Frank Miller ne s'est pas trompé en le nommant d'après le complexe d'Électre (l'inverse du complexe d'Œdipe), lors de son apparition dans les pages de *Daredevil Vol.1 #168*, en janvier 1981.

Elektra est un peu à Daredevil (« DD ») ce que Catwoman est à Batman. Viennent ensuite quelques différences qui font la particularité du personnage. Dans le cas de Batman, le héros, même s'il a une attirance évidente pour son ennemie, ne cède pas. Leur relation ne peut s'établir que durant les périodes où Catwoman décide de se ranger. Pour DD/Elektra, l'affaire est tout autre : le héros a déjà cédé puisqu'il s'agit de son premier amour, retrouvé des années plus tard et devenu maintenant une tueuse immorale. Elektra symbolise donc bien, à plusieurs niveaux, l'échec du héros. Des années auparavant, Matt Murdock (Daredevil dans le civil) n'a pu sauver le père de la jeune femme. L'événement a éloigné les deux amants et l'a précipitée, elle, du côté d'une secte d'assassins : la Main. Quand le héros la retrouve, elle est devenue une tueuse implacable. À partir de là, DD va avoir envie de tout laisser tomber. Au contraire de Batman, droit dans ses bottes, le héros en rouge va passer plusieurs épisodes à désespérer, collé aux basques d'Elektra, en essayant de se convaincre qu'elle n'a pas pu devenir si mauvaise. Et quand, finalement, elle montre un signe de « faiblesse », en refusant de tuer les amis du héros comme sa mission le prévoyait, il n'y a pas de happy end. Elektra paye de sa vie pour ce soupçon d'honnêteté. Dans *Daredevil #181*, en avril 1982, la femme en rouge est tuée par le Tireur, autre ennemi du héros. Cette mort est inattendue : les lecteurs de l'époque avaient toutes les raisons de penser qu'Elektra aurait droit à sa rédemption. Frank Miller lui-même avait d'ailleurs produit une aventure « solo » de la belle dans *Bizarre Adventures #28* (novembre 1981). Mais non, le rideau tombe : Elektra est abattue et cette mort renvoie DD dans une spirale infernale.

Finalement, Elektra n'existe qu'à travers les sentiments qu'elle suscite chez les autres en général et chez DD en particulier. Morte, elle continue de torturer l'âme du héros. DD, qui croit en la justice, se lamente à la fois de ne pas avoir saisi sa chance et de ne pas lui avoir proposé d'arrêter net cette situation. Mais surtout – et c'est là le plus important – il a tout le loisir de se dire que s'il n'avait pas réveillé sa moralité, elle n'aurait sans doute pas été tuée. D'ailleurs, dans une autre série (*What If Vol.1 #35*, en octobre 1982), DD fantasme sur ce qu'aurait pu être leur vie si, au lieu de s'affronter, ils s'étaient enfuis ensemble en laissant New York face à son propre sort.

Malgré cette mort, Frank Miller n'en a pas fini avec Elektra. Le même mois où parait *What If #35*, l'auteur joue un nouveau tour à DD : la secte assassine, qui a entraîné la tueuse, enlève son cadavre, bien décidée à la ressusciter par des moyens occultes pour la corrompre à nouveau. DD passe trois épisodes à tenter de sauver le corps des griffes des ninjas. Au final, le cadavre d'Elektra disparaît dans les flammes lors d'un combat, en plein milieu de la cérémonie censée la ramener à la vie. DD, bien que toujours aussi désespéré, a au moins la satisfaction d'avoir empêché qu'on souille sa mémoire. Mais ce que ne voit pas Matt Murdock, c'est la dernière scène : quelque temps plus tard, en Asie, une silhouette gravit la montagne. C'est Elektra, vêtue de blanc et purifiée… La cérémonie a bien eu lieu et DD, sans le savoir, l'a sauvée de la corruption.

MADE IN MILLER

DD, lui, ignore tout ça et, toujours torturé par les événements, passe l'épisode suivant (*#191*) à jouer à la roulette russe avec le Tireur, l'assassin d'Elektra. Miller quitte la série *Daredevil* peu de temps après et la conclusion suivante s'impose : Elektra est LE personnage de Miller par excellence et personne d'autre ne doit y toucher. En 1986, l'auteur écrit ainsi *Elektra Assassin*

ELEKTRA COUP BAS

Rob Bowman n'est pas un mauvais réalisateur. Il fait des mauvais films, nuance. Ainsi, on peut difficilement dénigrer ses capacités filmiques, d'autant que le metteur en scène sort de la dure école télévisuelle, capable de formater n'importe quel artiste surdoué comme de révéler des talents insoupçonnés. **X-Files: le film**, **Le Règne du feu** et **Elektra** apparaissent ainsi comme de véritables produits léchés mettant en avant un Scope cadré sans fioritures, sans virtuosité certes, mais parfois traversés d'un sens pointu de l'imagerie (voir, par exemple, l'attaque du dragon sur le convoi militaire dans **Le Règne du feu**). Rob Bowman vient de la télé et ça ne se voit pas à l'écran. Par contre, cela s'en ressent. En effet, difficile de prétendre que **X-Files: le film** propose beaucoup plus que son homologue TV par exemple, ni même que **Le Règne du feu** use ne serait-ce que 20 % de son incroyable potentiel de base. À ce titre, il ne serait pas malhonnête de prétendre que le premier se révèle comme une extension agréable mais quasiment inutile de la série TV, tandis que le second s'apparente à une mini-série dotée d'un concept formidable, mais dont le sens du spectacle se voit pourtant sacrifié sur l'autel de la futilité scénaristique. Bowman pourra toujours se targuer d'avoir voulu développer des personnages et des intrigues, il n'en reste pas moins qu'il passe à côté de ses sujets par manque d'ambition (peut-être le plus grand mal qui ronge actuellement la TV américaine, capable aussi d'offrir des produits de qualité). Tout cela pour dire qu'**Elektra** souffre des mêmes maux que les précédents films de Rob Bowman : un sujet de haute volée et de facture carrée certes, mais un gâchis scénaristique total qui ne prend pas en compte les éléments susmentionnés, en préférant se concentrer sur des menus détails.

Comme c'est le cas pour **Constantine**, l'autre grand comic-book sinistré du mois, mieux vaut oublier totalement les origines papiers d'Elektra, ni même se rappeler qu'on assiste ici à un film comic-book, puisque ce n'est pas le cas. Après sa mort dans **Daredevil**, on apprend dès le début qu'Elektra (Jennifer Garner) est revenue à la vie pour passer la serpillière à la maison, avant qu'une petite clepto ne vienne s'introduire chez elle. C'est donc le début d'une grande aventure, puisque la jeune fille (Kirsten Prout, pas de bol le nom) s'avère être une super élue poursuivie par la moitié des ninjas de la planète. Payée pour l'assassiner elle et son papa (oui, ce n'est pas vraiment une femme de ménage), Elektra se résigne devant cet idéal familial et décide de les protéger de ses employeurs, les membres du clan de « la Main », qui lui envoient une batterie d'assassins aux pouvoirs surnaturels. À l'exception de quelques éléments épars (Typhoid Mary, le Sensei Stick…), rien à voir avec le comic-book, d'autant que Rob Bowman s'éloigne visuellement des codes de Frank Miller pour créer sa propre dynamique. En gros, imaginez un **American Ninja** avec des vrais cadres de cinoche… Mais l'intérêt se rattrape-t-il ailleurs ? Difficilement, puisque les scènes d'action, très courtes, participent de l'évitement quand elles ne proposent pas de grands moments surréalistes (Elektra qui dégomme un gros en lui balançant un séquoia sur la tronche, c'est du Bip-Bip et le Coyote !) ou des références mollassonnes (la scène des draps renvoyant à **Hero**, peut-être qu'Elektra est vraiment femme de ménage finalement !). Il ne reste plus qu'à se concentrer sur des personnages taillés à la serpe (l'élue notamment, est une sale mioche de 13 ans servant avant tout de petite sœur à Elektra, qui revoit à travers elle son enfance) contraints de jouer les marionnettes dans un spectacle hésitant constamment entre la romance et l'action. Rien à signaler donc, si ce n'est que la volonté castratrice d'Avi Arad (qui surplombe de toute évidence le film) pousse Rob Bowman à livrer une sorte de version cinéma non officielle de la série ***Alias***, la Hi-Tech en moins. Si les amateurs de programmes télévisés seront peut-être aux anges, les fans de comic-books risquent de tirer la gueule. Une chose est sûre, chaque nouveau film de Rob Bowman perd de plus en plus d'intérêt, et le bon faiseur d'images qu'il est devrait peut-être tenir compte du fait que, désormais, il ne tourne plus pour la télé !

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. RÉAL. : ROB BOWMAN. SCÉN. : ZAK PENN, STUART ZICHERMAN ET RAVEN METZNER. DIR. PHOT. : BILL ROE. MUS. : CHRISTOPHE BECK. PROD. : AVI ARAD, GARY FOSTER, MARK STEVEN JOHNSON ET JOSH MCLAGLEN POUR HORSESHOE BAY PRODUCTIONS, MARVEL ENTERPRISES, REGENCY PICTURES ET 20TH CENTURY FOX. INT. : JENNIFER GARNER, GORAN VISNJIC, KIRSTEN PROUT, WILL YUN LEE, CARY-HIROYUKI TAGAWA, TERENCE STAMP, NATASSIA MALTHE, BOB SAAP… DUR. : 1H36. DIST. : UFD. SORTIE LE 9 MARS 2005.

(dessiné par Bill Scienkiewicz), qui ne s'inscrit curieusement pas dans la continuité précédente. Ce n'est donc pas la suite de sa « résurrection ». Elle passe en fait toute cette mini-série à empêcher l'élection de l'Antéchrist au poste de Président des États-Unis. Miller écrira et dessinera encore un album sur Elektra (*Elektra Lives Again*), qui, lui, est plus proche des événements de la série *Daredevil*. Dans cet épisode, Elektra est revenue pour s'assurer que le Tireur ne deviendra pas le nouvel assassin attitré de la Main. L'album s'achève sur la mort du Tireur et d'Elektra, cette fois-ci définitive, Daredevil s'assurant de leur fin absolue.

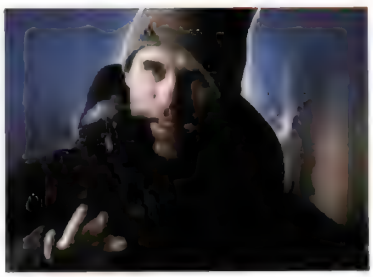
Mais si Elektra est la création « intime » de Frank Miller, le personnage du Tireur, lui, ne l'est pas, et Marvel va vite regretter qu'on l'ait éliminé ainsi. DD se trouve par conséquent privé d'un ennemi majeur, et à titre d'exemple comparatif, c'est un peu comme si le Joker disparaissait de la vie de Batman. La solution ? Déclarer les événements de *Lives Again* comme étant « hors continuité ». Le Tireur revient alors dans la série *Daredevil* comme une fleur : les péripéties de sa mort ne se sont tout simplement jamais déroulées.

En 1993, dans *Daredevil #319-325*, la Elektra « blanche » revient dans la série, sans Miller, et *Elektra Assassin* est justifié par un biais onirique. Le scénariste DG Chichester et le dessinateur Scott McDaniel sont alors aux manettes. Le retour gagnant d'Elektra, sans être aussi triomphal que l'ère Miller, fait qu'on leur confie une mini-série en 1995 : *Elektra Root of Evil*. Malheureusement, cela ne leur porte pas chance : tandis qu'ils bossent sur *Root of Evil*, ils apprennent leur éviction de *Daredevil* et la décision de ne plus leur confier d'autres projets sur *Elektra*. Il y a bien une série mensuelle qui, dès 1996, fait suite à la mini-série, mais cette dernière est assurée par Peter Milligan et Mike Deodato. Bien que Milligan se soit taillé une solide réputation sur d'autres séries (*Shade, the Changing Man*, pour n'en citer qu'une), son approche d'Elektra tombe à plat. Elektra devient une « gentille », se demandant si oui ou non elle va sortir avec le prof de gym du coin… En outre, Frank Miller ne cache pas son rejet envers la série. Moins de deux ans après son lancement, cette dernière s'arrête. Marvel n'y reviendra alors qu'en septembre 2001, après que les nouveaux auteurs se soient parés de la bénédiction de Frank Miller quant à l'utilisation du personnage (en tout cas, c'est ce que ces derniers prétendent, Miller, lui, ne sera jamais très loquace à ce sujet).

Septembre 2001 disions-nous ? La date est fatidique : le scénariste Brian Bendis la lance dès le premier épisode dans une mission prophétique : assassiner le leader… de l'Irak ! Mais les dessins de Chuck Austen, en 3D, réalisés un peu à la chaîne, vont plomber l'accueil fait à la série. Bien que Bendis et Austen soient remplacés par la suite, celle-ci ne décollera jamais, au niveau commercial, et s'arrêtera au bout de 35 épisodes tout simplement parce que la volonté de Marvel n'y est plus. L'éditeur se raccroche alors à l'espoir de miser sur le buzz du film **Daredevil** et lance *Ultimate Elektra*, plus proche de la version ciné. Deux mini-séries ont été produites et, dès la deuxième, le tassement des ventes a été assez notable. La malédiction n'a donc jamais été démentie : sans Miller, il vaut mieux ne pas toucher à Elektra, que ce soit au ciné ou en BD…

Xavier FOURNIER

interview



À PROPOS D'ASSAUT SUR LE CENTRAL 13

JEAN-FRANÇOIS RICHET RÉALISATEUR

EN EMBUSCADE

À PARIS POUR ASSURER LA PROMO D'ASSAUT SUR LE CENTRAL 13, LE RÉALISATEUR JEAN-FRANÇOIS RICHET REVIENT SUR LES CONDITIONS DE TRAVAIL AUX ÉTATS-UNIS, DES DÉMÊLÉS AVEC LA PRODUCTION AUX COMPLIMENTS DE BIG JOHN SUR L'ŒUVRE FINIE, LE TOUT SANS LANGUE DE BOIS ET AVEC ENTHOUSIASME. RETOUR SUR UN FRENCHY DANS L'ENFER DES ARMES.

Dans quel état d'esprit êtes-vous partis aux États-Unis faire un film à 20 millions de dollars, alors que vous avez commencé votre carrière avec un film auto-produit pour 20 000 euros ? C'est une sorte de reconnaissance ?

Je m'en fous de la reconnaissance. Ça faisait longtemps que je préparais ce film, longtemps que j'avais envie de le faire. J'ai toujours dit à mon producteur que je le ferai à ma façon, mais uniquement si Carpenter était d'accord. Je ne suis pas un pilleur, je me voyais mal le réaliser si ce n'était pas « officiel ». J'ai passé une copie de **Ma 6-T va Crack-er** à Carpenter, il a adoré et l'a regardé trois fois avant de me donner son aval. Et même plus, il m'a quasiment refilé les droits. J'étais assez fier et je suis parti à New York avec Nicolas Boukhrief pour écrire le scénario. Moi, j'adore **Le Convoyeur**. Enfin un film avec une vraie critique sociale tout en étant vraiment ancré dans le genre. C'est un film entier, fait par un mec très doué pour la mise en scène. On est donc partis tous les deux, mais on a pas réussi à écrire le scénario. Je ne sais pas pourquoi. Je me suis donc mis à la recherche d'un scénariste et j'ai regardé un paquet de films avant de tomber sur **Le Négociateur**. C'était cette structure que je recherchais. J'ai donc contacté ce mec, James DeMonaco, je lui ai montré mes films, et on a écrit le scénario ensemble. C'est la prod française de Why Not qui a donné le fric nécessaire pour son développement. On est partis voir quelques studios pour leur proposer avant de signer avec Focus, une des branches d'Universal qui a produit **21 grammes** et **Lost in Translation**. Je me sentais assez en sécurité avec eux. Concernant le budget, je me battais sans cesse pour qu'il ne gonfle pas inutilement. Mes trois premiers films n'ont rien coûté. Avec **Assaut sur le central 13**, on pouvait facilement faire monter le budget à 35-40 millions de dollars, mais j'ai refusé. J'étais donc parfaitement à l'aise avec 20 millions. Je n'avais pas encore commencé le tournage que la production avait déjà raflé 21 millions de dollars avec les ventes à l'étranger. En sachant que le film s'était déjà remboursé, j'ai entrepris un bras de fer avec eux pour qu'il soit interdit aux moins de 17 ans sur le sol américain. C'était déjà une manière de nous différencier d'une prod à la Michael Bay. Ils m'ont fait finalement confiance, au point de me laisser le final cut. Le film est radical et violent, mais cela ne l'a pas empêché de marcher. Il fallait faire huit millions de recettes le premier week-end pour sabrer le champagne. Le film en a fait 100 000 de plus. On est loin des scores de **Bad Boys**, c'est clair, mais je suis très content.

Ce fut donc une expérience positive pour vous...

Oui, mais ça n'a pas été rose tous les jours non plus. Lors de ma première réunion avec les Américains, j'ai dit *« non »* à chacune de leurs propositions. Un des exécutifs m'a alors dit qu'aux États-Unis, un réalisateur ne dit jamais *« non »* à son producteur. Ça ne m'a pas empêché de continuer à leur répondre par la négative. C'était super violent, je pouvais encore me faire virer et je savais très bien qu'ils avaient une liste de réalisateurs de clips au cas où je déconnerais. Je ne parlais pas assez bien l'anglais, mais au fil de nos discussions, ils ont commencé à me cerner et réciproquement. La confiance s'est installée entre nous. Au fur et à mesure que j'abattais le travail, elle grandissait. Ils ont commencé à visionner les rushes après le troisième jour de tournage. Et là, ils m'ont ouvert les portes. À l'arrivée, je n'ai eu que deux conflits majeurs avec Focus, que j'ai d'ailleurs gagnés. Le premier concernait l'équipe SWAT du film. Moi, je voulais une véritable équipe, mais ça coûte extrêmement cher. Ils m'ont donc mis des cascadeurs à la place. J'ai fait quelques essais avec eux, mais on aurait dit des ours. C'est un métier que de se déplacer furtivement, ça représente des années et des années d'entraînement. J'ai donc refusé de tourner. Résultat : deux heures d'engueulade avec le producteur Jeffrey Silver. J'ai alors pris le micro d'un assistant pour dire à toute l'équipe que Silver était le nouveau réalisateur et je me suis cassé. Deux heures plus tard, il y avait de vrais hommes du SWAT sur le plateau. En moins de cinq heures, j'ai rattrapé le retard qu'on avait pris. À la fin de la journée, Jeffrey est venu me voir pour me dire que j'avais raison. Le second problème concernait Ethan, lorsque son personnage tue l'un des flics pourris par derrière. Ils m'ont dit qu'un héros américain ne tuait pas par derrière et je leur ai répondu que j'en n'avais rien à foutre. Les pontes de Focus en personne s'opposaient à cette idée. Ethan m'a soutenu, j'ai quand même tourné la scène et la prod s'est inclinée, toujours en désaccord. À l'une des premières projections tests, le public a applaudi cette scène. Ils sont revenus me dire une seconde fois que j'avais raison. Les résultats des projections étaient incroyables. Pour un film d'action, un taux de satisfaction compris entre 55 et 65 % est très bon. Un des records, c'est **Training Day**, qui a fait 71 %. **Assaut sur le central 13** a fait 83 %. Là, tout le monde t'écoute.

Dans quelle mesure* Nid de guêpes *a retardé la mise en route de votre film ?

Nid de guêpes ne m'a pas retardé puisque lors de sa sortie, je n'avais toujours pas de scénario. Mais une fois ce dernier terminé, il ne m'a fallu que deux mois pour monter le film. Et **Nid de guêpes** n'a eu aucun impact à l'étranger. Florent et moi, on ne se connaît pas, mais j'ai un bon a priori sur lui. Il m'a fait passer un petit mot d'encouragement et de soutien par un acteur qui venait de finir **Hostage** et qui embrayait sur **Assaut**. J'ai trouvé ça super sympa et chaleureux. On n'avait pas la même pression car lui était sur un film de commande à 60 millions. Après, la démarche de faire un film comme **Nid de guêpes**, de faire donc un remake sans citer Carpenter, ça me gêne un peu. C'est un hommage, il faut citer ses références et il n'y a pas un seul remerciement à Carpenter, même dans le générique. Mais je trouve ce film plutôt pas mal. Moi, je ne parle pas de relève française car ça m'agace. Je ne cracherai jamais sur la Nouvelle Vague par exemple, car sans elle, on n'aurait pas eu des mecs comme Scorsese. Et Siri est un mec qui respecte les anciens, c'est un des rares réalisateurs qui me redonne espoir dans le film de genre français. **Nid de guêpes** était un film pas évident à faire quand il l'a réalisé. L'action n'est pas un genre ancré dans notre culture, nous n'avons pas d'acteurs de ce registre chez nous. Siri s'est super bien démerdé. Je lui souhaite donc bonne chance pour la sortie de **Hostage**, car il va avoir une putain de pression sur les épaules.

Comment définiriez-vous votre film par rapport à celui de Carpenter ?

Le film de Carpenter est très abstrait, la menace est

fantomatique, comme dans beaucoup de ses films d'ailleurs. On n'est pas loin du fantastique pur et dur. Le mien, c'est un film d'action comme pouvaient l'être ceux des années 70, où les personnages étaient déterminants. Chez Carpenter, ils sont vaguement esquissés. Son film est plus intellectuel que le mien. Cependant, certains critiques américains pensent qu'**Assaut** version 2005 est plus proche de **Rio Bravo** que la première version, car mes personnages ont une vraie histoire derrière eux. Je suis assez d'accord avec cette idée.

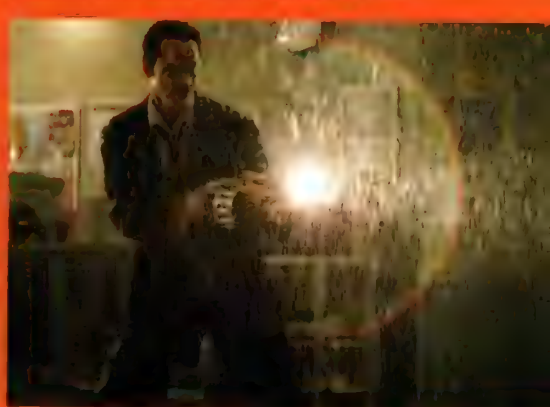
***La scène d'intro ressemble beaucoup à celle de* Narc...**
Écoute, je l'ai vu la semaine dernière pour la première fois. Quand j'ai tourné cette scène, je ne pensais qu'à un seul film: **À bout de souffle**. Godard a tout inventé. Le jump cut, c'est lui. Pour en revenir à **Narc**, j'ai trouvé ce film excellent. Il est trop fort Carnahan. Beaucoup de gens m'ont dit: *« Tu verras, la scène d'intro est mortelle, mais le film est tout pourri. »*. Ce n'est pas vrai. Ce film est génial.

Pour en revenir aux personnages, vous n'avez pas eu peur qu'Ethan Hawke soit dans un rôle trop proche de celui qu'il interprétait dans* Training Day *?
Ce n'est pas le même personnage, mais c'est vrai qu'on peut comparer cela à une filiation cinq ans après. Cette idée plaisait beaucoup à Ethan. D'ailleurs, les deux personnages s'appellent Jack. Un pur hasard car on a écrit le scénario sans penser à un acteur précis. Mark Wahlberg était cependant pressenti à un moment. Je l'ai rencontré, on a eu un bon feeling ensemble, puis, comme souvent là-bas, il s'est mis à hésiter. On lui proposait un film de pompiers, un truc un peu à la mode après le 11 septembre. J'avais besoin d'une réponse rapide et de son engagement à 100 %. Ça ne s'est donc pas fait. Mais j'ai été ravi de bosser avec Ethan. Il m'a beaucoup soutenu quand j'étais exténué. C'était un tournage éprouvant, à Montréal, en plein hiver. Je bossais seize heures par jour, toute la semaine, sans week-end. Mon problème est que je n'arrive pas à déléguer. Sur un plateau, je connais tous les postes par cœur, car je les ai presque tous occupés sur mes premiers films. Aux États-Unis, tout est bien compartimenté. C'est mal vu quand un réalisateur prend la caméra. Tu es obligé par contrat d'avoir un caméraman sur le plateau, même si tu n'as pas besoin de lui. L'équipe a carrément halluciné lorsqu'elle m'a vu bouger les projecteurs car, toujours contractuellement, même le chef-op' n'a pas le droit de les toucher. C'est le boulot de ses assistants. Je déteste ça. Dans le même genre, un jour où l'on était tous pressés, j'ai demandé à Maria Bello de transporter des caisses. Elle n'a pas compris ce qui se passait! (rires)

Que pense Carpenter de votre film ?
Il adore. Il m'a dit une phrase superbe après l'avoir vu: *« Different movie, different time, but same spirit. »* (= un film différent, une époque différente, mais un esprit similaire). J'ai alors appelé ma mère pour lui dire: *« Maman, John Carpenter a adoré le film! »*. C'est un mec très réservé, il ne parle pas beaucoup, mais il n'a pas sa langue dans la poche. Après la projection, on a parlé un peu mise en scène. Il m'expliquait comment il aurait tourné certaines scènes. C'était très émouvant, très respectueux. L'un des meilleurs souvenirs de ma vie.

Propos recueillis par Alexandre BUSTILLO

CONSTANTINE
DEMAIN J'ARRÊTE



MILLION DOLLAR BABY
UNE DROITE AU CŒUR

Sean Penn faisant feu à travers l'œil de la caméra dans **Mystic River** : remise dans son contexte cinématographique, cette image simple prend évidemment des proportions émotionnelles gigantesques. Remise dans le contexte de la carrière de Clint Eastwood, elle prend surtout des proportions dévastatrices puisqu'elle rejoint, sans pousser la branlette analytique qui ne sied guère au cinéma direct du cinéaste, sa thématique actuelle, celle où la vieillesse fait place à la mort. En effet, pour les adeptes du cinéma de Clint, **Mystic River** avait tout du projet terminal. Non pas par son éminente qualité, mais par son traitement sans faux-fuyants, dans lequel le cinéaste remettait de nouveau sa mort en scène après celle, traumatisante, de **Créance de sang**. Dans ce dernier, la caméra se substituait au réalisateur, laissant à penser que celui-ci, alors âgé de 73 ans, mettrait ainsi un terme à sa prestigieuse carrière. Aussi, l'annonce de la mise en chantier de **Million Dollar Baby** n'aura surpris que ceux qui, suivant cette logique, ont oublié le caractère immuable du symbole de tough guy universel dégagé par Eastwood. Plus surprenant par contre, il trouve ici un sujet qui semble s'éloigner radicalement de ses tendances mortifères actuelles, tandis que les informations sur la production révèlent un financement difficile, malgré le succès fracassant de **Mystic River**.

En apparence, le résumé de **Million Dollar Baby** ne prête pourtant pas à polémique. Ici, Clint incarne Frankie Dunn, un entraîneur qui tente, tant bien que mal, de laisser sa trace dans l'histoire de la boxe, en manageant un jeune poulain impatient de décrocher le titre. Mais lorsque le jeune boxeur le lâche pour de plus gros poissons, Frankie se refuse à entraîner Maggie Fitzgerald (Hilary Swank), une serveuse un peu âgée pour la boxe, mais qui finira par le convaincre grâce à son incroyable persévérance et son talent pour la cogne. Avec beaucoup de travail et de technique, il pourra même la mener au titre… Jusqu'ici, on semble tenir une sorte de **Girlfight** qui parvient à éviter judicieusement le féminisme outrancier de son sujet, également parce que le personnage de Maggie partage le premier rôle avec celui d'Eastwood et porte les stigmates chers à l'acteur. De plus, le traitement apposé par le cinéaste à son histoire surprend. En effet, alors qu'on était tentés de croire que **Million Dollar Baby** serait une œuvre plus récréative qu'elle n'en avait l'air, le dernier opus du bonhomme ne fléchit pas : lumière aux contrastes superbement profonds faisant regretter que Eastwood ne se soit pas attaqué à l'adaptation du *Dark Knight* de Frank Miller, Americana dépressive à la **Honkytonk Man** (un carton d'introduction aurait pu préciser que l'histoire se déroulait dans les années 30, cela n'aurait fait tiquer personne) et étude évasive, mais prégnante, des conditions de vie de la low class. Dans cette ambiance déliquescente où les maigres espoirs apparaissent comme de véritables bouffées d'air frais, inutile de compter sur quelques combats de boxe salvateurs, ce n'est définitivement pas le sujet. Car si les personnages de **Million Dollar Baby** ont tout à gagner, rien autour d'eux ne semble pourtant l'indiquer…

Difficile d'en dire plus, au risque de déflorer la véritable ambition de **Million Dollar Baby**. Car peu importent les événements servis dans la conclusion : ils ramènent irrémédiablement à la récente thématique de Clint Eastwood, qui aura préparé ainsi le spectateur à une fin aussi désespérée que naturelle dans le contexte de son histoire. On comprend alors, dès le troisième acte du film, les raisons de l'unanimité critique en termes de nominations aux récompenses. On peste juste contre cette volonté de faire de **Million Dollar Baby** une œuvre politique sujette à la relance de faux débats, alors que son auteur vise avant tout la peinture tourmentée de personnages hantés par leur passé et représentés, in fine, comme des fantômes. On pourrait alors énumérer les nombreux, mais minces, défauts du film, rien n'y fait : **Million Dollar Baby** crève le cœur…

Stéphane MOÏSSAKIS

USA. 2004. RÉAL.: CLINT EASTWOOD. SCÉN.: PAUL HAGGIS D'APRÈS LE LIVRE DE F.X. TOOLE. DIR. PHOT.: TOM STERN. MUS.: CLINT EASTWOOD. PROD.: CLINT EASTWOOD, PAUL HAGGIS, TOM ROSENBERG ET ALBERT S. RUDDY POUR MALPASO PRODUCTIONS, ALBERT S. RUDDY PRODUCTIONS ET LAKESHORE ENTERTAINMENT. INT.: CLINT EASTWOOD, MORGAN FREEMAN, HILARY SWANK, JAY BARUCHEL, MIKE COLTER, LUCIA RIJKER, BRIAN O'BYRNE… DUR.: 2H12. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 23 MARS 2005.

ENSEMBLE

LE GARDIEN DE GOTHAM

LE SEIGNEUR DE LA JUNGLE

BATMAN
LES GRIFFES DE CAT-WOMAN
TARZAN

Editions Wetta WorldWide

contact libraires : w3tta@yahoo.fr

DISPO EN COFFRET 4 COMICS + POSTER

La rencontre de deux légendes dans une aventure sur deux continents.
Un trip "pulp" historique orchestré par Marz, Kordey & Dorman.

BRANCHEZ-VOUS
ET CONSULTEZ LES INFOS SUR :

Wetta.net
www.wetta.net

maintenant disponible en librairies

contenu du coffret:
- les 4 comics formant la série complète
- le poster inédit format 40x60cm

ISBN 2-9522426-0-7

POUR RECEVOIR VOTRE COFFRET REMPLISSEZ OU RECOPIEZ CE BON DE COMMANDE

NOM _____ PRENOM _____ ADRESSE _____

CP _____ VILLE _____ E-MAIL _____

offre spéciale MAD MOVIES : coffret "Batman/Tarzan" au prix de ~~13,20€~~ 12,54€ ttc (port OFFERT)

A ENVOYER ACCOMPAGNÉ DE VOTRE RÉGLEMENT À : WETTA WORLDWIDE 46 rue de kleindal 57740 longeville les st avold

- OFFRE VALABLE JUSQU'AU 31 MAI 2005 ET RÉSERVÉE À LA FRANCE MÉTROPOLITAINE -

BATMAN, TARZAN, les griffes de cat-woman copyright(c) 1998, (s)(c) (s)(c) DC Comics et Edgar Rice Inc. tous droits réservés. DC Comics, Dark Horse Comics et tous les personnages s'y rapportant, leurs caractéristiques et éléments sont la propriété de DC COMICS. Inc. enregistrés dans différents pays et catégories.
DC COMICS® et le logo DC sont la propriété de DC COMICS, Inc. TARZAN® propriété d'Edgar Rice Burroughs, Inc. DARK HORSE COMICS® et le logo DARK HORSE sont la propriété de DARK HORSE COMICS, Inc. enregistrés dans différents pays et catégories.
le logo WETTA WORLDWIDE est la propriété de WETTA WORLD WIDE S.A.R.L. Tous droits réservés © 2004. WETTA WORLD WIDE S.A.R.L. pour l'édition française.

LE FILS DU MASK

ENTRE CHIEN ET GNIARD

Il y a des suites qui font regretter les films originaux, aussi mauvais soient-ils. Vu que l'unique intérêt d'un truc comme **The Mask** résidait dans le concept de son casting (en gros, engager un bout de caoutchouc pour interpréter un bout de caoutchouc), c'est peu dire que la démence physique de Jim Carrey fait ici cruellement défaut. Sans doute conscients du caractère rédhibitoire de cette carence et de la nullité du remplaçant (comparé à Jim Carrey, Jamie Kennedy fait figure de vieillard impotent), les producteurs ont eu l'idée du siècle: recentrer le film sur la guéguerre texaverienne entre un bébé et un clebs, les animaux et les mouflets à la sauce CGI étant, c'est bien connu, une source de rires inépuisables (soupir...).

On se retrouve donc dans le foyer de la famille Avery (sans commentaires), où la femme a des envies irrépressibles de maternité tandis que l'homme travaille pour le compte d'un petit studio de cartoons. Un soir où le mari trouve le fameux masque et l'enfile malencontreusement, madame passe une nuit agitée et accouche 9 mois plus tard d'un gniard aux pouvoirs étonnants. Tandis que le méchant dieu Loki part à la recherche du masque, chez les Avery, la mère part en voyage d'affaires et le père se retrouve au milieu d'une guerre ouverte entre son phénomène de fiston et le chien de la maison, qui a trouvé le masque...

Survolté, hyperactif, épileptique, incompréhensible à tous les niveaux, **Le Fils du Mask** ne dépasse jamais le stade de son idée de départ (bébé contre médor) et verse tout du long dans l'hommage appuyé et vain aux délires de Tex Avery et de Chuck Jones, tout en foutant aux orties le rythme millimétré qui caractérisait les cartoons des deux génies. Capitalisant sur des effets spéciaux affreusement laids (ILM et le Tippett Studio quand même...) et sur une hystérie insupportable, **Le Fils du Mask** vise le public familial tout en le tirant vers le bas. Bref, de quoi donner des sueurs froides aux auteurs du comics original.

Arnaud BORDAS

SON OF THE MASK. USA. 2004. RÉAL.: LAWRENCE GUTTERMAN. SCÉN.: LANCE KHAZEI. DIR. PHOT.: GREGORY GARDINER. MUS.: RANDY EDELMAN. PROD.: ERICA HUGGINS ET SCOTT KROOPF POUR NEW LINE CINEMA ET RADAR PICTURES. INT.: JAMIE KENNEDY, ALAN CUMMING, LIAM ET RYAN FALCONER, TRAYLOR HOWARD, STEVEN WRIGHT, BOB HOSKINS... DUR.: 1H37. DIST.: PATHÉ DISTRIBUTION. SORTIE LE 23 MARS 2005.

TROUBLE

FAUX-FUYANTS

Même si le cinéma belge revient en force depuis quelques mois, il a aussi son lot de ratés. Et **Trouble** en est un de taille. Sans pour autant lui reprocher d'avoir obtenu le Grand Prix de Gérardmer 2005, mais simplement parce qu'il est tout sauf **Trouble**, contient ce qu'il faut pour tomber de plus haut dans le rétro-rance du thriller psychologique.

Marius (Benoît Magimel, génial) fuit. Le seul à leurer son voyage de fou est le fantôme de sa femme Claire, enceinte de 5 mois et lest du Petit Pierre (!). Il apprend fors du décès de sa mère l'existence d'un frère jumeau, Thomas (Magimel, mais jamais bon), qu'il retrouve le jour de l'ouverture du testament. À partir de là, les souvenirs refont peu à peu (très peu) surface, révélant à Marius un secret enfoui. Et à son enfance et à Thomas, et qu'il plongera au fond de la folie. La gémellité dans le cinéma fantastique a toujours été un passage obligé pour une histoire tordue, inquiétante, jouant sur ces étranges rapports qu'entretiennent les jumeaux. De fait, nous avons eu un peu tout et n'importe quoi, par bien sûr le chef-d'œuvre absolu **Faux semblants** de David Cronenberg, le mètre-étalon du genre absolu et **Trouble** n'a que faire de trop vite on parle des références comme poisseux, on nous invite à sauter — quelque jouissive — et loup, en une scène, le mystère illusoire est expédié. Pendant plus de quinze ans, Marius n'a eu aucun souvenir. Certes, mais on sait que jamais il ne sera abandonné sans qu'un + la présence d'un criminel lorsqu'elles — qu'ils ont passé quelques années ensemble. En ce qui concerne le psychanalyste choisi personnage, Harry Cleven nous le dévoile à grands coups de flash-back illuminant d'une lumière rouge sang un cadre enneigé. Le suspense est à son comble, le terreur pointe son nez. On pense à Thomas, à sa psychose et à ses « pulsions » qui le mènent depuis en enfance. Quand il retrouve Marius, vous trouverez sa place ! Vu ce qu'on découvrira après, il n'y a absolument aucune raison à cela. En dépit de ce sabotage, on aime quand même se raccrocher aux autres personnages. Et D., on n'en peut mieux. Le père (Jan Decleir) qui découvre le Petit Pierre sans que l'on sache pourquoi (flashes d'un accident ?), le beau-frère affreux bien depuis des années l'enfant et le père disparu aussi, comme ceux de Claire (après de nombreux mois, on cela à cause d'une « crise » ?), jusqu'à prêter la violence à Thomas, belle de la « pulsion » psychologique de ce thriller digne d'un épisode « inventif » du *Commissaire Moulin* (ou bien en plus crédible que *Derrick*). Il est évident qu'il ne s'agit pas ici d'un règlement de comptes envers un film auquel on reprochera son côté « pseudo » fantastique, et qui avait la prétention de Grand Prix d'un festival tout en gardant son public et toutes ses limites. Une récompense arrivée au détriment d'autres, mais, elle, on était persuadé et autour de réelles qualités tant sur le scénario que sur une mise en scène en manque sur le sujet. Ce qui n'est absolument pas le cas de **Trouble** qui tient vraiment en vain à faire de paraître le spectateur lambda pour un simple d'esprit, sans supplément.

Stéphane THIELLEMENT

FRANCO-BELGE. 2005. RÉAL.: HARRY CLEVEN. SCÉN.: HARRY CLEVEN, GABRIELLE COLOMBO, SOPHIE HIET, JÉRÔME SALLE. DIR. PHOT.: LAURENT BRUCHARD. PROD.: LAURENT BRUCHARD POUR OUTSIDER PRODUCTION, ET DES SOCIÉTÉS BELGES. FRANCE 3 CINÉMA ET STAN. AVEC BENOÎT MAGIMEL, NATACHA RÉGNIER, OLIVIER GOURMET, SANSANA LAFONTAINE... DURÉE: 1H33. DIST.: PRIM. SORTIE LE 9 MARS 2005.

ADAM DUNCAN
A LES YEUX DE SA MERE,
LE SOURIRE DE SON PERE
...ET LES CAUCHEMARS
D'UN AUTRE.

LE 10 MARS EN DVD

CONTENU DU DVD

- Le film en VF & VO 5.1 DOLBY DIGITAL
- Les sous-titres français
- Les chapitres
- LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur et du directeur de la photographie (vo)
- LES 4 FINS ALTERNATIVES commentées (50 mn / vost)
- LE STORY-BOARD avec les scènes du film (15 mn / vost)
- LA BANDE-ANNONCE du film (vf / vost)
- LES BANDES-ANNONCES (vf / vost)
- LIEN INTERNET : le site français du film

mcm
L'internet puissance Vous club internet
RFM

BRIGADE 49
LES FEUX DE LA CRAMPE

Si t'aimes les beaux camions rouges avec les petites lumières qui flashent et la sirène qui impressionne autant, si tu penses que l'uniforme de pompier peut t'aider à tirer un couple sur du bal de promo et si tu penses comme Bush Jr. que les hommes du feu sont les héros de l'Amérique, qu'ils ont la plus grosse dans le pantalon, et que la mémoire de leur sacrifice doit résonner à grands coups de mélodies R n'B simplettes ou de pop de supermarché pour les siècles à venir, alors **Brigade 49** est fait pour toi ! Sorte de clip géant à la sauce R. Kelly (rappelez-vous la vidéo pourrie de **World's Greatest**), **Brigade 49** est un monument d'opportunisme pourri et démagogique, abusant des artifices les plus ringards pour titiller la fibre lacrymale de la ménagère ricaine qui ne s'est pas remise du 11 septembre. Réalisé par Jay Russell, ce navet insupportable de mièvrerie bien-pensante, qui retrace, sous forme de flash-back, les souvenirs d'un pompier (Joaquin Phoenix, jamais crédible) piégé dans un immeuble en feu, ne fournit jamais le spectacle minimum qui justifierait le déplacement. Dix fois plus nul que **Backdraft** (c'est dire !), **Brigade 49** n'en tolère même pas les impressionnants effets spéciaux. Ici, on nage dans le téléfilm exécuté à la va-vite avec trois flammes en fond de plan. Pathétique.

Patrick DAHAN

LADDER 49. USA. 2004. RÉAL.: JAY RUSSELL. SCÉN.: LEWIS COLICK. PHOT.: JAMES CARTER. MUS.: WILLIAM ROSS. PROD.: CASEY SILVER, MARNY CHÁVEZ, MARTY EWING POUR TOUCHSTONE PICTURES ET TOUCHSTONE PIC... AVEC JOAQUIN PHOENIX, JOHN TRAVOLTA, JACINDA BARRETT, ROBERT PATRICK, MORRIS CHESTNUT, BILLY... DUR.: 1H55. DIST.: UIP. SORTIE LE 16 MARS 2005.

SUSPECT ZÉRO
HIC-FILES

Lorsque le cinéaste du raté **L'Ombre du vampire** s'allie au responsable d'**Incident au Loch Ness**, le résultat promet d'être gratiné. Le duo tente désespérément de dynamiser le film de serial killer, en usant des mécanismes du film fantastique, mais en vain. Ceux qui espéraient un résultat à la hauteur de **Saw** risquent d'être déçus...

Après un lourd échec professionnel à Dallas, l'agent spécial du FBI Thomas Mackelway (Aaron Eckhart) se retrouve muté dans une petite bourgade du Nouveau-Mexique. Alors que la routine administrative semble avoir eu raison de lui, le voilà impliqué dans une affaire pour le moins étrange : un individu lui envoie une série d'énigmes qui vont le mener à trois différentes scènes de crimes. Convaincus que les meurtres sont le fruit du même homme, Mackelway, aidé de sa partenaire Fran Kulok (Carrie-Anne Moss), se lancent aux trousses du principal suspect, Benjamin O'Ryan (Ben Kingsley), un ancien agent du FBI pourvu de pouvoirs extralucides... Imaginez un mauvais épisode d'***X-Files***, dans lequel Horst Tappert et Fritz Wepper succèdent à David Duchovny et Gillian Anderson, et vous aurez déjà un bon aperçu de **Suspect zéro** ! Aussi incroyable que cela puisse paraître, le film ne brille à aucun moment. Le rythme est lent, la tension est inexistante et les acteurs sont ridicules (en particulier Ben Kingsley, ici hors de son élément), voire carrément transparents (Carrie-Anne Moss, à priori atteinte du syndrome Carrie Fisher post-**Star Wars**). **Suspect zéro** fait partie de ces films vulgaires, qui rétrogradent le public du rang de spectateur à celui de simple observateur, condamné à regarder défiler les images sans la moindre implication. On s'étonne de voir des personnalités respectées telles que Michael Chapman (le chef opérateur attitré de Martin Scorsese), Clint Mansell (le brillant compositeur de **Requiem for a Dream**) ou encore le grand chef cascadeur Buddy Joe Hooker (le collaborateur régulier de William Friedkin) participer à une entreprise aussi désastreuse. Le premier bâcle son travail d'éclairage, le second laisse son inspiration au vestiaire, et le troisième se rabaisse à orchestrer une scène finale qui plagie dans les grandes largeurs **Duel** de Steven Spielberg. Le résultat est tellement embarrassant qu'il se retrouve même au-dessous d'un film comme **Dragon rouge** de Brett Ratner (un comble). De grâce, évitez ce film !

Fathi BEDDIAR

SUSPECT ZERO. USA. 2004. RÉAL.: E. ELIAS MERHIGE. SCÉN.: ZAK PENN ET BILLY RAY D'APRÈS UNE HISTOIRE DE ZAK PENN. DIR. PHOT.: MICHAEL CHAPMAN. MUS.: CLINT MANSELL. PROD.: E. ELIAS MERHIGE, GAYE HIRSCH ET PAULA WAGNER POUR CRUISE/WAGNER PRODUCTION. INT.: AARON ECKHART, CARRIE-ANNE MOSS, BEN KINGSLEY, BUDDY JOE HOOKER, HARRY J. LENNIX, KEITH CAMPBELL, ROBERT TOWNE... DUR.: 1H39. DIST.: COLUMBIA TRISTAR FILM. SORTIE LE 23 MARS 2005.

BE COOL
COOL & THE GANGS

Faut-il que John Travolta accumule une sacrée collection de bides pour se diriger vers une valeur sûre ? En l'occurrence la suite maintes fois annoncée (et aussi souvent repoussée) de **Get Shorty**, le divertissement aussi sympathique qu'insignifiant de Barry Sonnenfeld. Toujours dans le rôle de Chili Palmer, John Travolta la ramène donc dans la catégorie clins d'œil, sourires enjôleurs et petites répliques bien senties. Qu'il opère dans le monde du cinéma (**Get Shorty**) ou dans celui de la musique (**Be Cool**) ne change pratiquement rien à son numéro de rigolo aux poings d'acier. Des shows exubérants, **Be Cool** en compte bien d'autres, de Vince Vaughn en manager de rap convaincu d'être black à Harvey Keitel en requin du show-biz débraillé, en passant par un James Woods toujours survolté, sans oublier Danny DeVito et sa clique. En gros, chacun son sketch. À ce jeu-là, entre le héros de blaxploitation des seventies et le gay luron des Village People, The Rock tire son épingle du jeu avec un rôle de garde du corps, en exprimant une nature comique déjà remarquée avec bonheur dans **Bienvenue dans la jungle**. Sans grand rapport avec l'univers du romancier Elmore Leonard, **Be Cool** se veut néanmoins drôle. Une caractéristique qu'il assure parfois à travers son portrait des gangsters russes et autres « gangstas » d'opérette, des bagarres homériques à la Bud Spencer et Terence Hill, et à travers cette scène où John Travolta invite Uma Thurman à danser, rappelant bien sûr **Pulp Fiction**. Le film aurait néanmoins gagné en drôlerie si son scénario n'enfilait pas les poncifs et lieux communs dans sa description d'une guéguerre des clans autour d'un label convoité et du lancement d'un tube. Dégraissé d'une vingtaine de minutes de palabres,

Be Cool n'aurait certes pas décroché l'Oscar, mais aurait gagné en rythme, en punch.

Cyrille GIRAUD

USA. 2004. RÉAL.: F. GARY GRAY. SCÉN.: PETER STEINFELD D'APRÈS UN ROMAN D'ELMORE LEONARD. DIR. PHOT.: JEFFREY L. KIMBALL. MUS.: JOHN POWELL. PROD.: DANNY DEVITO, DAVID NICKSAY, MICHAEL SHAMBERG ET STACEY SHER POUR JERSEY FILMS, DOUBLE FEATURE FILMS ET MGM. INT.: JOHN TRAVOLTA, UMA THURMAN, VINCE VAUGHN, CEDRIC THE ENTERTAINER, ANDRÉ BENJAMIN, STEVEN TYLER, HARVEY KEITEL, DWAYNE « THE ROCK » JOHNSON, DANNY DEVITO... DUR.: 1H59. DIST.: 20TH CENTURY FOX. SORTIE LE 23 MARS.

BANDE ORIGINALE DU FILM

SAW

Sortie le 28 février

Featuring Fear Factory, Caliban, Illdisposed, Chimaira
+ 9 titres originaux composés par Charlie Clouser, ex-membre de Nine Inch Nails
et remixer de David Bowie, Deftones, Rob Zombie...

AU CINEMA LE 16 MARS

"Chaque meurtre est une pièce du puzzle"

http://www.saw-lefilm.com

Mad Movies

METROPOLITAN FILM EXPORT

LGF LIONSGATE FILMS

ROADRUNNER RECORDS

www.roadrunnerrecords.fr

AVIS CHIFFRÉS

0 nul.
1 très mauvais.
2 mauvais.
3 moyen.
4 bon.
5 très bon.
6 chef-d'œuvre.

	Didier Allouch	Arnaud Bordas	Alexandre Bustillo	Yannick Dahan	Julien Dupuy	Fausto Fasulo	Damien Granger	Stéphane Moïssakis
ASSAUT SUR LE CENTRAL 13		2 Refaire un classique en moins bien et avec des apports qui ne sont pas traités, je vois pas l'intérêt...	4 C'est plus du Harlin que du Carpenter. Dommage que ça soit pas du Richet pur jus. Très sympa quand même.	3 A défaut d'honorer Carpenter, Richet nous balance un petit Bis violent et nerveux qui sent bon la soirée pizza/bière. On s'attendait à pire...		4 On oublie le film original et on se laisse glisser au rythme des balles. Ça blaste, c'est le principal.	4 Soyons clair, face à l'original, ce remake ne tient pas la comparaison. Mais qu'est-ce que c'est fun !	2 Sans couilles, sans gloire...
CALVAIRE		5 Fascinant, beau, choquant, aussi troublant qu'une fleur sur un tas de fumier.	6 Fabrice du Welz tutoie les plus grands avec un film d'une beauté égale à sa cruauté. Sûr qu'on en parlera encore dans 20 ans.	6 Entre survival dantesque et histoire d'amour tordue, un premier film brillant dont l'atmosphère unique vous hante longtemps. Ma première claque de l'année !	5 Un exemple édifiant de vision d'auteur nourrissant le film de genre. Ça fait plaisir.	6 L'équation est simple : Calvaire = Bombe.	5 Un film parfaitement maîtrisé, qui vous met mal à l'aise sans jamais sombrer gratuitement dans le trash. Un tour de force.	5 Comme son titre l'indique : exactement ce qu'on voulait voir !
CAPITAINE SKY			4 Le plus moderne des films à l'ancienne. Inoffensif mais savoureux.	3 Beaucoup d'idées dans ce serial shooté à l'hélium, hélas plombées par une mise en scène pataude et des dialogues infantiles. Dommage.	2 Un exercice vain qui omet le principal : le caractère charnel des précédents dont il se réclame.		5 Un film futuro-rétro qui renvoie aux serials des années 40 avec la même innocence. D'une grande beauté.	2 Pas mal ce nouveau procédé pour tout filmer à deux à l'heure...
LE CHÂTEAU AMBULANT		5 Un petit relâchement narratif de rien du tout pour Miyazaki mais ça reste quand même assez vertigineux.		6 Ça doit être épuisant d'aligner les chefs-d'œuvre !	6 Un film-ovni qui tombe sous le coup de l'évidence. Encore un coup de maître !			5 Miyazaki ne cherche même plus à introduire son univers au spectateur, il le plonge dedans d'entrée. Baleze !
CONSTANTINE	3 Si vous êtes fan du comic-book, oubliez ce film. Les autres devraient y trouver leur compte.		2 C'est pas bien, trop long et trop souvent ridicule, mais franchement, je m'attendais à pire.	0 Nuit gravement à la santé mentale...	0 L'Exorciste version WASP. Lamentable.			0 Voir ce film bouche les artères et provoque des maladies cardiaques et des crises cérébrovasculaires.
DANNY THE DOG		2 Leterrier, malgré toute sa bonne volonté, n'arrive pas à sauver du ridicule cette nouvelle pantalonnade du père Besson.		2 Uniquement pour les bastons hargneuses et inspirées de Yuen Woo-ping. Le reste frôle l'indigence...	3 Épisodiquement, des bastons jouissives m'ont sorti de ma torpeur.	2 Jet Li est un Pit bull mais Besson une mémère. Sinon, Hoskins nous refait un The Long Good Friday show !	4 Un film où les scènes de combat sont correctement ficelées et qui permet à Europa Corp de faire un premier pas dans la cour des grands.	3 Sympa pour la baston, le reste est purement accessoire...
ELEKTRA			0 Le petit Pitof est prié de refiler la cagoule de la honte au petit Rob Bowman, merci.				0 Et encore, ça mériterait - 6.	1 Sam Firstenberg a fait des progrès mais bon, c'est toujours aussi naze American Ninja...
L'EMPREINTE DE LA MORT		1 Le film est nul mais le gros Raymond et son petit café m'ont occasionné un fou rire mémorable.		1 Maxpel qualité belge, tout le bon goût du tarpé...		4 Un vigilante movie efficace avec un JCVD on fire !	4 Un polar froid, sec, violent, bourrin... et un Van Damme au meilleur de sa forme.	1 Van Damme commence vraiment à avoir une gueule. Dommage que ce soit dans un film qui se la pète !
LE FILS DE CHUCKY		3 Une première bobine brillante suivie d'une enfilade de scènes de ménage plan-plan. Bof.	5 Encore plus drôle et gore que le précédent ! Après Chucky reloaded, la révolution !!	4 Un Family Business hardcore, ultra fun et méchamment cynique. Une saga qui se bonifie avec le temps, c'est rare et ça fait plaisir !	4 Les qualités du film sont bien plus louables que ses défauts ne sont condamnables.	4 Parfois un peu long, mais vraiment attachant et carrément drôle. Chucky is in da place.	4 Entre film intelligent et pure série B, Le Fils de Chucky se cherche, mais l'essentiel est là.	4 La Nuit américaine façon Chucky ? Le traitement pète plus haut que le cul du sujet, mais ça reste fun dans l'ensemble.
THE MACHINIST	4 Très inspiré de Dellamorte Dellamore mais incroyable performance de Bale.	4 Une histoire émouvante et un excellent casting compensent des références un peu trop appuyées.			2 Qui veut une belle part de flan ?	5 Un thriller référentiel, beau et sombre, hanté par son acteur principal.	4 Un film qui repose intégralement sur les épaules d'un Christian Bale tout simplement hallucinant.	2 Un faux film original qui se prend pour du Kubrick mais n'a même pas conscience d'être déjà daté !
MILLION DOLLAR BABY	6 Déjà un des meilleurs films de l'année. Eastwood pourrait faire chialer un mur.	4 Très beau mais aussi traversé de facilités qu'un sujet aussi eastwoodien ne pouvait tolérer.	5 Vous êtes-vous déjà pris un uppercut en plein cœur ? Forcément fatal.					5 Comme d'habitude, Clint maîtrise le (changement de) sujet. Magistral, sans être aussi définitif que Mystic River.
SAW	5 Ils sont très très forts ces deux p'tits gars.	4 Des problèmes de narration mais une énergie interne indéniable qui culmine dans un plan final jouissif.	5 Entre le giallo hardcore et les délires du Docteur Phibes, James Wan signe ici un coup de maître.	4 Malgré des artifices visuels foireux, un thriller tendu et bourré d'idées.		6 De l'horreur gothique au giallo, en passant par le slasher, Saw est un pur concentré du genre. Pas efficace, TÉTANISANT !	6 Ça faisait longtemps qu'on n'avait pas vu un film d'horreur qui s'assume tout du long. Qu'est-ce que c'est bon !	
TEAM AMERICA		5 Une formidable gonzo-parodie de Bruckheimer doublée d'un superbe film de marionnettes.	4 Du Bruckheimer avec des puppets. C'est drôle mais ça n'arrive pas à la cheville de Cannibal ! the Musical.	4 Une satire de la « méthode Bruckheimer » parfois très drôle mais pas aussi subversive qu'on l'espérait.	6 Un mélange incroyable de réjouissance régressive et de défouloir politique.	5 Un puppet movie aux scènes d'action dépassant parfois l'intensité de celles d'un film « live ». Et en plus, c'est carrément fendard.	4 C'est en effet très fun, mais y'a pas de quoi se pignoler non plus.	6 Mais qu'est-ce que c'est bon le mauvais goût !

NECRONOMICON

Découvrez le premier film fantastique de

Christophe Gans

(LE PACTE DES LOUPS, CRYING FREEMAN)

Produit par Samuel Hadida
(TRUE ROMANCE, RESIDENT EVIL 1&2)
Taka Ichize (THE RING)
Brian Yuzna (REANIMATOR)

Coffret collector 2 DVD +1 livret de 12 pages

Une adaptation d'un classique de la littérature fantastique de HP LOVECRAFT

Le FILM

- Master HD 16/9 supervisé par Christophe Gans
- Version française et Version originale sous-titrée - 5.1

Les SUPPLEMENTS

- Commentaire audio de Brian Yuzna et Christophe Gans

Documentaires : • L'Enfer du B (58') • La Musique (21') • La Direction Artistique (15') • La Production (13')

Making of : • Featurette (10') • Le Tournage (5') • Les Effets Spéciaux (3')

La Musique : • La Bande Originale Isolée de Joseph LoDuca (28') musique qui n'a jamais été éditée en CD

Galeries : • Photos de Plateau et Illustrations de production

Story-boards : • Dessins de Thierry Ségur Bande-annonce Cinéma

Livret Collector : • Genèse du Projet, Interviews, Photographies...

Tout savoir sur l'actualité des DVD chaque mois

- Écoute petit bonhomme, tu sais, si tu as peur d'aller tout seul au W.C, je te conseille de prendre toujours un Mad avec toi.
- Merci maman. Surtout qu'avec un abonnement, je serai tranquille pendant longtemps.

À L'OCCASION DE LA SORTIE DU FILM INFERNAL AFFAIRS EN DVD

40 SWEAT-SHIRTS OFFERTS AUX 40 PREMIERS ABONNÉS

Choisissez la durée de votre abonnement

OFFRE DÉCOUVERTE 6 NUMÉROS
20 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 20 € AU LIEU DE 25,80 €
Je recevrai en cadeau 1 ancien numéro au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE FIDÉLITÉ 11 NUMÉROS
33 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 31 € AU LIEU DE 47,30 €
Je recevrai en cadeau 2 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

OFFRE PASSION 22 NUMÉROS
45 %
D'ÉCONOMIE
SOIT 52 € AU LIEU DE 94,60 €
Je recevrai en cadeau 3 anciens numéros au choix de Mad Movies ou d'Impact.

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19. (Tél.: 01 44 84 85 29)

❑ **Oui,** je m'abonne à **Mad Movies** et je choisis l'offre
❑ DÉCOUVERTE ❑ FIDÉLITÉ ❑ PASSION

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés)
❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Je choisis le(s) n° de **Mad Movies**
Je choisis le(s) n° d'**Impact**

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
_____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

TARIFS D'ABONNEMENT POUR L'ETRANGER :
• Europe (parvoie de surface) : même tarif que pour la France métropolitaine.
• Hors Europe / DOM-TOM (par avion) :
6 numéros : 30 €. 11 numéros : 45 €. 22 numéros : 80 €.

❑ «Conformément à la loi informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case»

DEUXIÈME

Tiens, et si on se matait une bonne vieille VHS, histoire de changer un peu du DVD ? C'est parti... C'est quoi cette image de merde ? ! Et ces parasites, là ! ? Bordel, et toi, tu peux pas répondre à ce foutu téléphone ? ! ? Attendez voir... Oh non, on va pas remettre ça !

LE CERCLE - THE RING 2
D'HIDEO NAKATA

ROUND

À l'heure où vous lirez ces lignes, **Le Cercle 2** sera dans les starting-blocks, prêt à lâcher pour la seconde fois sur nos écrans la malédiction de la petite Samara Morgan, cousine ricaine de la désormais légendaire Sadako, leader incontesté de la déferlante horrifique asiatique. Une suite logique, surfant sans état d'âme sur une nouvelle « hype » qui ne risque pas de se tarir demain. Les scores maousses du premier opus signé Gore Verbinski (plus de 130 millions de dollars ramassés sur ses terres d'origine) suivis de l'assommant succès du remake de **The Grudge** (10 millions de budget, un premier week-end à 40 millions, on vous laisse imaginer la suite) motivent donc les p'tits gars de Dreamworks à rouvrir le portefeuille. La popularité croissante de la gamine aux cheveux crades (en guest star dans **Scary Movie 3**), ainsi que les incompréhensibles succès des rip-off foireux (**La Voix des morts**) finiront de les conforter dans l'idée d'avoir fait le bon choix. À la pointe de l'offensive donnée par Dreamworks (suivront **The Island** de Michael Bay et **Madagascar** avec les voix de Ben Stiller et Chris Rock), **Le Cercle 2** peut donc sortir en toute quiétude (il y a peu de chances qu'il se vautre en salles), tout en étant relativement attendu au tournant par de nombreux curieux. « *Ben pourquoi ?* » me demande un Sévéon qui n'en a strictement rien à foutre d'un **Cercle 2**, vu que ça a déjà été fait, que ça s'appelle **Ring 2**, et que c'est un film d'Hideo Nakata, le seul, l'unique. Justement mon petit Julio, c'est bien pour cette raison que ce film nous intéresse autant aujourd'hui, car il s'agit ni plus ni moins des débuts hollywoodiens du réalisateur japonais que tu aimes tant. Outre, notre Breton-fighter préférera s'éclipser plutôt que d'assister « *au sacrement MTV d'un énième artiste asiatique ayant vendu ses fesses au grand capitalisme* » dixit le grand bonhomme pas content. T'inquiètes pas Manito, on te fera un compte-rendu...

BRÛLE SORCIÈRE, BRÛLE !

Contre toute attente, **Le Cercle 2** n'était pas initialement prévu pour Hideo Nakata. Lorsque le producteur Walter Parkes commence à dévoiler sa note d'intentions en décembre 2002 concernant une séquelle qu'il verrait bien dans l'esprit du **Parrain 2** (c'est ça aussi de confondre la coke avec les sucrettes), le nom d'Hideo Nakata ne circule pas encore. Gore Verbinski parti sous d'autres cieux (Johnny Depp, les pirates et tout le tralala), la boîte à rêves de Spielby miserait désormais sur le jeune Richard Kelly, petit branleur futé ayant bluffé pas mal de monde en son temps avec le surestimé **Donnie Darko**. Mais le deal ne se fera pas, au grand profit de Noam Murro, un jeune réalisateur quasi inconnu au palmarès plutôt discret, dont émergent quelques spots de pub et un énigmatique long-métrage, **All Families Are Psychotic**. Nous sommes en mai 2003 et **Le Cercle 2** s'apprête à entrer en preproduction pour un tournage prévu en mars 2004. Le temps suffisant pour Ehren Kruger (scénariste du **Cercle**, mais aussi de **Scream 3** et de **Piège Fatal**, hum…) de pondre un script devant impérativement se démarquer de la version japonaise, version jugée – *beaucoup trop chaotique* – par des producteurs désirant approfondir leur propre mythologie, toujours à grand renfort d'explications parfois plus que hasardeuses. Malédiction ! Après quelques mois de travail, Noam Murro claque la porte du studio sans d'autres explications valables que les sempiternelles « divergences artistiques ». C'est alors que l'on commence à évoquer Hideo Nakata pour sauver un film dont le tournage se verra repoussé de quelques mois. Le Japonais revient sur ses débuts à Hollywood : « *En 2003, je travaillais sur un projet baptisé* **True Believers**, *pour le compte de la MGM. Mais ce projet est passé dans les mains de Dimension en 2004. Ces derniers ont décidé de repousser la mise en chantier du film. Ils désiraient rajouter six ou sept mois de développement, mais pas moi. C'est à ce moment donné*

que Dreamworks est venu me proposer la réalisation du **Cercle 2**. *Et pourquoi pas me suis-je dit,...* – Oui, c'est vrai, pourquoi pas finalement... Même ce tâcheron de Takashi Shimizu a bien réussi son examen de passage à l'Ouest avec **The Grudge**, clairement meilleur que **Ju-On**. Bien plus doué, Nakata devrait s'en sortir aisément, malgré quelques ratés à l'allumage. En reprenant le bébé, Nakata se plonge dans le scénario de Kruger (en compagnie de son scénariste et ami Takahashi Hiroshi), n'hésitant pas à le modifier à plusieurs reprises au grand désarroi de l'actrice Daveigh Chase, j'ai nommé Samara Morgan en personne. Jeune, mais déjà diva casse-bonbon, Daveigh Chase ne supporte pas l'idée de voir son rôle de fantôme putréfié raboté à l'écran par la suppression pure et simple de plusieurs flash-back visant à nous éclairer sur ses origines. Noam Murro y tenait plus que tout, Nakata pas plus que ça. Ce dernier sabre donc dans les grandes largeurs avec en prime la bénédiction du studio, trop heureux de voir le maître s'intéresser à cette séquelle à la conception douloureuse, pour venir le contrarier avec les caprices d'une gamine. Exit donc Daveigh Chase, place à la belle Kelly Stables, rodée aux rôles de fantômes depuis sa participation au **Manoir hanté et ses 999 fantômes**. Nouveau visage, même rancune, Samara Morgan est donc prête à prendre sa revanche…

LE FANTÔME DANS LE MIROIR

Récemment recensé dans la liste des 100 personnes les plus influentes à Hollywood par Time Magazine, Hideo Nakata fait aussi parler de lui à travers le remake de **Dark Water** que vient de finir dernièrement Walter Salles (**Central do Brazil**) en compagnie de Jennifer Connelly, un film s'annonçant comme une relecture apparemment très consciencieuse d'un authentique chef-d'œuvre du film de flippe moderne. En bref, tout ce que ne sera pas **Le Cercle 2** par rapport à **Ring 2**, Nakata ne désirant pas faire dans la redite, mais préférant humblement emboîter le pas à la vision de Gore Verbinski. Il s'en explique et nous dévoile de surcroît les bases de cette nouvelle histoire : – *Lorsque je réalise des films d'horreur, je fais de mon mieux pour effrayer la majorité des spectateurs, quelle que soit leur nationalité. Avec* **Le Cercle 2**, *je savais que je m'adressais à un public américain avant tout. J'aime beaucoup le travail de Gore Verbinski sur le premier film, qui a beaucoup effrayé le public local. C'est une très bonne relecture de mon travail et de celui du romancier Koji Suzuki, même si étrangement, j'aurais voulu voir plus d'effets gore. Poursuivre l'histoire dans cette voie toute tracée ne paraissait intéressant. Les fans du film de Verbinski ne seront pas déstabilisés, pas plus que ceux qui apprécient mes œuvres.* **Le Cercle 2** *débute six mois après les événements du premier film. Rachel Keller et son fils Aidan déménagent dans l'Oregon, dans la petite ville d'Asheville, un trou paumé dans les montagnes. Rachel trouve un nouveau job de reporter dans la gazette locale et se retrouve rapidement sur l'étrange affaire d'une jeune fille retrouvée morte, décès mystérieux, évidemment lié à la cassette maudite.* –

Un pitch de base relativement classique, mais qui devrait sensiblement s'exciter lorsque le petit Aidan (David Dorfman rempile) tombera dans le coma, obligeant sa mère (Naomi Watts itou) à retourner à Seattle pour combattre Samara Morgan une ultime fois. Outre la présence de la légendaire Sissi Spacek (**Carrie**) dans le rôle d'un médecin persuadé que Rachel bat son fils, **Le Cercle 2** semble regorger de mille et une promesses. Passée une scène d'introduction salement choquante et encore tenue secrète (qui serait, selon les premiers échos, bien plus stressante que celle des deux collégiennes ouvrant **Ring** et **Le Cercle**), le film de Nakata risque de flirter avec le cinéma le plus vénéneux grâce à une histoire qui ne lésine pas sur les morts atroces de jeunes enfants (toutes orchestrées par un Rick Baker jouissant d'une carte blanche) et qui s'appuie en prime sur de nouvelles scènes-chocs mettant en scène des animaux. Plus qu'une poignée de jours à tenir et nous verrons enfin si Hideo Nakata a réussi son coup. C'est apparemment le cas vu que le bonhomme travaille depuis quelques semaines sur son nouveau film américain : un autre remake, celui de **L'Emprise**, terrifiant film de Sidney J. Furie décrivant le calvaire d'une Barbara Hershey aux prises avec un ectoplasme. Et oui, encore un. Sauf que celui-là est un poil plus obsédé que la petite fille aux cheveux sales.

Alexandre BUSTILLO

Ci-dessus, de gauche à droite :
Aidan (David Dorfman) tétanisé par une vision fantomatique extrême.

Rachel Keller (Naomi Watts) tombe dans un piège aquatique morbide.

Rachel Keller face à la vindicative Samara (Kelly Stables) : un duel horrifique rappelant les images les plus marquantes de Dark Water.

Samara et le regard qui tue : elle a vraiment les yeux revolvers !

Ces derniers temps, film de pétoche a souvent rimé avec carton au box-office de l'autre côté de l'Atlantique. **The Grudge**, **La Voix des morts** et autres réjouissances parfois aussi flippantes qu'un projet **Blair Witch** tourné dans la cave de votre mémé, se sont donc vus rafler la mise et asseoir leur suprématie à coups de chiffres mirobolants. Si **SAW** fait partie de cette vague, le mettre dans le même sac serait cependant une grave erreur. Véritable uppercut en pleine poire des studios tablant sur le consensuel, **SAW** fait mouche par son radicalisme et son habile usage de références au genre. Un voyage qui a le goût du sang, à Mad, ça ne se refuse pas !

SAW
DE JAMES WAN

THÉÂTRE DE SANG

Si, comme nous, vous êtes vannés par tous ces thrillers « copycat » jamais remis du traumatisme post-**Seven**, et que, comme tout bon fan de genre, vous piétinez d'impatience à l'idée de manger une bonne claque qui remue les tripes et excite votre imaginaire déviant, alors **Saw** est LE film qu'il vous faut. Bien sûr, certains bouderont leur plaisir, mais peu importe, le film du tandem Wan/Whannell (WW) est peut-être le thriller horrifique le plus tendu, âpre, et habilement référentiel qu'il nous a été donné de voir depuis un sacré bout de temps. Séquestrés dans une immense salle de bain glauque, le docteur Lawrence Gordon (l'excellent Cary Elwes) et le jeune Adam (Leigh Whannell, plus que convaincant pour ses premiers pas devant la caméra) se réveillent face à leur torpeur et se questionnent sur les raisons de cet enfermement. À la suite de leurs discussions, le voile va peu à peu se lever pour faire apparaître le fondement même de leur séquestration. Prenant vite conscience des tenants et aboutissants vicelards de cette partie de torture, le docteur Lawrence Gordon va vite déchanter quand il apprendra que sa femme (Monica Potter) et sa fille sont aussi dans le même sac. Les pièces de ce sanglant puzzle vont alors s'emboîter, et les réactions en chaîne déferler dans ce jeu de dominos sadique, jusqu'à un twist jouissif et désespéré. On garde les yeux grands ouverts et on se cramponne à son siège !

UNE IMAGERIE À TOUTE ÉPREUVE

Il ne faut pas chercher bien loin pour expliquer la réussite et la teneur du métrage des WW. Conscients de leurs handicaps multiples (mais générateurs d'un pur esprit créatif), ils vont mettre sur pied une imagerie poisseuse et inquiétante, stimulant les peurs primaires des spectateurs et faisant de l'œil aux fantômes. Cette méthode, louable puisque affranchie de considérations pécuniaires visant avant tout le carton au box-office, fut dont le cheval de Troie des WW, un duo indissociable, contaminé par une rage de filmer et le désir implacable de livrer un B de rêve. Avec une telle note d'intentions, à la fois fédératrice et pointue, difficile de cracher dans la soupe du tandem, tant cet esprit geek et populaire semble être à la base de ce rejeton hardcore qu'est **Saw**. Établissant leur imagerie à partir d'un mix d'influences dense, où certaines lignes directrices apparaissent clairement, les deux compères vont puiser dans leur mémoire de cinéphages pour nourrir leur œuvre. On retrouve ainsi une esthétique du « découragement » que Clive Barker n'aurait pas reniée (voir le meurtre ultra graphique et SM de la cage de barbeles), proche de ce que pourrait donner une mise en images de ses Tortured Souls. Mais c'est plutôt du côté de l'Italie qu'il faut jeter un œil. Fascinés par l'esthétique du giallo, les WW vont donc extirper des entrailles du défunt genre italien l'imagerie même de leur jeu de massacre. Du fétichisme vestimentaire du tueur, à la mécanique sadique des meurtres réglée comme du papier à musique, le spectre du vice transalpin plane au-dessus de **Saw**. Mais ici, plus que d'un genre, il faudrait parler d'un nom, celui du maestro de la chorégraphie morbide : Dario Argento.

JE TUE À L'ITALIENNE

Fans de cinoche populaire, ayant usé leurs fonds de culotte sur les sièges des cinémas de quartier, les deux trublions font écho de leur fascination pour le travail d'Argento à travers moult éléments visuels et scénaristiques issus des œuvres de l'esthète transalpin. Impossible de ne pas songer à l'image de Cristina Marsillach bâillonnée, les yeux grands ouverts face à la mort, dans **Terreur à l'opéra**, lorsque Shawnee Smith est affublée du fameux casque explosif. Même tension qui va crescendo (quelque peu désamorcée par des images accélérées pas forcément adéquates), même sadisme dans l'élaboration de la mise en scène du meurtre. Bref, du vrai travail de bons élèves. On peut aussi évoquer la place prépondérante des indices enregistrés sur bande sonore (une constante chez Argento), ou encore l'observation de la mise à mort par écran interposé (comme dans **Il Cartaio**). Idem pour les apparitions glaçantes de la marionnette du Jigsaw, faisant cette fois référence à l'ensemble de la filmo d'Argento, des **Frissons de l'angoisse** au **Sang des innocents**, en passant par **Phenomena**. Cette inspiration parfaitement assimilée, retranscrite avec humilité et savoir-faire, renforce l'enracinement profond du film des WW dans un genre certes balisé, mais qu'ils exploitent avec une fraîcheur vivifiante. Jouant avec les craintes les plus effectives du spectateur (la séquestration, le noir, la perte d'un proche…), le film des deux bonshommes est une véritable somme de toutes les peurs, une observation pertinente de la confrontation à la mort, un bilan aussi effrayable que scotchant. **Saw**, une nouvelle approche du genre en question ? Presque.

Ci-dessus, de haut en bas : Diana Gordon (Makenzie Vega) et Alison Gordon (Monica Potter), la fille et la femme du docteur Gordon prises en otages par un tueur machiavélique.

Ci-dessous : Le docteur Lawrence Gordon (Cary Elwes), un homme séquestré au bout du rouleau.

SANG NEUF

Même si le film des WW n'est évidemment pas une révolution en soi, il injecte indéniablement du sang neuf dans une pro-

duction ricaine parfois frileuse et sclérosée, qui en ayant malgré tout conscience du potentiel d'un tel projet, offre rarement des travaux si radicaux et audacieux. Bien sûr, ce ne fut pas de tout repos, et la MPAA a mis son grain de sel afin d'arrondir quelques angles trop rugueux selon elle. Mais qu'importe, le résultat est là et parle pour lui-même. Ce résultat, les WW le doivent en partie à un véritable travail d'équipe, à une entente professionnelle harmonieuse et efficace qui ont permis ce tour de force. Ainsi, d'une habile idée parfaite pour un direct-to-DVD pas mal gaulé, le duo a tiré le projet vers le haut, en se dépêtrant des exemples d'ersatz cheap du mètre étalon **Seven**. Fort de cette individualité prononcée, portée en étendard par Lions Gate, son distributeur, **Saw** rejoint donc **Open Water** dans le sillon des récents cartons financiers de la firme. À l'exception que le film de Chris Kentis reste une arnaque sans nom, certes rentable, mais artistiquement moisi. On rongera donc son frein en attendant de voir débouler d'autres films de genre aussi couillus et rentre-dedans (**The Devil's Rejects**, le nouveau Rob Zombie, pourrait prétendre au titre), mais délectons-nous déjà de ce gueuleton qui a du corps (et des corps !) et qui ravira les amateurs que nous sommes. En attendant la suite, comme dirait l'autre…

Fausto FASULO

USA. 2004. RÉAL.: JAMES WAN. SCÉN.: JAMES WAN ET LEIGH WHANNELL. DIR. PHOT.: DAVID A. ARMSTRONG. MUS.: CHARLIE CLOUSER. PROD.: MARK BURG, GREGG HOFFMAN, OREN KOULES, DANIEL J. HEFFNER ET RICHARD H. PRINCE POUR EVOLUTION ENTERTAINMENT ET SAW PRODUCTIONS INC. INT.: LEIGH WHANNELL, CARY ELWES, DANNY GLOVER, KEN LEUNG, DINA MEYER, MIKE BUTTERS, PAUL GUTRECHT, MICHAEL EMERSON, BENITO MARTINEZ, SHAWNEE SMITH... DUR.: 1H44. DIST.: METROPOLITAN FILMEXPORT. SORTIE LE 16 MARS 2005.

Ci-dessus :
L'une des victimes du tueur, en fâcheuse posture.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le détective Steven Sing (Ken Leung), un flic un peu trop curieux.

L'une des nombreuses apparitions masquées du tueur.

interview

JAMES WAN RÉALISATEUR COUP D'ÉCLAT

Ci-dessus :
James Wan dirige Cary Elwes sur le tournage de Saw.

NÉ EN AUSTRALIE, JAMES WAN AIME LES FILMS D'HORREUR DEPUIS SON PLUS JEUNE ÂGE. FAN DE SPIELBERG, COCTEAU ET ARGENTO, IL RENCONTRA SON PARTENAIRE LEIGH WHANNELL (ACTEUR ET SCÉNARISTE DE **SAW**) DURANT SES ÉTUDES DE CINÉMA. ENSEMBLE, ILS DÉCIDÈRENT DE RÉALISER LEUR PREMIER LONG-MÉTRAGE APRÈS S'ÊTRE FAITS LA MAIN SUR PLUSIEURS COURTS. ILS TRAVAILLENT ACTUELLEMENT SUR **SAW 2 : HACKSAW** ET **SILENCE** (EX-SHHHH), UN FILM DE FANTÔMES QU'ILS DÉVELOPPENT POUR UNIVERSAL

Comment est né le concept de* Saw *?
J'ai eu l'idée de base, ainsi que le début et la fin du film, et une ou deux scènes au milieu. Mais c'était encore très confus et rien n'était scénarisé. Il ne s'agissait que de quelques notes gribouillées sur un bout de papier. Mon partenaire Leigh Whannell s'est ensuite chargé de l'écriture du scénario. Il a rajouté quelques personnages et a apporté une certaine cohérence à ce que j'avais imaginé. Dès le départ, nous avions envie de faire un film qui serait stressant pour les spectateurs, qui jouerait constamment avec leurs nerfs. Un peu à la manière des vieux films d'horreur, qui sont beaucoup plus effrayants que tout ce qu'on peut voir aujourd'hui. Nous avons donc décidé d'aborder des peurs communes à chacun de nous, comme l'enfermement et l'inconnu. Se réveiller pour se retrouver dans une situation incontrôlable nous semblait être un bon début. Ce qui m'intéressait, c'était de montrer à quel point il est facile de ramener l'être humain à ce qu'il est à l'origine. Si vous le privez de toute la technologie qui l'entoure, de tout le confort auquel il s'est progressivement habitué, il est alors très facile de le faire régresser à l'état bestial. Je voulais montrer qu'il était possible de pervertir et de pousser à bout n'importe quel être humain, même le plus civilisé, de manière à provoquer chez lui un comportement inattendu. L'idée était de confronter nos protagonistes, deux hommes apparemment tout à fait normaux, à des conditions extrêmes, à leurs propres limites.

C'est un bon moyen pour que le spectateur s'identifie aux personnages et qu'il réagisse donc activement à ce qui se passe à l'écran...
C'est d'ailleurs pour ça que nous avons considéré les deux points de vue en écrivant **Saw** : celui du tueur et celui des victimes. Pour créer les différents pièges qu'il tend à ses proies, nous nous sommes glissés dans la peau d'un type vraiment tordu et terriblement sadique, de manière à ce que ces scènes soient spectaculaires et puissent rentrer totalement dans le moule du pur film d'horreur. Par contre, pour les tourner, nous nous sommes mis à la place des victimes en essayant d'imaginer quelles seraient leurs émotions, afin de provoquer chez le spectateur une véritable empathie pour leur sort. Cela facilite l'identification et l'on se demande régulièrement comment on réagirait à leur place.

Est-ce qu'on peut alors penser que les événements dépeints dans* Saw *sont le reflet de vos pires cauchemars ?
Pas à ce point-là en tout cas. Mais c'est vrai que personnellement, je

« L'idée de base était de confronter nos protagonistes, deux hommes ap

suis terrifié à l'idée de me réveiller en pleine nuit et de sentir que quelqu'un m'observe, planqué dans ma penderie ou dans l'entrebâillement de la porte. Je trouve ça vraiment flippant. D'où cette scène avec la fille du Dr. Gordon qui est persuadée que quelqu'un se trouve dans sa chambre... On devine tout à coup la présence d'un homme dans son placard, juste avant qu'il ne se jette subitement sur elle. Je pense que le plus effrayant dans une situation comme celle-ci, c'est de jouer sur le doute, lorsqu'on se sent épié sans pour autant en être sûr car, bien évidemment, on ne voit rien. Nous avons en effet retranscrit certaines de nos propres peurs en écrivant **Saw**, car cela nous semblait être le meilleur moyen de toucher les gens. En général, ce qui vous fait peur effraie aussi les autres...

Votre film utilise de nombreux codes propres aux giallos. Je pense notamment à la lumière, aux scènes de mise à mort des victimes, à la marionnette... Était-ce intentionnel ?

Oui, tout à fait. D'ailleurs, quand les gens nous demande si nous nous sommes inspirés de **Seven** ou de **Cube**, je leur réponds que nos influences viennent plus volontiers des films de Dario Argento ou de Mario Bava, voire des films d'horreur européens des années 60/70. Ce genre n'est pas du tout connu aux États-Unis. Au travers de **Saw**, j'avais envie de faire découvrir ce style de films aux Américains, un peu à la manière de Sam Raimi avec son remake de **The Grudge**. Il était parfaitement conscient que personne n'irait voir le film japonais d'origine s'il s'était contenté d'en acheter les droits pour le sortir au cinéma. Le seul moyen d'exporter ce métrage, et ce genre en général, à savoir le film de fantômes japonais, était d'en produire un remake totalement calibré pour le public américain. Avec Leigh, nous adorons l'horreur à l'européenne, notamment des films comme **Opération peur** et **Suspiria**. Et nous avons toujours voulu que **Saw** revienne aux sources de ce genre, surtout au niveau de la lumière et du traitement de la peur, de la persécution des victimes. Nous souhaitions que ces scènes fussent aussi délicieusement perverses et vicieuses que dans les meilleurs films de Dario Argento, ceux du début de sa carrière. Malheureusement, lorsque je m'adresse à un journaliste américain, je ne peux pas lui parler de mes véritables références puisqu'il ne les connaît pas. Pour eux, **Saw** s'inspire tout simplement de trois films : **Cube** pour l'idée d'enfermement, **Seven** pour le côté serial killer et **Hannibal** pour les scènes gore. Pour Leigh et moi-même, **Saw** n'a strictement rien à voir avec ces trois films, nous ne les avons même jamais eus en tête lorsque nous avons écrit et tourné le métrage. Mais les Américains n'ont vu dans notre film que ces trois références. Du coup, ça a été très dur de les convaincre que **Saw** était, par rapport à ce qui se fait aujourd'hui, beaucoup plus original et novateur que la moyenne.

Concernant la filiation de votre film aux giallos, il y a un travail très intéressant sur la lumière. Lors des scènes qui se déroulent en huis clos, l'éclairage est très agressif, limite surexposé, à tel point que votre salle de bain ressemble plus volontiers à une morgue. Par contre, toutes les scènes en extérieur sont très sombres...

En effet, lorsque nous étions en présence des deux personnages principaux, au milieu de cette salle de bain sinistre, je voulais créer une ambiance très froide, voire mortuaire. Par contre, il me semblait très important que toutes les autres séquences fussent beaucoup plus sombres. Je regarde beaucoup de films d'horreur et je ne comprends pas pourquoi les films de studios hollywoodiens s'évertuent à être aussi lumineux. C'est complètement stupide, ça ne peut pas fonctionner. J'ai donc montré plein de films d'horreur récents à mon directeur de la photo et je lui ai dit : *« Je veux tout le contraire ! »*. Je voulais une impression de lumière toujours éteinte, où l'on discerne les choses sans ne jamais vraiment les voir. L'idée était de laisser le public dans le doute concernant le sort des protagonistes. Dans un environnement aussi sombre, n'importe quelle chose peut se cacher

Ci-dessus, de gauche à droite :
Le « Jigsaw killer » enfile son masque de cochon, prêt à rentrer dans le lard de ses victimes...

Adam (le scénariste Leigh Whannell), compagnon de galère du Dr. Gordon.

paremment normaux, à des conditions extrêmes, à leurs propres limites. »

dans l'ombre, prête à vous sauter dessus. C'était mon angle de vision initial car je pense que l'obscurité est une chose réellement terrifiante. D'ailleurs, je crois que nous sommes arrivés à nos fins, car lorsque nous sommes passés devant le comité de censure, ils nous ont d'abord collé un NC 17, non pas pour les scènes gore, mais pour le ton général qu'ils ont qualifié de dépressif et nihiliste. Beaucoup trop à leur goût. Ils ont même dit qu'on malmenait les spectateurs avec acharnement ! Ils nous ont demandé d'effectuer des coupes, ce qui fut pour nous un véritable casse-tête étant donné qu'ils n'étaient pas choqués par une scène en particulier, mais par le film lui-même. De toute façon, il nous semblait important dès le départ de ne pas trop verser dans le gore gratuitement, car cela ne pouvait que nuire à l'histoire. Notre scénario était assez fort pour accrocher le public sans qu'on eût besoin de verser dans le sensationnel ou d'en rajouter des tonnes.

***Aujourd'hui, le succès du film prouve qu'il y a véritablement un public pour un produit comme* Saw...**
Oui, et cela fait vraiment plaisir de voir que ce genre de film plaît au public, et même qu'il en redemande, contrairement à ce que semblent penser les studios, qui continuent à produire des pseudos films d'horreur formatés tels que **Trouble jeu**, **La Voix des morts** ou même **Boogeyman**. Il ne se passe strictement rien dans ces films ! Si les gens veulent voir un film bien-pensant, ils iront voir une comédie romantique. Quand ils rentrent dans la salle qui projette **Saw**, ce n'est, a priori, pas pour se faire arnaquer sur le contenu. Il y a beaucoup de gens qui aiment avoir peur et qui regardent des films d'horreur pour ça. C'est donc complètement idiot de les envoyer voir des films consensuels. J'espère que le succès de notre métrage fera réagir les studios et les poussera à penser différemment dans le futur.

Qu'avez-vous coupé finalement par rapport au montage initial ?
Nous nous sommes retrouvés dans une situation qui n'avait aucun sens. La MPAA nous a dit : *« Coupez deux minutes, ça devrait aller. »*. Et pour couper ces deux petites minutes, il nous aura fallu deux grosses semaines ! Je ne savais pas du tout comment m'y prendre ou par quel bout commencer. Alors, je me suis plongé dans un tas de livres de cinéma sur les films considérés comme violents, ceux qui avaient également eu des problèmes avec la censure par le passé, notamment les films des années 70, puisque **Saw** en est très proche. Et je suis tombé sur un bouquin concernant Martin Scorsese qui était passionnant. Dans un premier temps, j'ai donc pris exemple sur une méthode à laquelle il avait eu recours pour **Taxi Driver**, lorsqu'il avait, lui aussi, dû rendre des comptes à la MPAA. J'ai commencé par assombrir certaines scènes en particulier, de manière à ce que le sang soit au final plus noir que rouge. Ce qui est à mes yeux complètement stupide, puisque ça renforce le côté réaliste, le sang étant en effet plus noir que rouge et donc plus épais que ce qu'on a l'habitude de voir au cinéma. Mais je me suis dit que si ça avait fonctionné pour Scorsese 20 ans plus tôt, ça devrait passer pour nous aussi. Sinon, j'ai raccourci quelques séquences, comme celle où Amanda poignarde l'homme pour prendre la clé dans son ventre. Sur les cinq ou six coups de couteau donnés, nous n'en avons conservé que deux ou trois au final. Pareil lorsqu'elle plonge ses mains dans le ventre ouvert de ce pauvre homme pour en extraire la clé, il y avait plusieurs plans où on la voyait clairement trifouiller dans les intestins. Je me suis contenté d'enlever ce genre de choses. J'ai aussi eu l'idée d'accélérer les plans lors des scènes de torture pour qu'elles soient quelque peu écourtées et qu'ainsi elles paraissent moins sadiques. Cette idée a beaucoup plu à Lions Gate d'ailleurs... Mais vous voyez, peu de choses ont donc été enlevées en fait. Et lorsque nous avons à nouveau présenté le film devant le comité de censure, ils nous ont dit que **Saw** pouvait sortir en l'état et qu'il n'y avait plus aucun problème pour obtenir la classification désirée par le studio. Pourtant, je peux vous assurer que le ton du film n'a pas du tout changé. Ce ne sont pas ces deux ou trois coupes très courtes qui peuvent en changer la perception ou l'appréciation. Comme quoi, il n'y a pas vraiment de logique dans tout ça. Je me suis dit que les responsables de la MPAA devaient avoir un quota de coupes à respecter et que nous n'étions pas tombés au bon moment.

Ci-dessous :
Les détectives David Tapp (Danny Glover) et Steven Sing découvrent une des victimes du « Jigsaw killer ».

Ci-contre :
Enduit d'un produit inflammable, cet homme a quelques minutes pour trouver un code parmi les nombreux chiffres qui se trouvent inscrits sur les murs. Sinon, c'est la carbonisation !

« Avec Leigh Whannell, nous adorons l'horreur à l'européenne, notamment des films comme **Opération peur** et **Suspiria**. »

Revenons-en à la manière dont vous avez réussi à vendre le concept afin d'avoir des financements. Apparemment, ce n'était pas gagné d'avance...

Je pense que nous avons réussi à trouver le budget nécessaire à la réalisation de **Saw** pour deux raisons : la première est que, contrairement à de nombreux jeunes qui veulent réaliser leur premier film, nous avions un script déjà prêt. En fait, si notre visite aux États-Unis n'avait pas été concluante, nous étions prêts à le faire nous-mêmes, entre potes, un peu comme Robert Rodriguez avec **El Mariachi**. Personnellement, j'étais persuadé que personne ne me confierait de film à réaliser puisque je n'avais aucune expérience professionnelle. Je n'ai réalisé aucune pub, aucun clip, je n'avais donc pas de carte de visite pour appuyer ma démarche. Nous avons donc décidé de réaliser une scène extraite du scénario en guise d'exemple de nos envies et de notre talent. Nous avons présenté la scène du casque à mâchoires, et c'est la deuxième chose qui a convaincu certains producteurs de la viabilité du projet et de la nécessité de lui donner une chance. Nous avons choisi cette séquence instinctivement car nous étions persuadés que même si certaines personnes ne l'aimaient pas, au moins elle retiendrait l'attention. D'ailleurs, on a immédiatement trouvé les 1,2 millions de dollars dont nous avions besoin.

***Ce n'est pas énorme pour faire un film comme* Saw...**

Et je peux vous dire que le tournage a été chaud ! Nous avons tout bouclé en 18 jours, ce qui est très court. Ce fut un cauchemar à bien des niveaux, et beaucoup de scènes que j'avais en tête n'ont pu être tournées. Il y a tellement de choses à mettre en place, les décors, les lumières... Des choses qui prennent en général pas mal de temps. Et nous n'avions pas toujours le luxe de faire plusieurs prises sur chaque séquence. Certaines devaient impérativement être réussies du premier coup. D'ailleurs, pendant le montage, je pensais à Roger Corman et au fait que certains des réalisateurs de son équipe avaient parfois deux fois plus de temps que moi pour faire leurs films. Et tout à coup, j'ai réalisé que je faisais vraiment un film à petit budget et avec Leigh, nous avons alors pensé que notre film sortirait directement en DVD. Nous étions persuadés que tout le monde allait se rendre compte qu'il s'agissait d'un tout petit film et que personne ne prendrait le risque de le sortir au cinéma. Et c'est là que Lions Gate Films est rentré dans la partie. Nous sommes très contents d'avoir travaillé avec eux. Ils font du très bon boulot. Je pense même que c'est le seul vrai studio à l'heure actuelle qui soutient ce genre de films et n'hésite pas à prendre des risques. Aucun autre distributeur n'aurait sorti **Ginger Snaps**, **House of 1000 Corpses**, **May**, **Cabin Fever** ou **Open Water** en salles. Lions Gate est le seul studio à croire au potentiel de ces œuvres. Et en plus, ils arrivent à en tirer des bénéfices. Miramax était un peu comme ça au début, mais ce n'est plus du tout le cas.

Étiez-vous prêts à vous contenter de vendre le script, et donc de laisser la réalisation à quelqu'un d'autre, si la production vous l'avait demandé ?

Non, pas du tout. J'étais jeune et fou, totalement inexpérimenté, mais je voulais absolument faire ce film. Pour moi, aucune raison n'aurait été suffisamment valable pour que je le laisse échouer entre les mains de quelqu'un d'autre. J'étais convaincu qu'il s'agissait du projet idéal pour me lancer dans le cinéma et donc réaliser mon rêve. Dès le départ, nous avons dit aux producteurs rencontrés que s'ils voulaient le script, il fallait nous prendre avec. Je pense aujourd'hui avoir eu raison de ne pas céder.

Propos recueillis par Damien GRANGER et traduits par Marie-Gwenaëlle CHUIT

Ci-dessus :
Le « Jigsaw killer » et son look à mi-chemin entre le giallo et le slasher.

Jackie Berroyer fou amoureux de Laurent Lucas, voilà comment résumer CALVAIRE, le premier électrochoc cinématographique de ce début d'année. Romance barrée virant au survival hardcore, préparez-vous à encaisser cette déflagration tout droit venue de Belgique.

CONTE DE FAITS

CALVAIRE

DE FABRICE DU WELZ

30 janvier dernier. Barry Levinson, président du Festival de Gerardmer, s'apprête à remettre le Grand Prix. Roulement de tambour, immédiatement suivi d'une immense déception. Contre toute attente, le Belge Harry Cleven s'octroie la plus haute place du podium avec **Trouble**, thriller pathétique et mou du genou où vient s'échouer un Benoît Magimel lui-même peu convaincu par cette histoire soporifique de gémellité non assouvie. Pourtant, il ne fallait pas chercher bien loin pour dégotter la pépite de cette douzième édition. Certes, **Saw** y a fait son petit effet, son final machiavélique étant vraiment une expérience unique à vivre en salles, mais il faut bien reconnaître que l'autre Belge de la compétition avait la balle de match dans son camp. Un certain Fabrice du Welz, coutumier de la station vosgienne après avoir remporté le Grand Prix du court-métrage en 2001 avec **Quand on est amoureux, c'est merveilleux**, une histoire d'amour particulièrement tordue entre une femme et son cadavre de mari. Presque normal, donc, de le revoir quatre ans plus tard avec son premier long, le bien nommé **Calvaire**, excroissance logique d'un court-métrage justement récompensé, et toujours écrit en compagnie de son pote Romain Protat. À l'arrivée ? Prix du Jury ex aequo avec **Saw**. Presque rageant, tant pour le film de James Wan que pour celui de du Welz, les deux méritant bien plus que cette frileuse récompense. Si **Calvaire** a peu de chances d'engranger autant de billetons que **Saw**, que du Welz se rassure cependant. Son film, et ce dès sa première vision, vient s'inscrire de façon indélébile dans notre inconscient collectif cinéphile. C'est sûr, il y aura un avant et un après **Calvaire** dans l'Hexagone. Aussi sûr que deux camps clairement définis vont se dresser l'un face à l'autre : ceux qui d'un côté se mettront à genoux pour remercier le ciel qu'un tel miracle soit arrivé près de chez nous, et les autres, sûrement trop aigris d'avoir perdu en route leurs instincts primaires de bisseux hystériques pour savourer un authentique film d'horreur totalement décomplexé. Contraste saisissant déjà distillé dans un titre à double sens, évoquant bien évidemment la suite d'épreuves douloureuses promise à son héros, mais aussi le monument d'un culte voué à l'amour le plus pur qu'il soit. Et d'amour, il en est fortement question dans **Calvaire**.

DÉSIR PRIMAIRE

Le premier tour de force de **Calvaire** est sans conteste celui d'avoir contourné l'écueil que laissait présager une histoire certes très classique, mais maîtrisée de bout en bout par deux hommes voulant éviter à tout prix de délivrer un ersatz honteux façon **Promenons-nous dans les bois**. Chanteur de charme itinérant, Marc Stevens (Laurent Lucas) termine son spectacle dans un hospice perdu dans les Ardennes belges qu'il

Ci-dessus :
Bartel (Jackie Berroyer) prend Marc Stevens (Laurent Lucas) pour sa femme et décide de l'emmener faire une petite promenade sur son tracteur.

En bas, de gauche à droite : L'un des péquenots du coin entame un morceau de piano improbable, qui va provoquer un pogo bizarroïde dans l'auberge du village. Bienvenue chez les tarés !

Deux belles trognes de bouseux consanguins lors d'une scène de viol particulièrement traumatisante.

visite tous les ans. Et comme à chaque fois, son départ est synonyme de déchirements pour la gent féminine, de l'infirmière en chef (jouée par une Brigitte Lahaie toujours aussi...) à la plus décatie des pensionnaires, qui n'hésitera pas à venir voir son idole « backstage », dans l'espoir de se faire sauter sauvagement sur le lavabo. Du Welz donne le La, prière de s'accrocher pour la suite des événements, sous peine de finir la projection le cul par terre. Devant rejoindre le sud de la France au plus vite pour un autre gala, Stevens coupe à travers la forêt à bord d'une fourgonnette qui ne se fera pas longtemps prier pour lui faire le coup de la panne. Aiguillé par un doux attardé mental parti à la recherche de son chien, Stevens n'a plus d'autre choix que de passer la nuit dans cette petite auberge perdue au cœur de la sombre forêt. Auberge tenue par un certain Paul Bartel (Jackie Berroyer), ravi d'accueillir un homme à travers lequel il revoit Gloria, l'amour de son existence, partie refaire sa vie ailleurs. Le chemin de croix de Marc commence, épié de près par le regard incisif et précis de du Welz, qui s'impose rapidement comme un cinéaste doté d'un langage cinématographique mature et réfléchi. Son film, il le porte à bout de bras, conscient de la légitimité de chacun de ses plans, du plus discutable (le plan-séquence à travers le pare-brise de la fourgonnette de Stevens) au plus ouvert à la controverse (la fellation du veau), voire au lynchage médiatique (la scène de tonte et la crucifixion de Laurent Lucas). Mais cette guerre déjà déclarée (voir interview) ne fera que renforcer l'aura que dégage un film aux multiples visages. Magnifié par la lumière diaphane de Benoît Debie (qui devient tranquillement l'un des meilleurs directeurs de la photo au monde), **Calvaire** se mue progressivement en une sorte de conte dégénéré, régulièrement ponctué d'images décalées (les nains que croise Bartel dans la forêt) et de scènes élevant l'absurdité au rang d'art majeur, tel ce ballet de chasseurs dansant subitement comme des pingouins. Un conte noir prenant directement racine dans ce que le genre a donné de meilleur jusqu'ici.

GENÈSE D'UNE ICÔNE

Hâtivement comparé par certains à **Haute tension**, **Calvaire** n'entretient comme point commun que la présence de

Philippe Nahon et de Levasseur avec le film d'Aja, certes excellent, mais beaucoup plus « campy ». Non, du Welz et Protat se rapprocheraient plus de Tobe Hooper et de Kim Henkel, le duo gagnant derrière **Massacre à la tronçonneuse** (de là à ce que Protat décide de faire un remake de **Calvaire** dans 20 ans...). Difficile en effet de ne pas penser au cauchemar texan tant le film des deux Belges marche sur ses traces. Film de séquestration avant tout. **Calvaire** ne rentrera qu'à partir de son dernier acte dans le survival pur et dur, lorsque les péquenots du coin, eux aussi en proie à une incommensurable détresse affective, se mettront en tête de récupérer la « femme » de Bartel. Tout en restituant une imagerie à la fois réaliste et terrifiante (on se croirait dans **La Traque** de Serge Leroy, celle d'une femme violée par une bande de viandards), du Welz renforce le genre par l'apport d'idées inédites, comme celle des chasseurs employant des sangliers à la place des chiens. Le cauchemar de Mark Stevens touche bientôt à sa fin et une évidence nous saute alors aux yeux. Fabrice du Welz et Romain Protat, sûrement de manière inconsciente, viennent non pas de faire un remake de **Massacre à la tronçonneuse** dans les Ardennes belges, mais bel et bien une authentique préquelle au film de Hooper. Cet homme travesti, tondu, battu, crucifié, sodomisé... quelle autre échappatoire a-t-il que de sombrer dans une folie démentielle ? Ne serait-il pas logique que de le voir intégrer ce clan barbare si l'histoire devait continuer ? Marc Stevens est Leatherface : un raccourci certes improbable, mais finalement logique. Le grand dadais à la tronche de cuir s'est peut-être trouvé une identité, et nous, sûrement un grand réalisateur, qui risque de ne pas s'arrêter en si bon chemin. Fabrice du Welz, 32 ans, premier film, premier chef-d'œuvre. Difficile de faire plus belle entrée.

Alexandre BUSTILLO

FRANCE/BELGIQUE/LUXEMBOURG. 2004. RÉAL.: FABRICE DU WELZ. SCÉN.: FABRICE DU WELZ ET ROMAIN PROTAT. DIR. PHOT.: BENOÎT DEBIE. MUS.: VINCENT CAHAY. PROD.: MICHAËL GENTILE, VINCENT TAVIER ET EDDY GÉRADON-LUYCKX POUR THE FILM, LA PARTI ET TARANTULA. INT.: LAURENT LUCAS, JACKIE BERROYER, PHILIPPE NAHON, BRIGITTE LAHAIE, JEAN-LUC COUCHARD, GIGI COURSIGNI, JO PRESTIA... DUR.: 1H30. DIST.: MARS DISTRIBUTION. SORTIE LE 16 MARS 2005.

Ci-dessus, de gauche à droite et de haut en bas : Marc Stevens sur le carreau ; les emmerdes ne font que commencer.

Bartel en plein pétage de plombs.

Stevens avec la robe de Mme Bartel et la boule à zéro : un chanteur itinérant en plein cauchemar.

En bas, de gauche à droite : Robert Orton (Philippe Nahon), un gros psychopathe à peine plus futé que ses congénères.

Stevens attaché dans le lit conjugal de Bartel.

interview

FABRICE DU WELZ RÉALISATEUR À L'ORIGINE DE L'HORREUR

Ci-dessus, de haut en bas : Stevens crucifié par Bartel ou quand le bourreau est amoureux de sa victime.

Fabrice du Welz, un jeune belge qui n'a pas froid aux yeux.

RARES SONT LES PREMIERS FILMS QUI CALMENT D'ENTRÉE. IL N'Y A POURTANT PAS DE MYSTÈRE, PUISQUE COMME LE DÉVOILE L'INTERVIEW CI-DESSOUS, CALVAIRE A ÉTÉ TOTALEMENT MENÉ PAR LE POINT DE VUE NATURALISTE DE SON RÉALISATEUR FABRICE DU WELZ. CELUI-CI S'EXPLIQUE SUR SA CONCEPTION DU CINÉMA, ET REVIENT SUR LE MONTAGE DÉLICAT DE SON EXCELLENT SURVIVAL. COMME QUOI, LE MEILLEUR FILM DE GENRE FRANÇAIS DU MOMENT VIENT EN FAIT DE BELGIQUE !

Pour commencer, comment se passe le montage financier d'un survival en France ?

L'attente du montage financier a été très longue, quasiment insupportable. On peut même dire que ça a été la merde. J'avais fait un court-métrage que j'ai montré à Gérardmer et qui s'appelait **Quand on est amoureux c'est merveilleux**, et à la suite de ça, je voulais tout de suite enchaîner sur un long-métrage : l'histoire d'un type qui vit en cambrousse, qui a été plaqué par sa femme, et qui un jour prendrait un autre homme pour sa compagne revenue. Nous sommes partis là-dessus avec mon coscénariste, Romain Protat, et le scénario a finalement été écrit assez vite. C'est après que ça a été un enfer pour monter le projet.

D'où vient le financement ?

Au départ, le CNC belge a été le premier à répondre présent, mais il y a eu un long trou noir de trois ans, pendant lequel nous n'arrivions pas à récupérer d'autres financements. Puis, Ciné-Cinéma et Studio Canal ont injecté le reste. Je me suis battu comme un chien pour essayer de faire avancer le projet. Au départ, le film devait être produit par Nicolas Leclercq et Emmanuel Lepers, les producteurs d'**Atomik Circus, le retour de James Bataille**. Le problème, c'est qu'ils ont eu du mal à trouver l'argent nécessaire et se sont donc concentrés sur **Atomik Circus**, en me disant qu'on verrait plus tard pour **Calvaire**. C'est normal, nous n'avions pas de gros casting avec Benoît Poelvoorde et Vanessa Paradis, et je pense qu'à la base, ils avaient déjà du mal avec l'histoire de mon film. Mais en ce qui me concerne, je ne voulais pas attendre de passer après les frères Poiraud, donc je suis parti à la recherche d'un autre producteur et j'ai rencontré Michaël Gentile, qui était affilié à Oui FM et qui avait très envie de se lancer dans la production. Ça a été une vraie rencontre, parce qu'il a eu un coup de cœur pour le script et m'a dit qu'on allait se démerder pour le faire. Il y a donc été avec sa machette et a démarché Ciné-Cinéma, Studio Canal et enfin Mars Films, qui sortaient tous du traumatisme des Bee Movies et se demandaient ce qu'était **Calvaire** : un film d'auteur ou un film de genre ? Et qui était ce Belge ? Au final, **Calvaire** a coûté 1,5 million d'euros. C'était un petit budget, mais je ne me plains pas. J'ai eu les outils adéquats et j'ai pu faire les plans que je voulais. On a tourné dans un beau scope et on a pu bosser en studio pour la scène de fusillade. On ne s'attend pas à des miracles concernant les chiffres d'exploitation, mais en tout cas, le fait d'avoir été à Cannes, d'être reçu dans plusieurs festivals comme Sitges ou Gérardmer, donne l'impression que tu es mieux considéré. J'espère juste que mon prochain film sera moins galère à monter.

Le choix du sujet s'est fait en raison des impératifs économiques ou par goût du genre ?

Non, non, depuis le début, je voulais faire un survival, un véritable hommage au cinéma que j'aime. Mais pendant tout le temps où nous avons attendu le financement, j'ai pu affiner le scénario et faire de Marc Stevens une sorte de Pale Rider un peu fantomatique, afin que l'empathie du spectateur aille aux autres personnages, à Bartel comme aux villageois. Cela permet de cultiver une espèce d'ambiguïté par rapport au personnage de Stevens, et ça, c'est une idée qui a mûri avec le temps. Ce choix s'est ensuite affiné et j'ai essayé de le développer de la meilleure façon possible.

Le casting a-t-il influencé la réécriture ?

Niveau casting, il y a eu plusieurs étapes. Je voulais Laurent Lucas

depuis le début, et même si les gens ont hurlé un peu au départ, je pense que c'était vraiment le bon choix, car il apporte beaucoup de choses au personnage de Marc Stevens. Laurent est un acteur qui fait des choix très difficiles et radicaux, et il était parfait pour le rôle. Pour Bartel, je voulais Philippe Nahon, à cause du boucher de **Seul contre tous** bien sûr. Mais en le rencontrant, je me suis rendu compte que c'était en fait trop évident. On s'entend très bien tous les deux, c'est un gentleman, quelqu'un d'humainement magnifique, de très généreux. Mais finalement, je suis revenu vers Philippe en lui disant que je voyais plus Jackie Berroyer pour le rôle de Bartel. Il était très déçu. Il râlait en disant : *« Berroyer, c'est une tapette de la télé, c'est pas un acteur, prends-moi ! »*. (rires) Il voulait vraiment le rôle. Au final, le personnage que je lui ai proposé est tout de même très proche de celui interprété par Berroyer. Ils pourraient être frères, à la limite de la consanguinité.

Le rôle pour lequel Nahon a finalement été choisi paraît quand même assez évident. Entre lui et Jo Prestia, on se doute bien qu'ils vont finir par empapahouter quelqu'un...
Oui, mais pour le rôle de Bartel, je cherchais quelque chose de plus féminin. Jackie Berroyer, que je connais un petit peu et avec lequel j'avais fait un court-métrage, est quelqu'un de brillant et que j'aime vraiment beaucoup. Je lui ai envoyé les différentes versions du script, et à chaque fois, il rebondissait par rapport à ces dernières. À un moment donné, il m'a dit qu'il aimerait bien jouer ce personnage, mais personnellement, je n'en étais pas convaincu. Je lui ai quand même fait passer des essais avec Laurent, et c'était en fait parfait ! Je trouve Jackie grandiose et troublant dans le film. On rit avec lui quand il raconte ses blagues, mais le fait que Nahon soit son alter ego brutal rend la mécanique du cauchemar plus cohérente à mon sens. Pour Prestia, c'est encore autre chose. En fait, j'avais prévu un autre acteur qui devait jouer le mec avec le porc, mais le planning de tournage a tellement changé que l'acteur n'a pas pu venir faire ses scènes. On a appelé Jo, et heureusement que c'est lui qui a tenu le rôle, parce qu'avec sa force physique, il a pu maîtriser le cochon... Car je peux vous le dire, ce fut délicat de tourner avec la bête !

La photo du film est incroyable...
Il faut savoir que le format dans lequel on a tourné, c'est du Super 16. Sur le tournage, j'avais un grand chef opérateur avec moi. Les gens parlent parfois de mon film en disant que c'est du sous-Gaspar Noé, mais ce qu'ils ne savent pas, c'est que Benoît Debie et moi avons travaillé ensemble sur un court-métrage et c'est comme ça que Noé l'a repéré pour le prendre en tant que chef op' sur **Irréversible**. C'est un directeur photo comme on n'en a plus vu depuis longtemps en France.

Est-ce que ses expérimentations sur* Irréversible *vous ont servis pour* Calvaire*, comme sur cette scène avec la caméra qui traverse le pare-brise ou les mouvements de grue ?
Pas vraiment, c'étaient des trucs storyboardés auxquels je tenais vraiment. Je me suis battu comme un chien pour avoir ce plan à travers le pare-brise. J'y ai même laissé de mon salaire car j'y tenais vraiment. Il a une signification très importante, car on passe de l'autre côté du miroir à ce moment donné. On passe une frontière. Ce n'est pas un plan démonstratif et gratuit. Il s'inscrit logiquement dans mon film et la plupart des gens ne le remarquent d'ailleurs même pas. Pour le viol, c'est encore autre chose. Je voulais absolu

À gauche :
Chez Bartel, difficile de cerner ce qui sépare l'amoureux transi du fou meurtrier.

Ci-dessous :
Mylène (Jo Prestia) : encore un rôle de violeur complètement ouf pour la plus belle sale gueule du cinéma français.

« Depuis le début, je voulais faire un survival, un véritable hommage au cinéma que j'aime. »

JACKIE BERROYER LE GEÔLIER

Pour la plupart des gens du métier, je suis un acteur vaguement intello, genre rattaché aux Cahiers du cinéma. Pour d'autres, je ne suis qu'un ex-vieux con de Canal Plus qui fait des vannes lourdes. On croit toujours que je suis quelque part alors qu'en fait, je ne suis nulle part. Je n'ai donc pas un intérêt particulier pour le film d'horreur, je regarde ce qu'il y a d'artistiquement réussi dans un film, peu importe le genre. Avec Fabrice, on s'était rencontré sur son court-métrage et le scénario de **Calvaire** m'a plu immédiatement, donc j'ai foncé. Même si j'ai vu les films cités par Fabrice comme **Misery**, **Délivrance**, **Les Chiens de paille** ou **Massacre à la tronçonneuse** que j'aime beaucoup, je n'ai pas toute cette culture du cinéma de genre, qui appartient à une génération plus jeune, la sienne justement. Ce n'est pas étonnant que les vieux de mon âge détestent son film. Le rôle de Bartel était donc un vrai défi, l'occasion de faire quelque chose de différent, de sortir du genre dans lequel on vous cantonne. Un peu comme Coluche qui fut considéré comme un acteur seulement après **Tchao Pantin**. À tort d'ailleurs, puisque faire rire est plus compliqué que tout. Il est bien plus facile de devenir bursuite ou de jouer les psychopathes armés d'une hache au fond des bois. Souvent, mes manies d'auteur me poussent à suggérer des choses très précises aux réalisateurs. C'était assez différent avec Fabrice car son scénario était très bien écrit et me correspondait bien. Par exemple, beaucoup de gens pensent que la blague du baby-foot est de moi, mais non, même pas. Je me suis juste permis de rajouter une réplique lorsque je crucifie Laurent Lucas – *Tu vois ce que tu me fais faire ?* –. Le but de Fabrice était atteint, lui qui voulait que le bourreau soit plus sympathique que la victime. Laurent incarne un personnage très glacial, presque distant, un réceptacle de la violence des autres, alors que Bartel, lui, est beaucoup plus affable, plus chaleureux. **Calvaire** est un film sur l'amour, sur la carence affective poussée à l'extrême, dont l'un des points culminants est la scène de l'homme se faisant sucer par un veau. Le tournage était très fatigant, mais chaleureux. Je crois que plus un film est horrible, plus les conditions humaines sur le tournage s'améliorent. Quand on voit ce que Laurent Lucas se prend dans la gueule durant le film, ça donne une idée de l'ambiance sur le plateau. On a bien rigolé et à l'arrivée, **Calvaire** est un film beau et trash.

Propos recueillis et mis en forme par Alexandre BUSTILLO

Une des scènes les plus fortes du film reste celle avec le veau. Vous n'aviez pas peur d'aller trop loin ?

C'est sûr. Ça peut paraître ridicule, mais beaucoup de gens pensent qu'il s'agit ici d'une sodomie, alors que c'est une fellation ! Ce qui m'intéresse dans la violence, ce sont les causes et les conséquences. Montrer la violence dans un tel film impliquait qu'il fallait éviter le grand guignol, bien que ça fasse aussi partie de ma culture. Ce qui m'importait, c'était de rendre ça logique et cohérent dans la psychologie des personnages concernés. Je déteste le cinéma « psychologisant », mais je devais rendre crédible le fait qu'une bande d'attardés puissent croire que leur femme est revenue et qu'ils veulent tous lui faire le cul. Dans ce genre de cas, le spectateur se dit : *« Mais c'est pas possible ! »*. Mon boulot est donc de le transporter là-dedans, dans cet univers. Ça se joue parfois à la lisière du fantastique, mais j'essaie de préserver les frontières qui délimitent mon film.

Beaucoup comparent déjà* Calvaire *à* Haute tension. *Comment vous placez-vous par rapport à ça ?

Calvaire n'a rien à voir avec **Haute tension**. Je trouve le film efficace, mais finalement très surestimé. C'est tout ce que je ne veux pas faire, en termes artistiques ou scénaristiques. Le film d'Aja a eu un tel écho dans les festivals et les marchés mondiaux, que beaucoup de gens venaient me voir en me demandant si **Calvaire** était **Haute tension 2**. Certains nerds étaient un peu décontenancés après la projection, trouvant mon film trop « arty » et bien loin du film d'Aja finalement. Moi, je ne m'y reconnais absolument pas en tout cas. Aja a vidé toute la substance du film de genre des années 70 et 80 pour en faire un produit un peu lambda qui fonctionne bien, qui est bien bourrin et efficace, mais qui, personnellement, ne m'intéresse pas. Ce qui est déterminant dans un film, c'est l'humanité des personnages. Moi, je travaille avec des corps et, d'une manière viscérale, j'essaie de les inscrire dans des cadres. Mais j'en entends tellement parler que je vais peut-être le revoir. En tout cas, je préfère largement des films comme **L'Armée des morts** ou la nouvelle version de **Massacre à la tronçonneuse**.

ment le montrer de façon différente, parce qu'il y en a eu tellement au cinéma, notamment celui d'**Irréversible**. Moi, je voulais montrer la confusion, comme dans un tableau de Jérôme Bosch : ça se tue, ça s'enfile, il y a ce porc et ce veau, cette lumière infra-basse, ce rouge et ce noir... C'est très cru.

Vous avez eu combien de jours de tournage ?

35 jours, mais en décors naturels, avec les intempéries et la neige... On finissait toujours en retard, c'était dur pour tout le monde, car les conditions de tournage étaient vraiment difficiles. Il a donc fallu que je simplifie certaines choses, ce qui, je pense, fut très contraignant mais salutaire pour le film. On a pu faire plus de plans-séquences et j'ai dû énormément travailler avec les comédiens. C'est important pour moi d'avoir une relation certaine avec les acteurs. J'aime la technique, mais j'ai besoin d'aller puiser en eux l'essentiel, un peu comme au théâtre. Il n'y a pas eu beaucoup d'improvisation, à part avec Jackie Berroyer. Lui, c'est un scénariste piquant, un type vraiment sous-employé, un peu comme Nahon. On l'a cantonné au cinéma de Pascal Bonitzer et encore, c'est le haut du panier, mais il a une gueule, un esprit, il est habité. Laurent, par contre, est réglé comme du papier à musique, il faut que se soit très carré et très précis pour qu'il puisse être à l'aise. Pour le coup, les comédiens de **Calvaire**, à part Laurent qui est très ambigu dans sa manière de travailler le personnage, sont tous très incarnés.

« Calvaire met beaucoup de monde en colère, mais je préfère ça plutôt que personne ne réagisse. »

Quelles sont les pires réactions que votre film a suscitées ?
On m'a souvent traité de nazi. À Cannes, une femme est venue me voir pour me dire que la vraie violence était à Bagdad et pas ici. D'autres étaient offusqués par la scène de tonte de Laurent Lucas, qui était honteuse parce qu'elle faisait, selon eux, ressurgir des souvenirs pénibles. Écouter ces gens qui mélangent tout ne sert à rien. Le film était à l'affiche du Festival de Namur, un festival guindé et bourgeois. Là-bas, les gens ne sont pas prévenus de ce qu'ils vont voir, ils passent de salle en salle pour voir le plus de films possibles. Beaucoup se sont retrouvés devant **Calvaire** sans savoir de quoi il s'agissait. Certains sont sortis de la salle dans un de ces états... J'étais là-bas à ce moment-là et quelques insultes se sont faites entendre dans la rue. **Calvaire** met beaucoup de monde en colère, mais je préfère ça plutôt que personne ne réagisse. J'ai eu quelques retours après le Festival de Gérardmer. Par exemple, les mecs de Canal Plus se sont scindés en deux groupes bien distincts : ceux qui aiment et les autres qui détestent mon film. D'autres ne savent carrément pas quoi en penser et ça me réjouit complètement. Aujourd'hui, il est dur de faire réagir les spectateurs, j'ai réussi avec **Calvaire**, j'en suis ravi.

Propos recueillis par Alexandre BUSTILLO, Julien DUPUY et Stéphane MOÏSSAKIS, et retranscrits par Aurore SCHMID
Crédit photos : © Luca ETTER

Photo du milieu : Marc Stevens durant la partie la plus physique et la plus éprouvante de son calvaire.

Calvaire et Haute tension sont différents sur plusieurs points, mais ils se rejoignent quand même en termes d'impact. Ce côté bourrin et efficace totalement primaire, c'est quand même ce qu'il manque au cinéma de genre français, non ?
On est d'accord. Moi, je veux faire du cinéma et non des concepts, donc ce qui est important, c'est d'être efficace. Mais en même temps, j'ai une formation théâtrale, donc ce qui m'intéresse aussi, ce sont les personnages, les caractères, les histoires. D'ailleurs, je ne pourrais pas faire un film sans histoire ou avec des personnages non travaillés. En ce qui concerne l'esthétique, je pense que **Haute tension** a une esthétique très clip, très contemporaine, comme le travail de Giménez chez Balaguero par exemple. C'est une esthétique qui est trop cinématographique à mon sens, c'est-à-dire qu'on voit que c'est du cinéma avant tout. Pour ma part, je veux renouer avec un cinéma à la limite du documentaire, et je trouve que pour ça, Benoît Debie a vraiment du génie. Il soustrait, alors que les chefs op' actuels n'en finissent pas d'additionner. Personnellement, j'aime vraiment me perdre dans un film. Les métrages où les frontières entre le rêve, le cauchemar et le cinéma sont floues, me font jubiler. J'ai horreur de l'esthétisme extra cinématographique, et c'est probablement une chose que je partage avec Gaspar Noé.

Au niveau de l'esthétique de* Calvaire, *est-ce que les intempéries ont beaucoup influencé le visuel du film ?
Oui, je me suis très vite rendu compte que comme on tournait de manière chronologique, c'était carrément le bordel. Il neigeait, pleuvait, puis faisait beau, donc j'ai décidé de m'en foutre... De toute façon je ne pouvais pas faire autrement. La scène finale dans la neige, c'est un coup du hasard. Je pense que le fait de voir comme ça trois ambiances participe beaucoup à l'atmosphère du film. C'est quelque chose que je voulais vraiment avec **Calvaire** : provoquer un rapport épidermique au film, comme lorsque j'ai pu voir **Massacre à la tronçonneuse** quand j'étais jeune et que je n'en ai pas dormi pendant des jours entiers, tellement le film m'avait indisposé !

Justement, est-ce qu'on peut voir* Calvaire *comme une fausse préquelle de* Massacre à la tronçonneuse, *dans laquelle ce que vit le personnage de Laurent Lucas pourrait l'amener à devenir une sorte de Leatherface ?
Je ne l'avais jamais vu sous cet angle. Il y a un rapport évident à la bestialité dans le personnage de Marc Stevens. Comme je l'ai dit auparavant, je voulais vraiment que l'empathie aille au personnage de Bartel. Je ne voulais pas d'un schéma classique de survival. Je voulais avant tout dépeindre un personnage un peu creux, une sorte de Tintin asexué, auquel les spectateurs ont du mal à s'identifier. Je voulais que ce personnage fasse ce parcours le menant jusqu'à la bestialité la plus primaire, avec une possibilité rédemptrice. À partir de là, c'est vrai qu'il pourrait être une sorte de Leatherface. Ce serait très crédible.

LAURENT LUCAS L'HOMME OBJET

Quand on lit un scénario comme celui de **Calvaire**, on se demande ce que cela peut donner à l'écran. J'étais intrigué. Le script était très bien écrit et c'était une expérience totalement nouvelle pour moi. J'ai donc rencontré Fabrice et ce mec avait un discours très cohérent. Il avait l'air un peu cinglé, comme le laissait présager son scénario. Il me parlait de son projet et j'avais l'impression que s'il ne le faisait pas dans l'année, on allait le retrouver à l'asile. Je me suis alors dit que ce fou allait apporter un soin extrême à son film. Il m'a définitivement convaincu lors d'une grande séance de travail où il a amené son story-board. **Calvaire** n'est pas un film d'horreur banal. Fabrice est très cinéphile et a beaucoup d'inspirations diverses. Avec son story-board, j'ai compris qu'il voulait rendre hommage à des cinéastes comme Peckinpah, Hooper ou Boorman. Sur le tournage, j'en ai bavé comme jamais auparavant. J'étais en petite robe d'été, le cul dans la neige et constamment sous antibiotiques. Nahon aussi en a bien chié avec la scène des marécages. Il était engoncé en tenue de plongeur dans une sorte de caisson immergé, le tout sous la neige à - 6°C. Il s'en souviendra encore plus que moi. Heureusement qu'il régnait une bonne ambiance. J'ai été ravi de bosser avec Brigitte Lahaie. On a mangé tous les deux un soir, on a beaucoup parlé psychologie et « milieu des affaires » dans lequel travaille son mari. C'est une femme très intéressante, avec un vrai parcours. En ce qui concerne les réactions stupides qu'engendre parfois le film, je suis sidéré. Je ne comprends pas les gens qui viennent traiter Fabrice de nazi, c'est n'importe quoi. Une de mes amies a vu **Calvaire**, elle n'a pas du tout aimé et elle est venu me demander pourquoi je l'avais fait. **Calvaire** est plus un film de gars, c'est sûr. Ce n'est pas un film misogyne, mais il ne parle pas vraiment des femmes non plus. Les réactions féminines face au résultat sont donc intéressantes. En ce qui concerne la scène de tonte, certaines personnes la trouvaient honteuse. Personnellement, je n'avais jamais fait le rapprochement entre cette scène et les atrocités de la Seconde Guerre mondiale. Ça n'avait rien d'une performance. J'ai fait l'armée, alors me faire tondre les cheveux, cela ne m'a pas traumatisé. Le film a été très bien reçu à Montréal, les gens ont adoré. J'ai assisté à un débat public après la projection et je n'ai entendu aucune remarque négative.

Propos recueillis et mis en forme par Alexandre BUSTILLO

RÉTRO

La nostalgie n'est plus ce qu'elle était, paraît-il. N'empêche, elle a décidément la cote dans le monde du cinéma fantastique. De Blade Runner à Metropolis (l'anime) en passant par Dark City et Gasshern, le look rétro-futuriste est désormais très prisé par certains réalisateurs en quête de nouvelles visions. Kerry Conran fait partie de cette catégorie d'hommes, un metteur en scène cherchant à créer un univers à la fois neuf en termes visuels et irrémédiablement familier.

CAPITAINE SKY ET LE MONDE DE DEMAIN

DE KERRY CONRAN

ACTION

Ci-dessus :
Les robots du Dr. Totenkopf prennent d'assaut le repaire de Capitaine Sky et enlèvent son ami Dex (Giovanni Ribisi, ci-dessous), un scientifique très excentrique.

À la différence des films susnommés, **Capitaine Sky et le monde de demain** ne présente pas un monde futuriste aux relents graphiques sortis tout droit des années 30. Ici, si l'action se passe effectivement durant les années 30, elle s'exerce dans une version fantasmée, « futuriste ». C'est une véritable plongée dans l'univers du pulp que nous propose le film de Conran. Un univers plein de grandes aventures colorées, de SF sensuelle, de machines gigantesques, de créatures extraordinaires, d'endroits fantasmagoriques légendaires… **Capitaine Sky et le monde de demain**, c'est la grande série B d'hier remise aux goûts technologiques d'aujourd'hui.

Tout débute par l'attaque soudaine de New York envahie de robots géants. Appelé à la rescousse, Capitaine Sky (Jude Law), chef d'une escadrille intrépide, arrive rapidement sur place à bord de son avion et réussit à détruire l'un des assaillants, provoquant ainsi la fuite de l'armée mécanique. Peu de temps après, c'est sa base qui est attaquée. Une riposte douloureuse, causant d'énormes dégâts et la disparition de l'un de ses plus fidèles hommes de main. Aidé par la journaliste Polly Perkins (Gwyneth Paltrow), Capitaine Sky part au Népal à la recherche du mystérieux Totenkopf (Laurence Olivier !), un scientifique allemand apparemment responsable des différentes attaques…

Comme on peut s'en douter, les péripéties internationales de Capitaine Sky vont toujours crescendo (pour notre plus grand plaisir) et offrent quelques purs moments de folie visuelle.

Figure héroïque dans la lignée de Doc Savage ou Bob Morane, Capitaine Sky est l'archétype du « good guy » plus grand que nature, capable de faire face à tous les dangers, et surtout aux plus improbables et extraordinaires. À la manière des personnages de films noirs, il draine dans son sillage une femme fatale de la plus pure espèce, à la fois dangereuse et séduisante à mourir. Kerry Conran puise toute son inspiration dans la culture populaire d'hier : les pulp novels, les comic-books d'action et de SF du Golden et du Silver Age, les serials, les films noirs… Des références, le film en brasse un paquet. Tellement, qu'il serait difficile de faire le tour de la question sans s'embarquer dans une véritable histoire de la pulp culture cinématographique. **Capitaine Sky et le monde de demain** nous renvoie à des serials comme **Flash Gordon**, **Jungle Jim**, **Rocket Men** et tant d'autres issus des studios Republic. Les images de Johnny Weissmuller, Buster Crabbe (le roi du serial), Douglas Fairbanks (si l'on remonte encore un peu plus loin) ou encore celles d'Errol Flynn finissent par se superposer au personnage de Jude Law dans notre imagination. Si l'on idéalise peut-être certaines ressemblances (difficile de faire autrement avec un tel film, qui renvoie obligatoirement le spectateur à ses propres souvenirs), Conran fait aussi quelques références très explicites. L'apparence du Capitaine Sky ressemble ainsi étonnamment à celle du héros de radio, serial et télé : Captain Midnight, capitaine du Secret Squadron, une équipe d'aviateurs agissant pour la justice.(1)

Ci-dessous, à droite :
Polly Perkins (Gwyneth Paltrow), une journaliste des plus fouineuses qui a le don de se trouver au mauvais endroit au mauvais moment.

Le look d'Angelina Jolie, bandeau sur l'œil, nous ramène à une création bien plus récente : Nick Fury, agent du SHIELD, un héros Marvel dont les bureaux se trouvent sur une base volante, par ailleurs identique à celle de Jolie. Mais il y a aussi du Shazam (avec un petit clin d'œil à ce héros DC créé en 1939 via une exclamation de Dex), du Godzilla (qu'on aperçoit sur la couverture d'un journal japonais), du King Kong (qui apparaît – attention les yeux – sous forme d'ombre en haut de l'Empire State Building), du Commando Cody (on identifie un torse de robot identique à son uniforme volant), du Buck Rogers (l'un des comics préférés de Dex, qui tire d'ailleurs nombre de ses inventions des pages de la bédé), du **Magicien d'Oz** (un long extrait) et même une référence au **Troisième homme** de Carol Reed (une influence quelque peu discutable, mais pourtant majeure selon Kerry Conran). Mais à la différence d'un Tarantino, ces clins d'œil n'apparaissent pas dans **Capitaine Sky et le monde de demain** comme autant de pièces d'un puzzle à reconstituer.

Pour créer son univers, Conran a misé sur le tout numérique. Pas de vrais décors pour ainsi dire, tout l'environnement de **Capitaine Sky et le monde de demain** est faux, sorti tout droit d'ordinateurs. On imagine dès lors la dose de créativité dont les acteurs ont dû faire preuve pour jouer en permanence dans le vide des blue-screens, remplacés en postproduction par une rue de New York (possédant ici cette si délicieuse atmosphère propre au « noir »), une jungle ou des territoires sous-marins. Bien heureusement, la prouesse technique ne vient jamais palier à un possible vide scénaristique (le syndrome **Jurassic Park**) : les CGI soutiennent le film et ne tentent jamais de supplanter l'histoire et l'action elles-mêmes. Résultat : **Capitaine Sky et le monde de demain** est un voyage enchanteur vers un cinéma dont on n'avait pas eu d'échos depuis **Les Aventuriers de l'Arche perdue**. Du vrai cinéma d'aventures empli d'un ton léger, mais sincère et authentique. Les nostalgiques de ***La Dernière séance***, des cinémas de quartier et des serials d'aventures bourrés de rebondissements vont se régaler… Les autres aussi d'ailleurs.

Julien SÉVÉON

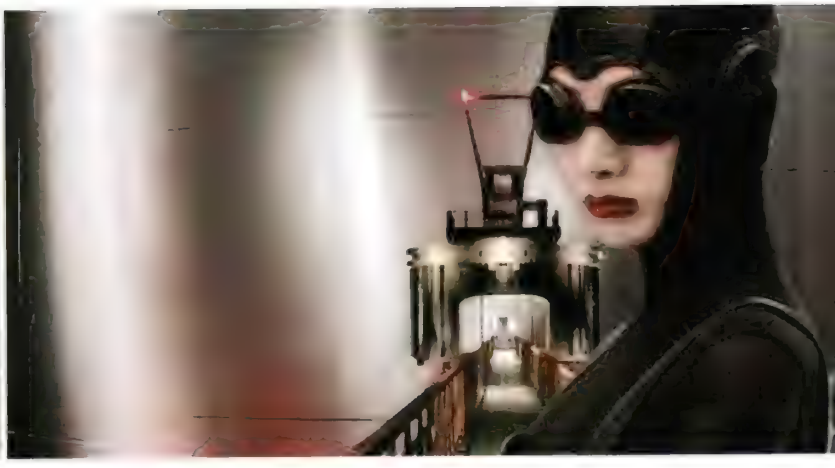
(1) : Néanmoins, selon le réalisateur, l'influence directe de son Capitaine Sky fut le véritable aviateur et mercenaire français Claire Chenault, chef des Flying Tigers.

SKY CAPTAIN AND THE WORLD OF TOMORROW. USA. 2003. RÉAL ET SCÉN.: KERRY CONRAN. DIR. PHOT.: ERIC ADKINS. MUS.: ED SHEARMUR. PROD.: JON AVNET, SADIE FROST, JUDE LAW ET MARSHA OGLESBY POUR BROOKLYN FILMS I ET II, NATURAL NYLON ENTERTAINMENT, BLUE FLOWER PRODUCTIONS, FILMAURO S.R.L., RIFFRAFF FILMS, RORSCHACH-BLUE FLOWER. INT.: JUDE LAW, GWYNETH PALTROW, GIOVANNI RIBISI, MICHAEL GAMBON, BAI LING, OMID DJALILI, LAURENCE OLIVIER, ANGELINA JOLIE... DUR.: 1H46. DIST.: UIP. SORTIE LE 16 MARS 2005.

Ci-dessus :
Le Capitaine Franky Cook (Angelina Jolie), une femme d'action dure à cuire qui entretient des rapports très intimes avec le Capitaine Sky.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Le Capitaine Sky (Jude Law) et Polly Perkins arrivent à la rescousse d'un scientifique, mais il est déjà trop tard.

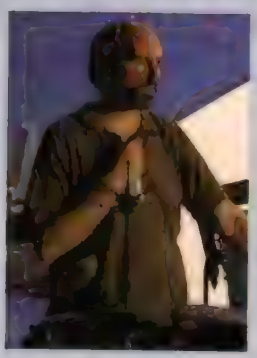
La Femme Mystérieuse (Bai Ling), bras droit dévoué de Totenkopf et adepte de la castagne.



interview

DARIN HOLLINGS SUPERVISEUR DES EFFETS SPÉCIAUX VISUELS

MAÎTRE À BORD



Ci-dessus :
Darin Hollings sur les plateaux de Capitaine Sky et le monde de demain.

En haut :
L'attaque des robots était le morceau de bravoure du court-métrage que réalisa seul Kerry Conran et qui donna naissance au film.

DARIN HOLLINGS A AMORCÉ SA CARRIÈRE AVEC UNE SÉRIE DE DRAMES. C'EST ENCORE UN NOVICE LORSQU'IL REJOINT LA SOCIÉTÉ DREAMQUEST ALORS QUE DISNEY VIENT DE LA RACHETER. MAIS LA FIRME AUX GRANDES OREILLES DÉCIDE ENSUITE DE FUSIONNER CETTE COMPAGNIE AVEC THE SECRET LAB, STUDIO LUXUEUX CRÉÉ POUR DINOSAURE, AVANT DE FINALEMENT FERMER LEDIT STUDIO ET DE LICENCIER LA TOTALITÉ DE SES EMPLOYÉS. HEUREUSEMENT, DARIN HOLLINGS A AUJOURD'HUI DE QUOI SE CONSOLER : IL A TRAVAILLÉ SUR CE QU'IL ESTIME ÊTRE UN DES PLUS PASSIONNANTS DÉFIS TECHNIQUES DE CES DERNIÈRES ANNÉES : CAPITAINE SKY ET LE MONDE DE DEMAIN.

Avant de parler de* Capitaine Sky et le monde de demain, *j'aurais aimé que vous reveniez sur les rapports conflictuels entre Disney et Dreamquest.
Je ne veux pas m'épancher sur le sujet, c'est encore trop douloureux. Nous nous sommes tous retrouvés captifs d'histoires de boursicoteurs et de politiciens, qui n'avaient rien à voir avec les gens impliqués dans ces sociétés. Il y a des raisons très concrètes aux fermetures consécutives de Dreamquest puis de The Secret Lab, mais je ne veux pas vous les donner, les personnes impliquées dans cette affaire ont encore trop d'influence.

Cela devait être épouvantable pour vous tous...
Oui, mais nous avions des compensations, puisque chaque personne a décroché un poste à haute responsabilité sur des films franchement passionnants juste après la fermeture de The Secret Lab.

***Comme* Capitaine Sky et le monde de demain...**
Oui, je suis arrivé sur ce film alors que je venais de terminer **Kangourou Jack** pour The Secret Lab. J'avais rencontré durant mes premiers mois passés à Dreamquest une productrice d'effets spéciaux visuels avec qui je m'entendais bien. Elle avait quitté la société pour travailler sur plusieurs productions de Raffaella de Laurentiis. Or, à l'époque, elle avait rapidement besoin de quelqu'un pour superviser les effets spéciaux de ce drôle de projet. Elle et son équipe cherchaient une personne motivée et, surtout, qui n'avait pas peur de relever le défi.

Que voulez-vous dire ?
Et bien, ils avaient déjà contacté plusieurs personnes, notamment des grands noms du milieu, et tous leur avaient claqué la porte au nez en leur assurant que ce film était un projet de doux rêveur. À l'époque, la promesse de faisabilité du métrage tenait uniquement dans un court que Kerry Conran, le réalisateur, avait réalisé entièrement seul sur une période de trois ans. Il s'agissait d'une longue bande-annonce, conçue alors qu'il était encore webmaster. Il avait filmé ses amis devant un écran vert improvisé dans son appartement et avec une mini DV. Il n'avait que des spots et quelques lampes d'architecte pour matériel ! En parallèle, il avait une belle collection de photos d'époque, qu'il avait dénichées sur le Net et dont il s'est servi pour concevoir les décors. Il avait même modélisé, texturé et animé

un robot en 3D. Le tout durait environ six minutes, qui correspondent en fait au premier quart d'heure du film. Le premier producteur qui a visionné ce court-métrage, en l'occurrence Jon Avnet, a tout de suite signé pour en faire un film. Jude Law a ensuite rejoint la production, sur la bonne foi de ce test et de Jon Avnet, puis Gwyneth Paltrow est arrivée. En ce qui me concerne, j'ai également tout de suite vu que l'approche atypique du filmage de Kerry allait se révéler payante.

Qu'est-ce qui vous a donné confiance dans ce projet ?
Je vais vous dire ce que je pense franchement : Kerry est un génie. Il a tout compris aux effets spéciaux, il les maîtrise et les cerne avec une facilité déconcertante. La conception de **Capitaine Sky et le monde de demain** lui revient entièrement. C'est lui qui a eu l'idée de tourner tout le film sur écran bleu, pour ensuite incruster les acteurs dans un contexte virtuel. Il avait aussi imaginé une chaîne de production qui tient de l'inédit. Nous avons en effet commencé à concevoir des animatiques et à partir de là, nous avons modélisé nos plateaux virtuels tout en élaborant le tournage en live. Cette production était d'ailleurs si audacieuse, qu'aucune compagnie existante n'était adaptée à nos besoins.

Est-ce à dire que vous avez dû fonder votre propre société ?
Exactement. Voilà comment nous devions fabriquer le film au début de la production : tous les arrières-plans ne devaient être conçus qu'à partir de photographies. Par exemple, si nous devions utiliser un décor de jungle, une personne devait être envoyée en forêt amazonienne pour prendre quantité de clichés en haute définition, que nous manipulerions par la suite et sur lesquels nous incrusterions les comédiens. À l'époque, nous pensions pouvoir utiliser 70 % des photographies et ne modéliser que 30 % des univers du film en 3D. Mais très rapidement, les limites de cette approche se sont révélées trop contraignantes. En effet, lors de la mise au point des animatiques, nous nous sommes aperçus que les décors en 3D étaient une réelle nécessité. J'ai un exemple précis en tête, car c'est l'une des rares séquences que nous avions envisagée entièrement avec ce système de photos, avant de nous rabattre sur la 3D. Il s'agit de l'invasion des robots : initialement, lorsque nous l'avons conçue avec des photographies, la scène manquait cruellement d'énergie, elle restait affreusement statique. À l'inverse, en y incluant la 3D, nous obtenions quelque chose de vraiment excitant.

Avez-vous tout de même employé cette technique pour certaines séquences ?
Très peu en réalité. Nous l'avons utilisée pour la scène du cinéma, mais quand nous avons débarqué à New York pour prendre les photos qui serviraient aux trente premières minutes du film, nous avons découvert que le pari était intenable. New York a trop changé depuis les années 1920, à tel point qu'il était plus simple de tout recréer, que de manipuler les clichés déjà existants pour les adapter à nos besoins. Nous nous sommes alors contentés de photographier des immeubles, ou parfois même des façades, qui correspondaient à l'univers du scénario, puis nous importions ces photos dans l'ordinateur. Ces clichés nous servaient ensuite de schémas et d'éléments de textures pour reconstruire en 3D un gratte-ciel. En juxtaposant ainsi plusieurs immeubles, nous obtenions un New York qui collait avec l'univers de Kerry.

Ce choix a dû avoir une répercussion sur le budget du film, n'est-ce pas ?
Ce fut très violent. C'était comme passer d'un petit film indépendant à un blockbuster hollywoodien. En gros, notre budget est passé de 15 à 40 millions de dollars !

Il y a également un vrai risque de perdre l'homogénéité entre plans tournés avec comédiens, qui restent très statiques, et les images entièrement en 3D, extrêmement flexibles...
C'est pourquoi on a triché au maximum avec les éléments tournés avec les comédiens. Par exemple, lorsque nous devions filmer un personnage censé être très loin au-dessus de la caméra, nous devions nous contenter d'une plate-forme haute de quelques dizaines de centimètres seulement. Sachant que je devrai par la suite énormément dézoomer sur cette prise pour que le personnage s'incruste correctement dans le plan, je le filmais avec un grand angle, ce qui permettait d'accentuer la perspective de la prise. De même, nous avons fréquemment projeté les acteurs sur des surfaces en 2D, comme des sortes de plaques. Nous « plantions » ensuite ces plaques dans le sol des décors 3D et nous animions un mouvement d'appareil dans l'univers virtuel. Si le travelling est léger, ou si l'objectif est éloigné du sujet réel, vous ne pouvez déceler que le personna-

Ci-dessous :
Le tournage acétique du film ne dura que 26 jours...

Ci-dessous, de gauche à droite :
Dans ces trois plans, seule Bai Ling est réelle. Tout le reste fut créé de A à Z par ordinateur.

« Pour moi, Kerry Conran est un génie. Il a tout compris aux effets spéciaux, il les maîtrise et les cerne avec une facilité déconcertante. »

Ci-contre :
Les effets spéciaux des 20 premières minutes ont été assurés par un département créé spécialement pour le film. Le reste des séquences fut sous-traité à d'autres compagnies.

ge n'a pas d'épaisseur. Il y a ainsi beaucoup d'« erreurs » de perspective dans le film, mais les images passent trop vite, ou bien les éléments réels sont trop minuscules pour être remarqués. Tout est dans l'angle de caméra choisi. Nous nous rapportions donc systématiquement aux animatiques pour savoir où nous devions placer la caméra et quelles lentilles utiliser.

Comment travailliez-vous la lumière dans ces conditions ?
Justement, nous ne la travaillions pas ! Il suffisait de s'assurer que la lumière fût assez plate et uniforme, pour donner toute latitude aux effets spéciaux par la suite. C'étaient eux qui devaient se charger d'ombrer ou d'éclairer les comédiens.

L'étalonnage très particulier du film a-t-il facilité ou complexifié votre travail ?
Originellement, Kerry devait tout filmer en noir et blanc et ne faire intervenir la couleur que lors de l'arrivée des héros sur l'île de Totenkopf, un peu comme dans **Le Magicien d'Oz**. Mais il n'était pas possible de réunir les fonds pour un film en noir et blanc et il a dû se résigner à ajouter plus de couleurs tout au long de l'histoire. Néanmoins, cette volonté première de Kerry a subsisté lors du tournage avec les comédiens. Tout a été filmé en noir et blanc et a ensuite été coloré par ordinateur. Ce qui signifie également que tous les composites ont été effectués en noir et blanc, ce qui est non seulement plus simple que des composites couleurs, mais de plus ce choix apparentait **Capitaine Sky et le monde de demain** aux films où la pellicule était peinte à la main. De toute façon, la totalité du métrage a été tournée dans une pénurie de moyen totale. Rien, ou presque, n'a été construit physiquement, exceptés les costumes et quelques rares accessoires.

Ci-dessus :
Pour ces deux plans, les comédiens étaient filmés à quelques mètres seulement de la caméra. Leur image fut ensuite rapetissée puis incrustée dans des mattes-paintings numériques créés par Computer Café.

> « La totalité du métrage a été tournée dans une pénurie de moyens totale. Rien, ou presque, n'a été construit physiquement. »

Justement, je trouve cela trop sensible. Par exemple, j'ai été gêné par les arrêts brutaux des véhicules juste avant que les comédiens n'en sortent. Si vous aviez utilisé sur le plateau un véhicule très sommaire peint en bleu, vous auriez conféré un mouvement aux comédiens qui aurait mieux correspondu aux images de synthèse.
C'est vrai, mais cette option aurait été viable sur un film plus fortuné. Or, durant le tournage de **Capitaine Sky et le monde de demain**, les comédiens s'asseyaient, littéralement, sur des caisses de pommes lorsque nous tournions une séquence de véhicule ! De plus, nous avions des stars au générique, mais pour très peu de temps. Il fallait donc enchaîner les plans à une très grande vitesse. Angelina Jolie, par exemple, n'a tourné que durant trois jours ! D'ailleurs, dès qu'un personnage était de dos, c'était une doublure qui interprétait son rôle.

N'était-ce pas difficile de trouver ses marques dans un univers à ce point immatériel ?
C'était très stressant, d'autant que ma plus grande responsabilité était d'obtenir les plans nécessaires pour tout le film durant cette session de tournage effrénée. J'ai un souvenir cauchemardesque de la première semaine de production. Imaginez-vous dans une salle entièrement bleue, où vous devez filmer le millier de plans de votre film. L'exercice vire rapidement à un affreux casse-tête. Tout reposait sur la vision de Kerry, il fallait lui faire une confiance absolue.

À votre avis, le futur des blockbusters repose sur votre technique ou sur celle adoptée par Zemeckis sur* Le Pôle Express *?
Je pense que si vous utilisez des personnages humains, il faut adopter notre méthode. Personnellement, le contrôleur ou les enfants du film de Zemeckis m'effraient, je sens trop qu'ils ne sont pas humains.

Ne croyez-vous pas que cette sensation est due aux limites, passagères, de la technologie ?
Non, je ne pense pas. Nous serons peut-être bluffés par un ou deux plans dans l'avenir, mais jamais par la totalité d'un film.

Il y a un fait que vous ne pouvez nier : le système de Zemeckis est plus satisfaisant d'un point de vue cinématographique. Sa mise en scène est libérée de toutes contraintes, alors que dans* Capitaine Sky et le monde de demain*, vous ne cessez d'en ajouter.
Oui, nous avions des limites, mais dieu merci, heureusement que c'était le cas ! Trop de liberté tue la liberté, vous savez...

Il y a bien un moment où cette chaîne a eu des ratés, non ? J'en veux pour preuve le fait que le nombre de sociétés à travailler sur le film a explosé au cours des derniers mois...
Ça n'a pas de rapport avec la méthode adoptée. Je m'explique : nous étions douze dans la société que j'ai montée pour le film. Nous avons pu assurer toute la préproduction et lorsque la postproduction a débuté, nous avons embauché 80 personnes supplémentaires. Nous avons terminé les vingt premières minutes et Jon Avnet a vendu le film à Paramount, qui pouvait enfin comprendre ce que nous faisions. Le problème, c'est que Paramount a accepté d'acheter le film, mais à une condition : que nous ayons terminé le film en six mois. Il a alors fallu déléguer les deux tiers du travail à d'autres sociétés, comme ILM, Computer Café, Stan Winston Digital ou encore The Orphanage. En tout, une quinzaine de compagnies ont pris la relève. Comme j'étais trop occupé à superviser le travail qui nous restait à terminer, un autre superviseur a été embauché pour chaperonner tous les plans conçus en extérieur.

Comment avez-vous pris cette nouvelle ?
Ce fut un coup terrible ! D'un côté, j'étais soulagé et heureux qu'autant de gens nous rejoignent sur ce film. Mais au fond de moi, je ne pouvais me départir d'un sentiment de frustration extrême. Nous espérions tous pouvoir nous occuper des scènes avec les dinosaures par exemple.

Ne craigniez-vous pas que, en morcelant ainsi le travail, le film perde son unité plastique ?
Non, parce que le film était déjà en soi morcelé. Toutes les dix minutes, vous changez d'environnement (la ville, l'air, la mer, la

jungle, la montagne), si bien que vous n'avez que très peu de constantes plastiques à respecter.

Qu'avez-vous à déclarer sur l'utilisation très controversée de Laurence Olivier ?

La distribution du film, exception faite de Gwyneth Paltrow et Jude Law, a été laborieuse. Or, Totenkopf n'avait toujours pas d'interprète durant le tournage. C'est en fait Jude Law qui a suggéré d'utiliser Laurence Olivier pour incarner le méchant, un personnage déjà décédé lors de son intervention dans le film. Il nous est apparu que c'était une bonne idée de jouer la carte de l'ectoplasme jusqu'au bout. Donner cet emploi posthume à Laurence Olivier ne constitue pas un manque de respect, d'autant que son apparition est très discrète. Il ne restait plus qu'à trouver les images d'archives qui pouvaient être manipulées pour répondre à nos besoins. Et ça, ce fut un nouveau casse-tête, car je devais avoir une image de son visage d'une résolution correcte, sans trop de mouvements corporels ou de l'environnement lumineux. Très tardivement dans la production, nous avons déniché une publicité caritative qu'il avait tournée pour des orphelinats anglais, et dans laquelle il incitait la générosité des spectateurs dans un monologue déclamé face caméra. J'ai coupé ces archives pour qu'elles se rapprochent des dialogues de Totenkopf et nous avons ensuite modélisé une tête de Laurence Olivier en 3D, sur laquelle nous avons projeté ces images. Nous avons ensuite manipulé le résultat obtenu pour que Laurence Olivier donne l'impression d'interpréter les dialogues du scénario.

J'imagine que vous travaillez dès à présent sur* Princess of Mars *de Kerry Conran...

Oui, nous avons eu plusieurs réunions de préproduction. J'ai extrêmement hâte d'attaquer pour de bon le travail. Et cette fois, nous allons tout mettre en œuvre pour concevoir la totalité des effets spéciaux dans l'enceinte d'une seule et même société que nous bâtirons selon nos propres besoins.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY au Festival de Sitges 2004

Ci-dessus, de haut en bas et de gauche à droite : Stan Winston Digital se chargea de créer certains des environnements et certaines créatures de l'île de Totenkopf.

ILM se chargea de toutes les séquences sous-marines.

The Orphanage s'occupa des scènes aériennes.

La sortie de Capitaine Sky et le monde de demain remet en lumière le serial, ou film à épisodes, qui a permis à toute une génération de spectateurs de découvrir la science-fiction. Petit survol de ce genre naïf et pétaradant, qui a porté l'action au rang du grand art.

LA SUITE AU PROCHAIN

En haut :
Batman (Lewis Wilson) en mauvaise posture dans le serial de 1943 que réalisa Lambert Hillyer pour Columbia Pictures.

Ci-contre :
Paul Hubschmid dans Le Tigre du Bengale, un des derniers films de Fritz Lang, qui avec Le Tombeau hindou constituent son diptyque indien. Dans les années 20, le réalisateur de Metropolis avait déjà abordé le serial au détour de ses deux Dr. Mabuse (ci-dessus).

S'agissant de cinéma fantastique, on a tôt fait de taxer n'importe quelle œuvre de « surréaliste ». Or, il suffit de feuilleter les bouquins des principaux intéressés pour savoir où allaient leurs préférences. Dans les premières pages de *Nadja*, André Breton, le leader du groupe surréaliste, évoque ainsi « *le souvenir du huitième et dernier épisode d'un film (…) durant lequel un Chinois, qui avait trouvé je ne sais quel moyen de se multiplier, envahissait New York à lui seul, à quelques millions d'exemplaires de lui seul. Il entrait, suivi de lui-même, et de lui-même, et de lui-même, et de lui-même, dans le bureau du président Wilson, qui ôtait son binocle. Ce film, de beaucoup celui qui m'a le plus frappé, s'appelait :* **L'Étreinte de la pieuvre**. » Un exemple qui résume bien le plus insolite, le plus barré, le plus extravagant des genres cinématographiques : le serial.

LES FANTÔMES DU CINÉMA SILENCIEUX

Pour une définition plus savante, on consultera Francis Lacassin, le grand spécialiste hexagonal des cultures populaires, pour qui le terme serial désigne « *un genre cinématographique d'inspiration policière ou aventureuse dans lequel le récit, par sa longueur propre comme par la durée de sa diffusion, excède les dimensions habituelles.* » En fait, dès l'aube du cinéma, les producteurs ont l'idée de faire apparaître de film en film les mêmes héros, pour fidéliser le public ; mais il ne s'agit pour lors que de « séries », présentant à chaque fois une histoire complète. L'invention devient vraiment diabolique quand on décide de tourner des sagas de plusieurs heures découpées en courts épisodes, chacun étant pourvu d'une fin à suspense qui pousse le spectateur à racheter son ticket la semaine suivante.

Le serial (anglicisme vite passé dans le langage courant) naît en 1912, transposant à l'écran les techniques du roman-feuilleton, dont les principaux titres (*Tarzan, Rouletabille, Belphégor,*

NUMÉRO

Les Trois mousquetaires, etc.) seront adaptés à tour de bras. Les cinéastes les plus inventifs s'engagent dans la brèche, comme le grand Louis Feuillade (voir encadré) ou le jeune Fritz Lang. Avant son serialesque **Docteur Mabuse** (1922) en deux époques, ce dernier avait signé en 1919 les 9 épisodes du vénéneux **Les Araignées**. La même conception (péripéties de serial et abstraction glaciale de la mise en scène) traverse d'ailleurs toute l'œuvre de Lang et culminera dans ses trois derniers films : le « diptyque indien » (**Le Tigre du Bengale**/**Le Tombeau hindou**, 1959) et le terminal **Diabolique Dr. Mabuse** (1960).

LE MONDE MAGIQUE DE L'ÉCOLE BUISSONNIÈRE

Toutefois, l'arrivée du parlant stoppe net l'expansion du serial, qui partout disparaît quasiment du jour au lendemain. Partout, sauf aux États-Unis, où au contraire le genre va connaître un second souffle. Minés par la Grande Dépression, les exploitants américains attirent le chaland en inventant le concept du double programme. La projection du « grand film » est désormais précédée par certains des éléments suivants : film « B » d'une heure environ, courts-métrages comiques, bandes d'actualités, cartoons, et bien sûr épisode de serial. Ce système, en plus de sauver de la faillite l'industrie entière, entraînera la production de presque 230 serials parlants. De petites compagnies disputent en vain le marché aux major companies Universal et Columbia, mais c'est la Republic Pictures qui tire son épingle du jeu, prédestinée par son statut bâtard : *« la plus fauchée des majors ou la major des compagnies fauchées »*. C'est alors que les dimensions du récit sont définitivement fixées : 12 ou 15 épisodes pour une durée totale de 4 à 5 heures, parfois remontée pour une ressortie en un ou plusieurs longs-métrages. C'est principalement sous cette dernière forme que quelques serials ont été distribués en France. Cependant, un texte nostalgique de Jean Rollin, notre réalisateur de fantastique national, nous apprend que des épisodes étaient également projetés dans les cinéacs, ces salles situées à l'intérieur même des gares, qui proposaient des programmes de films courts aux voyageurs patientant avant le départ de leur train. Les jours où il n'y avait pas école, les enfants s'y pressaient pour découvrir la suite des exploits de leurs héros favoris, avant de dévorer des pages de BD. La prétendue régression artistique du serial parlant cache en fait l'entrée sur le monde magique de l'école buissonnière, où l'on rejoue des aventures insensées sur un terrain vague avec deux morceaux de bois. Rollin se souvient encore : *« Le monde des films à épisodes et celui des illustrés à suivre se confondaient pour nous. Les protagonistes en étaient souvent les mêmes. »*. Après les feuilletons, c'est l'heure des adaptations de pièces radiophoniques, de romans pulp et surtout de comic-books : on ne compte plus les Batman, Superman, The Shadow et autre Captain America.

SCIENCE-FICTION, ACTION ET... ACTION

Ce débarquement en masse des super héros montre bien ce qui permet au serial de devenir un genre autonome, au milieu des années 30, selon l'érudit Jean-Pierre Jackson : la prédominance de la science-fiction. Le serial n'est pas seulement un genre parce que, comme les autres, il a donné sa part de chefs-d'œuvre, d'agréables réussites et de sombres navets. Il l'est justement en pratiquant, de façon tonique et avec une remarquable absence de complexes, le mélange des genres. Les histoires semblent d'abord se placer dans un univers connu (aventures exotiques, polar, espionnage...) qu'elles compliquent en y introduisant des traits science-fictionnels, sous forme d'armes absolues, de robots en folie ou de laboratoires déments. Un genre aussi traditionnel que le western n'échappe pas à la règle : Zorro lui-même doit faire face à un dieu aztèque, revenu à la vie dans une armure d'or pur (**Zorro et ses légionnaires**, William Witney et John English, 1939), et va jusqu'à se balancer entre les gratte-ciel à l'aide de ses longs fouets, préfigurant Spider-Man dans **Le Retour de Zorro** (des mêmes, 1937). Et si jamais un serial s'attaque à la SF pure, celle-ci est à son tour contaminée par d'autres genres. Aussi, les planètes lointaines de **Flash Gordon** (Frederick Stephani et Ray Taylor, 1936) et l'Atlantide d'**Undersea Kingdom** (B. Reeves Eason et Joseph Kane, id.) présentent-elles de furieux airs de péplum.

Pour le reste, le scénario est inamovible ; gentils et méchants se disputent d'épisode en épisode un enjeu unique : soit un bidule technologique ou des indices permettant de s'en emparer, soit un vieux professeur débonnaire seul capable de fabriquer ledit bidule. Dans tous les cas, pas de répit ! Le film « d'action pure » n'est pas une invention de critique fatigué : les serials sont des films où il n'y a QUE de l'action. Pas étonnant dès lors, que les dialogues qui reviennent le plus souvent soient *« Venez, allons-y »* ou *« Ne perdons pas de temps »*, tel un écho de l'ambiance qui régnait sur les plateaux où l'on tournait à un rythme effréné (jusqu'à 100 plans par jour !).

Cinéma fauché par excellence, le serial a usé et abusé de toutes les ficelles du film à petit budget : stock-shots et extraits d'anciens serials, flash-back recasant des images d'épisodes précédents, grossières erreurs de script, lézards grossis en guise de dinosaures, etc. On aurait pourtant tort de trop en rire : à côté d'artisans en fin de carrière et peu scrupuleux, a émergé toute une génération de techniciens hors pairs, réalisateurs, monteurs, créateurs d'effets spéciaux, sans parler d'une escouade de cascadeurs suicidaires. Leur CV est éloquent... Un auteur prolifique de serials comme B. Reeves Eason a poursuivi parallèlement une grande carrière de réalisateur de seconde équipe. On lui attribue ainsi la course de chars du **Ben-Hur** muet, la scène-titre de **La Charge de la brigade légère** ou l'incendie d'Atlanta d'**Autant en emporte le vent**, rien que ça ! Avec astuce et acharnement, ces équipes ont inventé toute une grammaire de l'action filmée qui prévaut encore aujourd'hui, et qui culminait lors du clou du spectacle : le cliffhanger.

WILLIAM WITNEY
KING OF THE SERIALS

Les vieux grincheux affirment que l'histoire du rock s'arrête avec le départ d'Elvis pour l'armée. On pourrait en dire autant de l'âge d'or du serial qui prend fin en 1943, lors de l'engagement de William Witney dans la guerre du Pacifique. Avant cela, il avait brûlé les étapes : monteur de formation, il accède à la mise en scène à 21 ans, devenant instantanément le réalisateur vedette de la Republic Pictures, souvent en association avec son aîné John English, qui se charge des scènes de dialogues. Witney impose un style unique dans les séquences d'action, reposant sur des plans très courts et un montage cut. Ce dynamisme s'exprime idéalement dans les travellings latéraux qui accompagnent à toute berzingue poursuites automobiles et chevauchées. Par ailleurs, le cinéaste invente toute une poésie poisseuse du décor urbain : entrepôts déserts et docks louches, filmés dans une lumière crépusculaire. Witney est d'ailleurs un des rares cinéastes à avoir apporté une touche de fantastique à l'univers très SF du serial. On se remémore alors la très belle ouverture nocturne de Drums of Fu Manchu sous une pluie battante, ou la catalepsie du baron Haruchi de G-Men contre Dragon noir (W.W. seul, 1943), qui se fait passer pour mort pour tromper ses ennemis et traverse les frontières dans son cercueil. Au panthéon des grands cinéastes hollywoodiens, William Witney a ainsi gagné sa place, celle d'un artisan génial qui a transformé en profondeur l'action filmée.

BIBLIO EXPRESSO

Jean-Pierre Jackson : *La Suite au prochain épisode...*, Yellow Now.

Francis Lacassin : *Pour une contre-histoire du cinéma*, Institut Lumière/Actes Sud.

Jean Rollin : *« À suivre » Une formule magique...* in *Fusion Fantasy n°4* (fanzine).

Charles Tesson : *Photogénie de la série B*, Cahiers du cinéma.

Ci-dessus, de gauche à droite :
Dick Purcell dans le costume de Captain America, un serial Republic Pictures datant de 1944 et réalisé par John English et Elmer Clifton.

Rod La Rocque incarne le Shadow dans **The Shadow Strikes**, un serial produit par Grand National et réalisé par Lynn Shores en 1937.

SUSPENDU À LA FALAISE

Avant d'être le titre d'un film avec Stallone, cliffhanger (= suspendu à la falaise) désignait ces fameuses fins à suspense qui nourrissaient les discussions des cours de récréation pendant toute la semaine. À la fin de chaque épisode, le héros meurt, ou est du moins placé dans une situation désespérée. Le début de l'épisode suivant reprend la même séquence en y ajoutant des variantes de montage et de nouveaux plans, qui montrent comment il a échappé au péril imminent.

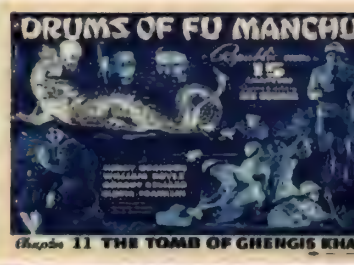
À l'image du serial tout entier, le cliffhanger balance entre le dérisoire et le sublime. Chez les cinéastes les plus paresseux, il passe du minable (du genre « *L'assassin a tiré à côté !* ») au carrément mensonger. Chez les plus inventifs, l'imagination ne connaît pas de limites. Perchés sur tous les moyens de locomotion existants, du moment qu'ils sont hors de contrôle et qu'ils vont s'écraser contre un mur, coincés dans une grotte envahie par les eaux, prisonniers d'une cellule dont les murs se rapprochent pour les écrabouiller, plongés dans la lave bouillante, ligotés aux rails sur lesquels déboule un chariot de mine lancé à vive allure, les héros de serials se sont tirés de la liste complète des dangers répertoriés du film d'aventures. L'ingéniosité des effets spéciaux, la rigueur du découpage et l'adresse sidérante des cascades leur ont à chaque fois sauvé la mise. Le sommet est peut-être atteint dans le génial **Mystérieux Docteur Satan** (Witney et English, 1940), où le héros, tombant sous une voiture en marche, a juste le temps de rouler en boule sur la chaussée pour se placer entre les quatre roues du véhicule. Par ailleurs, les mêmes cinéastes ont créé dans **Zorro et ses légionnaires** un des cliffhangers les plus économes et élégants. Don Diego est abattu à la fin d'un épisode, mais le suivant montre que le tireur embusqué a fait feu sur... son reflet dans un miroir qui vole en éclats !

LES FANTASMES DES PAYS LOINTAINS

Une encyclopédie ne suffirait pas pour énumérer toutes les figures du serial, sa galerie de héros masqués (procédé toujours commode pour remplacer le bellâtre de service par un cascadeur acrobate), de vilains ricanants, de gros bras patibulaires et de décors hallucinants. Un univers qui a tapé sur le cervelet de bien des gens... Visiblement traumatisé dans son enfance par le **Batman** de Lambert Hillyer (1943), Al Adamson, le pape de la série Z américaine, en reprend l'idée-force (les méchants cachés dans un train fantôme) dans son mythique **Dracula Vs. Frankenstein** (1971), où il dirige deux gloires du serial : J. Carroll Naish et Lon Chaney Jr., désormais bien fatigués. Pour notre part, nous gardons une tendresse émue pour le robot des productions Republic, dont le design évoque immanquablement une boîte de conserve munie de deux énormes pinces. Ce tas de ferraille est d'ailleurs à l'origine d'une des rares mises en abyme du genre : les héros d'**Undersea Kingdom** ont l'idée de démonter l'intérieur du robot et de s'y glisser pour duper leurs ennemis, les acteurs prenant pour l'occasion la place des figurants anonymes qui revêtaient d'ordinaire ce pittoresque costume.

Le personnage emblématique du genre est cependant le super-méchant mégalomane, bien décidé à devenir le maître du monde dans les plus brefs délais, avec une nette préférence pour les asiatiques. L'attaque de Pearl Harbor accentuera encore cette obsession du péril jaune, personnifiée par les princes orientaux portant de chatoyants costumes de soie,

Ci-contre, de gauche à droite :
Buster Crabbe, vedette de nombreux serials, notamment **Flash Gordon** (1936), une production Universal Pictures de Frederick Stephani et Ray Taylor d'après les bandes dessinées d'Alex Raymond, et **Buck Rogers** (1939), de Ford Beebe et Saul A. Goodkind.



ornés de grands dragons brodés. La palme revient à Henry Brandon dans **Drums of Fu Manchu** (Witney et English, 1940), proférant les pires menaces d'une voix onctueuse et alambiquée, seul capable de rivaliser avec le Boris Karloff de **Mask of Fu Manchu**. On est pourtant encore loin de **The Lost City** (Harry Revier, 1935), l'un des serials les plus délirants de l'Histoire. Ce film indépendant (Super-Serial Productions Inc, pas moins !) nous mène au fin fond de l'Afrique où un savant fou transforme les pygmées en zombies géants à coupe afro, ou au contraire en nains blancs, à la grande approbation des héros. Une fois seulement durant ces cinq heures de déambulations engourdies et de courses effrénées, dans la « jungle » ou dans les couloirs de la cité perdue, un personnage trouve le temps de noter l'absurdité des situations. « *That's Africa* » lui répond d'un air pénétré son interlocuteur, par ailleurs négrier patenté. Le racisme abracadabrant du serial doit être pris pour ce qu'il est : une vision complètement fantasmatique des horizons lointains, où l'exotisme ne repose sur plus rien de concret.

LE FOUET NOIR DE ZORETTE

Si l'on cherche au contraire la dimension progressiste du genre, on la trouvera dans les personnages féminins. Ceux-ci prédominaient dans le serial muet, dont les histoires mélodramatiques mettaient souvent en scène de jeunes orphelines, aux prises avec des usurpateurs voulant les déposséder de leur héritage. Chassées par l'arrivée du parlant, les filles ont patiemment remonté la pente, au propre comme au figuré, pour bientôt faire jeu égal avec les mâles. De ce point de vue, la star du genre est sans nul doute la ravissante Linda Stirling, Zorette de charme dans **Zorro's Black Whip** (Spencer Bennet et Wallace Grissell, 1944), où son maniement du fouet était une source intarissable de fantasmes fétichistes. Ces héroïnes new-look ont fait long feu, et ce n'est pas Kathleen Turner (**À la poursuite du diamant vert**) ou Rachel Weisz (**La Momie**) qui le nieront. **Capitaine Sky et le monde de demain**, hommage respectueux au serial, fait revivre avec Gwyneth Paltrow le personnage de « la jeune journaliste intrépide », régulièrement cité par le « résumé de l'épisode précédent ».

Définitivement disparu en 1956, le genre a ainsi marqué de façon irréversible le cinéma d'aventures et d'action, à tel point que nombre des blockbusters contemporains ne sont rien d'autre que du serial revisité. Sans parler d'une influence durable sur l'ensemble du bis : le cinéma fantastique mexicain en est un prolongement direct, où les jeunes premiers sont avantageusement remplacés par les catcheurs masqués. Quant à la baston finale entre morts-vivants et cannibales de l'italien **Zombie Holocaust**, elle nous ramène aux élucubrations exotiques de **The Lost City**. Seule la télévision a délaissé le serial, lui préférant les séries d'histoires complètes à héros récurrents, alors qu'on pouvait supposer qu'elle ferait ses choux gras du suspense hebdomadaire des cliffhangers. Mais l'apparition d'une série comme ***24 heures chrono*** a récemment démontré que la forme feuilletonesque avait encore de beaux jours devant elle. Comme quoi, avec le serial, il y a toujours un prochain épisode…

Gilles ESPOSITO

Ci-dessus, de gauche à droite :
Eduardo Ciannelli et un de ses robots, un « Craignos Monster » en puissance dans Le Mystérieux Dr. Satan.

Henry Brandon dans Drums of Fu Manchu.

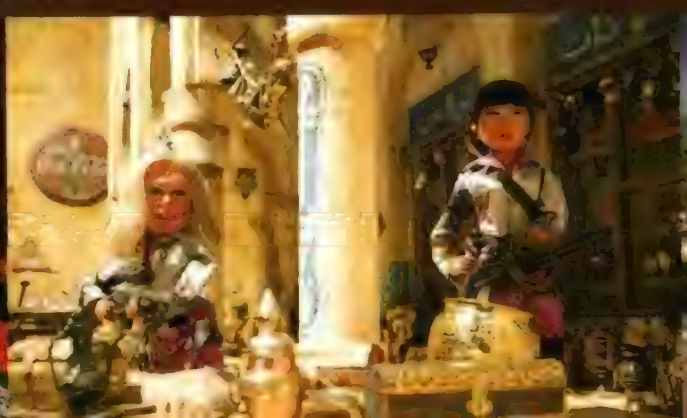
LOUIS FEUILLADE LES HORREURS DE LA BELLE ÉPOQUE

Premier génie du serial, le réalisateur français Louis Feuillade n'est pas un débutant quand il s'attaque à la série des **Fantômas** (1913-14). Mais c'est avec ces films qu'il met définitivement au point la formule du « réalisme fantastique » : les méfaits du célèbre criminel prennent place dans la grisaille des faubourgs et des hôtels borgnes, ou dans les appartements rococo où plane le lourd parfum des fleurs empoisonnées. Comme pour le roman de Souvestre et Allain, le succès est immense, à tel point que la maison productrice, la Gaumont, rééditera les films 90 ans après dans un somptueux coffret DVD. Il faut dire que Feuillade avait innové en matière de marketing, avec cette affiche montrant la silhouette géante de Fantômas enjamber les toits parisiens. De la même manière, le placardage d'un visage masqué surplombant les mots *« Qui ? Quoi ? Quand ? Où ? »* précédera la sortie des **Vampires** (1915), où la caméra s'attarde sur les rondeurs de la diva Musidora moulée dans un collant noir. Les surréalistes délirent et Robert Desnos compose un long poème à la gloire de Fantômas. La censure, elle, rigole moins, excédée de voir des bandits anarchisants ridiculiser les forces de l'ordre à longueur de film. Dans ses serials suivants, le metteur en scène se recentre donc prudemment sur les personnages positifs, tel le justicier Judex (1916). Pionnier incontournable du cinéma du mystère et de la cruauté, Louis Feuillade meurt en 1925, alors qu'il s'acharnait à parfaire son dernier film.

FULL METAL PUPPET

En soi, **Team America : Police du monde** rentre complètement dans la logique de travail du duo Trey Parker/Matt Stone. Un concept farfelu mais totalement jouissif car bien exécuté, une touche de comédie musicale déviante, de l'humour rentre-dans-le-lard et un contenu politique agressif, généralement de mise avec l'actualité. En cela, **Team America** se rapproche volontiers d'**Orgazmo** et de ***South Park***, la série comme le film, deux mètres étalons du mauvais goût qui décrasse et fait du bien par où ça passe. Ici, le but avoué est de détourner les productions Jerry Bruckheimer/Michael Bay (notamment **Armageddon**) et de livrer une vision décalée de l'Amérique post-11 septembre, à savoir complètement déchirée de l'intérieur. Les récents événements nourrissent ainsi **Team America** de façon constante, mais aussi de façon complètement étanche puisque Trey Parker et Matt Stone œuvrent essentiellement dans le contexte « parodique » imposé par le genre qu'ils traitent (le film de marionnettes). De cette histoire d'escouade d'intervention américaine partie mettre la pâtée au dictateur nord-coréen Kim Jong Il, détenteur d'armes de destruction massive qu'il compte utiliser pour affaiblir l'économie mondiale, on retiendra avant tout une chiée de séquences hilarantes

Tour de force technique, humour pipi-caca, dénonciation des dérives conservatrices post-11 septembre et parodie cradingue d'action movies décérébrés, TEAM AMERICA : POLICE DU MONDE est tout cela à la fois, mais plus encore : un véritable plaisir de tous les instants pour les amateurs éclairés de mauvais goût sur pellicule. Bref, une œuvre de nécessité publique quoi. Votez Trey Parker et Matt Stone !



TEAM AMERICA : POLICE DU MONDE

DE TREY PARKER

fonctionnant principalement sur la distanciation comique, principe déjà utilisé dans le ***Muppet Show***, mais plus précisément dans **Les Feebles** de Peter Jackson. Ici, le spectateur de (mauvais) goût se roulera de rire devant l'un des héros, rond comme une queue de pelle, vomissant ses tripes à n'en plus finir sur fond de musique solennello-pouët-pouët, devant des séquences d'action à la Michael Bay prenant en compte l'anatomie d'une marionnette ou encore devant une scène de fesse dont les positions feraient mourir de honte Ron Jeremy ! Il n'y a aucun doute à avoir, **Team America** s'apparente véritablement à une œuvre puérile et irrévérencieuse comme on les adore, et en défloter encore plus le contenu serait carrément criminel, le spectateur devant lui-même expérimenter les multiples infractions au bon goût que va commettre le duo de ***South Park***, cette fois dans les codes spécifiques du genre.

Mais même si la volonté première de Parker et Stone reste selon leurs termes, de « *faire péter des marionnettes dans tous les coins* », difficile de prétendre que **Team America** ne s'inscrit pas dans la lignée anar de leurs précédents travaux. Et c'est là que le film semble également pensé en termes cinématographiques, le fond se mêlant harmonieusement à la forme. Ainsi, malgré l'inspiration de l'actualité, on ne retrouve pas d'ersatz de George W. Bush, et le sosie de Ben Laden, ici assimilé sans être nommé à une figure « type » de terroriste, se fait expédier sans sommation dès la fabuleuse séquence d'ouverture à Paris (le Louvre sera d'ailleurs son tombeau !). Issus d'un pays relativement neuf et prônant encore le manichéisme politique (le récent exemple du « *Vote or die !* », l'opposition constante entre démocrates et républicains), Parker et Stone préfèrent encore s'en prendre aux raccourcis faciles, s'attaquant avant tout aux acteurs démocrates militants (Alec Baldwin, Tim Robbins, Sean Penn, Helen Hunt…) usant de leur image pour faire valoir leurs idéaux, les figures républicaines (la Team America bien sûr) apparaissant d'une certaine manière désincarnées du fait qu'elles soient principalement représentées par des caricatures cinématographiques (celles des productions Bruckheimer donc). L'un dans l'autre, il ne s'agit pas de prendre parti, puisque c'est précisément ce que fustige le duo, mais de dire non avec un gros doigt aux conventions conservatrices, d'autant plus évidentes depuis le 11 septembre. On ne prétendra pas que **Team America : Police du monde** fait, ou fera, avancer le schmilblick politique de son propre pays, mais il démontre néanmoins que les trublions de ***South Park*** n'ont rien perdu de leur verve anar et restent une voix dans le cinéma américain sur laquelle on peut compter pour se taper la cuisse bien comme il faut. Donc, s'il fallait une précision : **Team America : Police du monde**, chef-d'œuvre !

Stéphane MOISSAKIS

TEAM AMERICA : WORLD POLICE. USA, 2004. RÉAL. : TREY PARKER. SCÉN. : TREY PARKER, MATT STONE ET PAM BRADY. DIR. PHOT. : BILL POPE. MUS. : HARRY GREGSON WILLIAMS ET TREY PARKER. PROD. : TREY PARKER, MATT STONE, PAM BRADY ET SCOTT RUDIN POUR SCOTT RUDIN PRODUCTIONS ET PARAMOUNT PICTURES. INT. (VOIX ORIGINALES) : TREY PARKER, MATT STONE, KRISTEN MILLER, MASASA, DARAN MORRIS, PHIL HENDRIE, MAURICE LAMARCHE, DIAN BACHAR… DUR. : 1H37. DIST. : UIP. SORTIE LE 9 MARS 2005.

En haut :
La Team America au grand complet. Une pure pose made in Bay/Bruckheimer !

Ci-dessous, de gauche à droite :
Kim Jong Il, le dictateur nord-coréen pense à ses plans diaboliques.

Une intervention musclée au Caire. Les puppets font parler la poudre !

L'hilarante scène d'ouverture parisienne ou comment détruire une ville en quelques secondes.

Une infiltration « discrète » dans le bunker du fameux dictateur.

Les hommes de Kim Jong Il veillent : une prisonnière de plus.

interview

EDWARD ET STEPHEN CHIODO

SUPERVISEURS DES MARIONNETTES JEUX DE MAINS

Ci-dessus, de gauche à droite :
La présence des fils dans l'image était très contraignante, l'animation des marionnettes était effectuée à partir de tiges dès que l'angle de la caméra le permettait.

Les tirages en mousse de latex de la marionnette de Michael Moore.

Un animateur teste une marionnette sommaire.

La chef costumière Karen Patch prépare Lisa.

Ci-dessous, de gauche à droite :
Les crânes en fibre de verre des marionnettes attendent d'être équipés de leurs mécanismes.

Pour les personnages secondaires, les Chiodo agrémentaient les mêmes visages de perruques ou postiches différents.

Gros plan sur les mécanismes des yeux.

Un mécanicien peaufine l'articulation de la mâchoire.

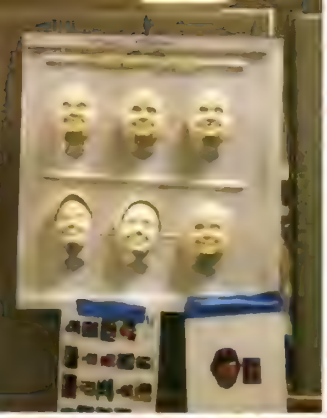
Dernières retouches sur Lisa avant la prise.

ANIMATEURS IMAGE PAR IMAGE, RÉALISATEURS, MAQUILLEURS, DESIGNERS, SPÉCIALISTES DE L'ANIMATRONIQUE ET MARIONNETTISTES : LES FRÈRES CHIODO DÉBORDENT DE TALENT ET DE DOMAINES DE PRÉDILECTION, COMME L'ATTESTE LEUR SEUL FILM EN TANT QUE RÉALISATEUR(S) : **KILLER KLOWNS FROM OUTER SPACE**. TANDIS QU'ILS S'APPRÊTENT À RENTRER EN PRÉPRODUCTION POUR LA SUITE DE CE PETIT BIJOU DU CINÉMA ALTERNATIF, DEUX DES TROIS CHIODO SONT REVENUS SUR LE TOURNAGE DE **TEAM AMERICA : POLICE DU MONDE.**

Avez-vous utilisé des techniques exactement similaires à celles des Sentinelles de l'air ?
Ed : Dans le principe oui, mais dans les détails, nos méthodes sont beaucoup plus pointues. Par exemple, les mouvements faciaux des Sentinelles de l'air étaient très limités : ils bougeaient les yeux de gauche à droite et la lèvre inférieure. Nos marionnettes pouvaient tourner leurs yeux de tous côtés, les sourcils étaient animés et les lèvres pouvaient articuler toutes les syllabes. Nous envisagions initialement d'employer la technique de la lyp-sync : les dialogues préenregistrés étaient rentrés dans un ordinateur, qui se chargeait ensuite d'animer les lèvres suivant chaque mot prononcé. Mais après quelques tests, Trey [Parker] et Matt [Stone] ont trouvé le résultat trop effrayant. Les poupées ressemblaient à Chucky ! Nous nous sommes alors contentés de mouvements plus sommaires. Ces articulations ont néanmoins servi à plusieurs reprises, notamment pour faire sourire les personnages.
Stephen : Je suis un fan de la première heure des ***Sentinelles de l'air***, mais avec tout le respect que je dois à cette série, ils ne sont jamais arrivés à la cheville de l'ambition d'un **Team America**.

J'imagine que les caricatures étaient l'aspect le plus intéressant du design des marionnettes...
Stephen : C'était drôle et extrêmement complexe à la fois. Nous devions en effet respecter un look très rigide, avec ces grands yeux propres aux Sentinelles de l'air et une structure crânienne commune à toutes les marionnettes, tout en parvenant à conférer des signes distinctifs à chaque personnage.
Ed : Par exemple, mettre des grands yeux sur un visage comme celui de Matt Damon est totalement contre-nature. Nous avions donc une marge de manœuvre très faible. Tout ce que nous pouvions faire, c'était intervertir les yeux destinés aux marionnettes mâles et femelles, ce qui a fait toute la différence avec la marionnette d'Alec Baldwin. Nous ne parvenions pas à obtenir un résultat satisfaisant avec son visage, jusqu'au jour où nous avons eu l'idée de lui donner les yeux d'une marionnette femelle. Et tout de suite, la caricature fonctionnait. Il est au final le seul personnage masculin à posséder des yeux féminins.

Puisque vous utilisiez la même structure quelle que soit la corpulence de la marionnette, avez-vous rencontré des problèmes



avec des personnages plus adipeux, comme Michael Moore ?
Stephen : Ce sont au contraire les personnages osseux qui ont posé de gros problèmes. Nous ne pouvions pas creuser le squelette, et il fallait trouver des biais dans la sculpture pour respecter leurs traits. Par contre, le corps d'une marionnette comme celle de Michael Moore a demandé plus de travail, puisque nous devions l'épaissir en ajoutant des coussins en mousse de latex. Parfois, les rembourrer de la sorte était nécessaire pour respecter leur morphologie. Par exemple, nous avons ajouté des épaulettes sur Alec Baldwin.

Il y a des gags réjouissants sur les limites des marionnettes, comme la scène dans laquelle Lisa tente de pointer du doigt le cœur de Gary. Était-ce dans le scénario ?
Stephen : Non, ça fait partie des gags que Trey a ajoutés durant le tournage. Il s'est montré brillant dans son exploitation des impondérables. Nous avions d'ailleurs convenu très tôt que les marionnettistes devraient se comporter avec Trey et Matt comme de véritables acteurs. Autrement dit, ils devaient interpréter eux-mêmes la scène selon leur propre vision du scénario, et Trey et Matt choisissaient ensuite ce qui leur plaisait, ou pas, dans ce que leur donnaient les marionnettistes.
Ed : Mais vous savez, ce film est vraiment celui de Matt et Trey, ils n'ont pas besoin de nous pour obtenir des films aussi déments. Il n'était pas rare qu'ils arrivent sur le plateau le matin avec des pages de script qu'ils avaient écrites durant la nuit ! Dans ces cas-là, Trey et Matt interprétaient les dialogues en direct tout animant les mouvements faciaux par télécommande, tandis que les marionnettistes tentaient de suivre le mouvement.

En combien de temps avez-vous bouclé les prises de vue ?
Ed : Nous avons fini le tournage en 73 jours, ce qui représente un dépassement d'une vingtaine de jours environ. Je crois que les gens ne se rendent pas bien compte de la difficulté que représente ce type de marionnetterie. Laissez-moi vous donner un exemple éloquent.

LOU ZUTAVERN RESPONSABLE DES VÉHICULES PETIT MAIS COSTAUD

DE TITANIC À TERMINATOR 2, LOU ZUTAVERN S'EST IMPOSÉ AU FIL DES ANS COMME UN DES MAQUETTISTES LES PLUS BRILLANTS DE SA GÉNÉRATION. REFUSANT LES DIKTATS HOLLYWOODIENS, IL S'EST REFUSÉ À S'ENRICHIR SUR SON ART, PERSISTANT À CONSTRUIRE SES MODÈLES RÉDUITS DANS SON GARAGE. UN MODE DE VIE ALTERNATIF QUI NE POUVAIT QUE LE CONDUIRE À TEAM AMERICA.

Vous êtes arrivés très tôt sur le projet, n'est-ce pas ?
Oui, étant un fan des ***Sentinelles de l'air*** et du travail de Matt et Trey, j'ai été parmi les premiers à faire partie de l'aventure. À l'époque, le noyau dur de la production n'était pas encore constitué. Mais après une première session de tournage catastrophique, tout a été remis à plat. C'est alors moi qui ai suggéré aux réalisateurs de débaucher les Chiodo, mais aussi Joe Viskocil pour les effets spéciaux pyrotechniques et mécaniques. À la même période, comprenant à quel point réaliser ce film allait s'avérer complexe, Trey et Matt ont énormément épuré leur script. Le problème, c'est qu'au cours du tournage, ils ont rajouté toutes les scènes retirées ! (rires) Si bien que nous nous sommes retrouvés à travailler systématiquement dans l'urgence. Il était fréquent que la peinture ne soit pas sèche sur les modèles réduits lorsque nous les filmions, ou encore qu'un seul côté soit terminé. C'était épique.

Mais l'aspect bricolé et grossier des maquettes joue en votre faveur.
C'est vrai. Le film comporte une très large quantité de matériel récupéré pour d'autres films. Il y a des maquettes achetées dans le commerce, beaucoup de jouets, dont certains appartenaient à mon fils, ou encore des restes de précédentes productions. Par exemple, si vous ouvrez bien les yeux, vous décèlerez un panneau de bord dans l'un des avions de la Team America tiré de la série ***Star Trek***. De même, pour les scènes de Time Square, nous avons utilisé des petites voitures du commerce en guise de taxis, et des figurines de maquettes de train pour constituer la foule. Quant aux lumières, ce sont des guirlandes de Noël ! Nous relions le tout à des filins qui longeaient le sol pour conférer du mouvement au panorama. Car tout ce que vous voyez dans le film, ou presque, a été obtenu en direct. Nous savions que la période de postproduction serait trop brève pour nous permettre de manipuler les images correctement. Nous avons même poussé le vice jusqu'à refuser de motoriser les véhicules. Ainsi, quand le hummer de la Team America dérape, il n'y a pas de moteur dans la maquette, mais elle est simplement reliée à deux filins : un qui la fait avancer, et un autre, fixé à l'arrière, qui la fait déraper. De même, l'un des premiers plans aériens, montrant Paris avec un hélicoptère de la Team America volant au premier plan, était constitué d'un livre enfantin en relief pour le fond, d'une maquette de la tour Eiffel achetée dans le commerce, et d'un hélicoptère à l'échelle 1/3 fixé à une perche que je manipulais. C'est d'ailleurs le premier plan que nous avons tourné, et dès la première prise, j'ai été trop violent avec la perche, et l'hélicoptère a écrasé la tour Eiffel ! (rires) Ce tournage m'a rappelé mes premières années passées chez Roger Corman, on s'est vraiment bien amusés.

Comment avez-vous tourné les scènes sous-marines ?
Tout simplement en plaçant devant la caméra un aquarium pour poissons rouges, celui-là même qui nous a servi pour tourner la mort de l'inspecteur de l'ONU. Nous avions même laissé des poissons rouges pour le tournage de la scène du combat sous-marin ! Le sous-marin coréen, qui a été ajouté au tout dernier moment, incorpore de nombreuses pièces tirées du film **Virus**. Tous ces éléments construits au dernier moment étaient conçus en cachette de Paramount. S'ils avaient découvert nos conditions de travail, je crois qu'ils auraient paniqué !

Quelle a été la maquette la plus complexe à réaliser pour le film ?
D'un point de vue technique, c'est sans conteste le cargo transportant le hummer. D'un point de vue du design, c'est probablement le hummer. Le problème, c'est que vous ne pouvez utiliser le look de ce véhicule sans en demander l'autorisation à la marque. Mais pour obtenir l'autorisation, il faut que les gérants lisent le scénario. Comme Trey et Matt avaient déjà eu des problèmes avec des acteurs qui devaient prêter leur voix aux marionnettes, et comme le script avait très mauvaise réputation à Hollywood, ils voulaient jouer au maximum profil bas jusqu'à la sortie et ne pas diffuser le script. Il était donc impossible de décrocher l'autorisation et il nous a fallu réaliser une maquette de hummer qui reste reconnaissable tout en ne plagiant pas ouvertement ce look si particulier. Mais tous ces efforts n'ont pas servi à grand-chose, puisque malgré toutes nos précautions, le gouvernement Bush nous a violemment condamnés sans même avoir lu le script ! De mon point de vue, cette attitude est carrément dangereuse. Ne plus pouvoir rire de tout, c'est le début de la dictature !

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

Ci-contre, de gauche à droite et de haut en bas : Tournage du plan le plus complexe du film : l'ouverture du Canal de Panama.

Ce plan cliché, simple en apparence, fut un véritable calvaire à filmer.

La scène de Panama demanda jusqu'à 7 heures de préparation pour un seul plan.

Les plans généraux de New York sont truffés de private jokes.

Le faux Hummer conçu par Lou Zutavern s'apprête à se lancer dans une course endiablée.

Vous vous souvenez sans doute de ce plan dans lequel les membres de la Team America avancent héroïquement face caméra, les uns à côté des autres. Et bien ce fut un plan incroyablement difficile à tourner, parce que si l'une des marionnettes commençait à se balancer au bout de ses fils et qu'elle cognait son voisin, l'avancée des personnages se transformait aussitôt en une cohue épouvantable. De même, une scène qui peut sembler relativement simple, comme la parodie du bullet-time de **Matrix**, fut un cauchemar à mettre en place. Il fallait en effet que quatre marionnettistes se passent les commandes en faisant bouger le moins possible les mannequins. Nous avons résolu le problème en mettant au point une chorégraphie très précise, que chaque marionnettiste suivait alors que nous comptions à voix haute. Pour le coup, le spectacle des coulisses était bien plus fascinant que le résultat obtenu sur l'écran.

Stephen : Installer les plates-formes sur lesquelles les marionnettistes travaillaient, puis éclairer ces plateaux d'autant plus complexes qu'ils étaient miniatures et que leur sommet était toujours inondé de gens évoluant sur des échafaudages, demandaient un temps incroyable. Il faut savoir que si une de vos marionnettes porte un fusil, il va falloir animer le canon de l'arme, ce qui signifie qu'un câble, et parfois même un marionnettiste supplémentaire sont nécessaires. Et même si c'est la scène à Panama qui a posé le plus de problèmes, en particulier à cause de la complexité du mouvement de caméra et de la présence de l'eau, une scène comme le plan d'ouverture de Paris a demandé une mise en place de six heures ! Et il a fallu ensuite une trentaine de prises avant de parvenir au résultat que vous avez pu voir dans le film.

Ci-dessous : Le directeur de la photo, Bill Pope, au travail.

J'adore justement cette ouverture sur le spectacle de marionnettes miniatures.

Ed : Il y a une anecdote de studio très savoureuse sur ce plan. Le projet rendait certains exécutifs de Paramount très nerveux. Ils ne comprenaient pas comment un simple film avec des marionnettes pouvait leur coûter aussi cher. Et ces mêmes personnes, en découvrant le premier plan avec ces marionnettes grossières devant un fond peint très sommairement, ont hurlé durant la projection : *« Oh les salauds ! Ils nous ont baisés ! »*. (rires)

Avez-vous dû couper des scènes à cause d'un manque d'argent ?

Stephen : Non, je crois que nous sommes parvenus à obtenir tout ce que Trey et Matt souhaitaient. Par contre, ils ont coupé des scènes pour des questions de rythme. Il y avait notamment une scène de combat dans le hall d'entrée du palais de Kim Jong Il, qui confrontait Gary à vingt soldats coréens. Cette séquence était proprement sublime ! Mais c'est la dure loi des comédies, vous ne pouvez pas dépasser l'heure et demi de métrage...

Ed : Ils ont également supprimé des scènes de destruction massive, durant lesquelles nous étions allés assez loin dans les effets gores. Il devait y avoir aussi une scène avec George Bush et John Kerry, mais

« Avec tout le respect qu'on doit aux *Sentinelles de l'air*, cette série n'est jamais arrivée à la cheville de l'ambition d'un **Team America**. »

nous ne l'avons même pas filmée. Il fallait que **Team America** dépeigne l'absurdité du monde contemporain, sans être trop rattaché à la réalité. Nous avions également construit des poupées de Matt et Trey, mais ils ne voulaient pas être dans le film. On a tout de même fini par utiliser la marionnette de Trey pour le mime français.

L'emploi de vrais animaux était-il prévu depuis le début ?
Ed : Oui, sauf que nous n'avions pas compris le gag ! Si bien que nous pensions devoir recréer une marionnette de chat et de requin. Mais là encore, nous pouvons vous assurer que ce n'était pas une solution de facilité, parce que travailler avec des effets spéciaux et des animaux sur un même plateau est proprement délirant. Les requins ont posé moins de problèmes. Il a suffi de cacher des morceaux de crevettes et de poulpes dans la marionnette pour que la scène fonctionne du tonnerre.

Quel matériel avez-vous utilisé pour les fils ?
Ed : Ce fut un grand sujet de débat. Nous avons fini par utiliser toutes sortes de choses, qui allaient du fil de pêche aux filins peints en noir. Mais ce sont des câbles gris foncés qui ont été le plus souvent utilisés. Au final, nous avons utilisé 4,5 kilomètres de filins !
Stephen : Le gros problème de ces câbles, c'est qu'il pouvait y en avoir jusqu'à 12 par marionnette. Si vous avez 4 marionnettes dans le plan, ça signifie que 48 fils sont dans le champ. Et souvent, ils passaient devant les visages des marionnettes et vous ne voyiez plus que ça sur l'écran. Donc, en fonction des actions nécessaires, nous coupions les câbles ou les peignions de différentes couleurs. Souvent, ce sont les fils animant les genoux qui étaient sectionnés les premiers.
Ed : Ces fils furent une vraie plaie pour le directeur de la photo Bill Pope, qui devait accommoder son éclairage pour les rendre discrets. Il faut se souvenir que les marionnettes des ***Sentinelles de l'air*** n'évoluaient jamais vraiment dans le décor, alors que les nôtres marchaient sans arrêt, ce qui signifie que les fils passaient devant des surfaces aux teintes et aux lumières totalement différentes.

Le planning de tournage a été très dur, non ?
Ed : Pour nous ça allait, d'autant plus que le tournage n'était que de 5 jours par semaine. Ce sont Trey et Matt qui en ont vraiment bavé. Ils ont commencé à travailler sur le film alors qu'ils terminaient ***South Park***. Ils ont eu une pause de deux semaines, durant laquelle ils ont lancé la préproduction de **Team America**. Et ensuite, ils ont réattaqué sur ***South Park*** pendant 4 ou 5 semaines, pour enchaîner directement sur les seize semaines de tournage de **Team America**. Parce que le temps manquait, ils montaient le film de nuit. Et ils ont de nouveau enquillé une saison de ***South Park***. On se demande encore comment ils ont pu tenir le coup.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

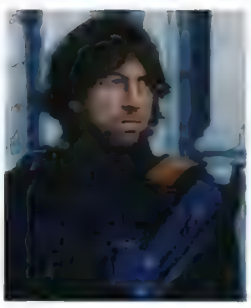
Ci-dessous, de gauche à droite :
Caméra et opérateurs sont protégés pour filmer une scène explosive du Caire.

Le décor de Paris comporte des détails croustillants, comme des pavés en forme de croissant.

Trey Parker avec l'une des marionnettes préférées de l'équipe : Kim Jong Il.

LES TRIPES DE

Artisan chevronné adepte de la fusion homme-caméra, le Québécois Christian Duguay, chef d'orchestre d'une poignée de productions B rigoureuses et explosives (Contrat sur un terroriste, L'Art de la guerre...) livre un avis tranchant sur l'ensemble de sa filmographie. Abordant sans concession son parcours et les difficultés rencontrées, le réalisateur nous gratifie en plus d'un véritable cours de technique cinéma. Lecteurs de Mad, prenez des notes !



Ci-dessus : Christian Duguay, son Steadycam à la main, sur le tournage de L'Art de la guerre.

Cela fait littéralement des années que l'on court après Christian Duguay. Mais depuis une escapade promo à Paris lors de la sortie estivale de **Planète hurlante**, le metteur en scène québécois préférait manifestement la compagnie des caméras à celle des micros. Parallèlement, nous ne cessions de croiser des techniciens qui alimentaient abondamment les rumeurs sur son compte. Un chef électricien nous certifiait que tourner avec le metteur en scène s'apparentait à un parcours du combattant, le plateau se transformant en champ de guerre où la rage de filmer de Duguay avait de violentes répercussions sur l'état nerveux de son équipe. Un directeur artistique nous aguichait avec l'adaptation des romans de David Farland, **The Runelords**, ce projet d'héroic-fantasy que Duguay tente de monter depuis des années et dont les choix de production et les ambitions s'apparentent à la trilogie **Le Seigneur des anneaux** de Peter Jackson. Exigeant, frondeur, violent, bourrin, impitoyable : tout ça ressemblait grandement aux qualités de son œuvre, où le cinéma semble être incarné en un corps physique que le cinéaste empoigne pour mieux dompter. C'est dire si plus le temps passait, plus notre frustration se faisait grandissante. Car ce mutisme prolongé était d'autant plus dommage, que Duguay avait réalisé ses meilleurs films, mais aussi ses œuvres les plus controversées, durant cette longue période de silence. Quid du plan d'ouverture de **Contrat sur un terroriste** ? De ses rapports avec Wesley Snipes sur **L'Art de la guerre** ? Des coupes effectuées sur sa biographie d'Hitler ? Du ratage de **The Extremists** ? C'est finalement sur la marina cannoise que nous parvenons à ferrer la bête. En guise d'appât, le producteur Pierre David, qui le force à nous rencontrer avec une insistance presque indécente. Il faut dire aussi que David donna le coup d'envoi de sa carrière en produisant ses premiers longs-métrages : **Scanners II** et **III**. Mais en entrant dans la suite rococo qu'il occupe avec son équipe de production, il devient rapidement évident que la partie est loin d'être gagnée. Tandis que des argentiers japonais visionnent dans un salon une bande démo de la future trilogie de Duguay, en négociant âprement avec quelques jeunes financiers carnassiers, une secrétaire épuisée extirpe difficilement la tête de sa tonne de dossiers et nous conduit dans le fond de la suite. Adossé à la rambarde du balcon, Duguay nous tourne le dos et fixe la Méditerranée. Le portable vissé à l'oreille, il jure en anglais après un pauvre hère qui, apparemment, n'a pas le temps de le rencontrer dans la prochaine demi-heure. Après avoir mis violemment fin à la discussion, il se tourne vers nous et s'assied pour répondre à nos questions. Pas de temps à perdre, pas d'erreur possible, à nous d'affronter ce guérillero de la caméra.

LA BÊTE

Comment se fait-il que vous filmiez en Europe au moment où les grosses productions américaines, comme* Aviator, *se tournent dans votre pays d'origine ?
Selon moi, l'Europe est la nouvelle terre de prédilection pour le cinéma. L'industrie québécoise a été ramollie, comme corrompue par la trop grande présence des Américains. Les gens se reposent sur les syndicats et leur protection, ils n'ont plus le feu sacré qu'ils avaient jadis.

Comme c'était le cas de Pierre David lorsque vous avez commencé votre carrière de réalisateur...
Oui. Ce qui est formidable avec Pierre, c'est qu'il a toujours été passionné. Il a une détermination et une énergie sans pareil. Je l'ai rencontré grâce à un ami de classe, Tom Berry, un producteur avec qui j'ai fait **Contrat sur un terroriste**. Tom était associé à cette époque, via sa compagnie Alegro Films, à Pierre David et René Malo. Moi, ça faisait trois ans que j'étais metteur en scène sur la série télévisée ***Guillaume Tell***. J'avais monté une petite bande démo de mon travail, et en la voyant, ils ont décidé de financer mes premiers longs-métrages.

Comment se déroulait la collaboration avec Pierre David, qui se vante d'avoir une très grande implication dans l'aspect créatif de ses films ?
J'ai tout de suite vu comment Pierre fonctionnait. Mais il a aussi pu se rendre compte rapidement que j'ai moi aussi une imagination constante et importante, et je pense qu'il a été assez impressionné par mon enthousiasme et mon énergie. Ceci étant dit, je débutais dans le milieu et je n'ai pas hésité à suivre ses conseils. Mais j'ai la nette impression de m'être enlisé entre **Scanners II** et **III**. **Scanners II** était une pure commande, je n'essayais pas spécialement de m'approprier le projet. J'avais une démarche serviable et commerciale. À l'inverse, pour **Scanners III**, je me suis senti plus impliqué et j'ai essayé de faire pas mal de trucs. Ce serait intéressant pour moi de revoir le film, parce qu'au jour d'aujourd'hui, je ne suis pas convaincu d'avoir été dans le faux. En effet, on ne s'est pas entendu du tout avec Pierre et René. Durant le tournage, j'ai voulu tendre vers un film plus satirique, une sorte de comédie noire. Et Pierre et René sont intervenus sur le montage et m'ont convaincu de revenir sur ma décision. Au final, le film est totalement hybride et complètement raté. J'étais un jeune réalisateur et l'on apprend énormément avec ses premiers films. Je peux vous dire que cela a changé : je suis aujourd'hui beaucoup plus catégorique. Je vous assure que dans le cas d'***Hitler : la naissance du Mal*** et de ***Jeanne d'Arc***, j'ai réécrit entièrement les scénarios. Il faut que le scénariste en face de moi assure pour que je n'intervienne pas. Par exemple, un auteur comme Dan Gordon, avec qui je travaille souvent, impose le respect. C'est pour cette raison que je n'ai quasiment rien touché à son script pour **Contrat sur un terroriste**.

Ce qui est étonnant, c'est qu'on trouve déjà à l'état embryonnaire les futures constantes de vos films dans les* Scanners. *Par exemple, vous ouvrez* Scanners III *par un plan-séquence, ce qui deviendra systématique par la suite.
J'ai toujours été très impressionné par ce genre d'ouvertures, d'Orson Welles à De Palma. J'aime bien faire un plan-séquence contenant déjà en soi toute la symbolique du film. Et puis, c'est toujours un exercice stylistique intéressant. Maintenant, je ne pense pas les avoir tous réussis, mais j'ai une affection particulière pour les ouvertures de ***Jeanne d'Arc*** et surtout de **Contrat sur un terroriste**.

Ci-dessus :
Wesley Snipes en pleine action dans L'Art de la guerre.

« J'aime bien ouvrir mes films par un plan-séquence con

Celle de* L'Art de la guerre *est également superbe.
Oui, ça va. Je trouve que le film fonctionne correctement, mais il y avait un problème de taille : je voulais tendre vers **Les 3 jours du condor**, mais je devais composer avec Wesley Snipes. Alors forcément, l'amalgame ne s'est pas fait. C'est entièrement de ma faute, je le savais en tournant. J'aurais peut-être dû faire moins d'action, ou moins accentuer l'aspect paranoïaque du film. En outre, il n'était pas facile de faire sortir cette angoisse chez Wesley. Mais j'avais très envie de me faire l'écho de ce monde en déliquescence et je ne pouvais pas laisser passer ce projet, c'était impossible.

Il est rare de rencontrer un réalisateur aussi dur avec ses films.
Je vais vous donner un autre exemple d'un film qui est totalement raté, c'est **The Extremists**. J'avais conçu à l'origine ce film comme une version montagnarde de **Délivrance**. On devait même retrouver des rednecks, les héros étaient de jeunes Européens et j'étais parvenu à un script qui promettait d'être angoissant une fois porté à l'écran. Mais il est arrivé un accident terrible durant les repérages en pleine montagne. Un de mes partenaires est mort dans une avalanche (1). Le studio a alors repris les choses en main et m'a demandé de réaliser une pure œuvre de commande. J'ai accepté, mais c'était une grave erreur. Et je m'en suis aperçu en milieu du tournage. Les héros sont devenus des ados américains, avec des dialogues émaillés de petites blagues. Ils ont ajouté une histoire absurde de terroristes cachés dans la montagne, et l'on est retombés dans une formule grossière. Si bien que je ne comprenais même plus le scénario ! Cet humour de teenagers, ce ton très léger... Bref, je me suis juste attaché à manufacturer correctement le film. Mais aujourd'hui, je sais plus que jamais qu'il faut savoir dire non. Je ne crois plus, comme cela a été le cas, qu'un réalisateur puisse faire un pur film de commande. En tout cas, pour moi c'est terminé.

C'est pour cette raison que vous avez refusé* Terminator 3 : le soulèvement des machines *?
Je n'ai pas refusé **Terminator 3**, le projet n'a pas été jusqu'à son terme en ce qui me concerne, c'est tout. Et c'est un cas de figure différent, dans lequel l'univers est déjà en soi passionnant, et surtout où la commande est très ciblée. Ce n'est pas une « formule », **Terminator**, c'est un univers planté par Cameron, avec des lois bien établies.

Mais comment poser vos marques dans des films aussi codifiés et aux objectifs prioritairement commerciaux ?
Déjà, c'est mon erreur. Dans l'absolu, je ne devrais pas accepter de faire ces films-là. Maintenant, il faut aussi prendre en considération le contexte. Par exemple, lorsque l'on me propose de réaliser ***Hitler*** ou ***Jeanne d'Arc***, les producteurs savent que je me débrouille bien dans l'univers de la mini-série, spécialement avec des scénarios à connotations historiques ou politiques. Et puis sur ces plateaux, je suis tous les jours intellectuellement stimulé, ce qui est une nécessité pour moi. Sur un film comme **The Extremists**, je suis intellectuellement naze ! Alors, je vais faire de beaux mouvements de caméra, je vais faire des cascades, je vais m'amuser et basta ! Mais moi, j'ai besoin de suivre mes intuitions et de me sentir impliqué.

Ça se sent dans la forme même de vos films. C'est peut-être aussi dû au fait que vous soyez steadycamer, mais il y a quelque chose de profondément viscéral dans votre réalisation.
C'est une question intéressante que je me suis souvent posée. J'en ai beaucoup parlé avec Peter O'Toole et Donald Sutherland. Parce que bon, j'ai quand même 48 piges maintenant, ça fait vingt ans que je fais du Steadycam et il serait peut-être temps pour moi de prendre des opérateurs et de me poster derrière le combo. Mais ce n'est pas possible. J'ai besoin d'être présent physiquement sur le tournage, d'être avec les acteurs. Il faut savoir que bien souvent, le vrai travail avec les comédiens se fait au moment des prises de marques. C'est là que la mise en place de l'espace, des personnages dans un décor et de leur rapport avec des accessoires, naissent. Or, si je m'implique physiquement sur le tournage, qu'ils sentent que je vais les chercher avec la caméra, que je vais au plus près d'eux pour capturer les émotions, le tournage se transforme en danse, et cela peut même devenir très intime. Carlyle, Sutherland, Kingsley et O'Toole m'ont tous dit que pouvoir être ainsi impliqué en tant que réalisateur dans la matière même de mon film est un cadeau. Ils m'ont convaincu de ne pas abandonner cet atout précieux. Ils m'ont tous dit que je leur apparaissais non pas comme un technicien, mais comme un metteur en scène s'emparant physiquement de son art. Ça m'a donné une certaine confiance.

Est-ce que cela signifie que vous ne préparez pas votre réalisation ?
Non, je fais beaucoup de story-boards. Mes découpages sont très précis dans les scènes d'action. Je préfère même que ces scènes soient rigides. C'est différent dans les scènes moins exigeantes d'un point de vue logistique. Prenons une scène de dialogue. Après l'avoir lue plu-

Ci-contre :
Produit par Pierre David, Scanners III est un des premiers longs-métrages de Christian Duguay. Un film que son réalisateur aurait souhaité plus satirique.

Ci-dessous :
En total désaccord avec la production, attristé par la mort de son ami Walter Koenig, victime d'une avalanche lors des repérages, The Extremists restera un très mauvais souvenir pour Christian Duguay.

tenant déjà en soi toute la symbolique du métrage. »

sieurs fois, je me fixe un nombre de plans à tourner. Une fois que j'ai la scène bien en tête, j'arrive sur le plateau et je déambule dans le décor pendant trois bons quarts d'heure. Je commence alors à cerner la scène comme si elle était un gros mollusque. C'est-à-dire qu'elle est présente, mais dépossédée de forme précise, et qu'il y a beaucoup d'aspects de sa morphologie restant à définir. Ensuite, viennent les comédiens. Nous parlons de la scène, mais je me refuse en général à leur donner des directives trop précises. Tout ce que je fais, c'est leur indiquer des actions ou des accessoires à manipuler, qui leur imposeront de rester dans le cadre que je me suis fixé. De cette façon, c'est la mise en scène qui vient à eux et pas l'inverse. Il ne faut pas, à mon avis, qu'ils se sentent « amenés » dans un plan. C'est une méthode d'échange constante, et qui produit, je pense, le cinéma viscéral dont vous parliez. Il est certain que cette méthode ne peut pas fonctionner dans des plans-séquences compliqués, comme ceux de **L'Art de la guerre**, qui sont forcément très encadrés. Mais même si je crois beaucoup au travail en amont du tournage, je tâche toujours de me laisser guider par l'inspiration du moment.

Par contre, ces méthodes vous privent du tournage à plusieurs caméras.

Il m'arrive d'employer plusieurs caméras pour, par exemple, les scènes de foule. Je demande alors à l'opérateur de se focaliser sur un point de détail. Par contre, pour les scènes plus intimes, je finis toujours par retirer au montage les plans de couverture. Dans ces cas-là, vous ne pouvez avoir qu'un seul axe. La deuxième caméra me semble toujours hors axe, comme hors sujet. Elle est dépourvue de l'électricité présente dans le plan de la première caméra.

En quoi votre mise en scène change-t-elle suivant que vous réalisiez pour la télévision ou le cinéma ?

Le rythme tout d'abord est très différent. Vous avez quelque chose de plus haché par les nombreuses coupures pubs dans les mini-séries. Vous savez aussi que les détails seront plus importants au cinéma et que vous aurez besoin de moins de choses pour attirer le regard du spectateur vers un endroit particulier du plan. Et puis à la télévision, vous avez besoin de beaucoup plus de gros plans. Cela dit, je crois que l'on retrouve mon style dans les deux médiums, et même si on a un vrai plaisir du plan au cinéma, ce n'est pas pour autant que je déconsidère mes téléfilms. Je fais également très attention à mes responsabilités de cinéaste à la télévision. Par exemple, quand je fais ***Hitler***, j'ai d'abord le devoir d'informer le téléspectateur. De même, j'aurais réalisé le téléfilm différemment selon qu'il fût destiné en priorité à l'Europe ou aux États-Unis. Parler de la Première Guerre Mondiale et, encore pire, du traité de Versailles au public américain, revient à leur parler chinois. C'est important de les amener subtilement à s'éduquer.

Le numérique a manifestement beaucoup changé votre façon de filmer.

C'est énorme. J'ai compris et intégré tout de suite ces nouvelles technologies. **Planète hurlante**, par exemple, a été un film déterminant dans l'utilisation du numérique au Canada. Aujourd'hui, j'aurais tendance à faire le mouvement inverse. C'est-à-dire que mes effets spéciaux sont à la fois de plus en plus complexes et de plus en plus intégrés. Je ne veux pas qu'on les remarque. Pour moi, **Van Helsing**, c'est un gâchis dégoûtant. C'est très bien fait, mais en sortant de la salle, je ne me souvenais que des cinq dernières minutes d'effets. D'ailleurs, on sursature de SFX dans le cinéma actuel.

Vous avez une vision désespérée, très noire, du monde et des institutions. Ne craignez-vous pas de sombrer dans le cynisme ?

Ce que j'aime faire, c'est exposer un point de vue fort, tout en laissant les gens libres d'interpréter ce qu'ils voient. Je ne vois pas en quoi mes films ont un vrai parti pris politique ou social. Il faudrait peut-être que je me risque un jour à cela, mais j'ai toujours tenté de proposer une vision objective des faits. En tout cas, je ne peux pas faire ça à la télévision. Par exemple, si j'avais fait ***Hitler*** au cinéma, je serais allé beaucoup plus loin. Je pense que mon personnage serait devenu plus ambigu, en tout cas très séduisant. Mon ambition aurait été de retranscrire la sensation que vous avez en découvrant l'assaut des hélicoptères dans **Apocalypse Now**. Vous avez, à ce moment-là, l'envie de tirer sur les Viêt-congs et ce n'est que par la suite que vous prenez conscience de l'horreur des sentiments éprouvés. Je trouvais cela passionnant de parvenir à transmettre cette soif de sang animant le soldat lorsqu'il monte au front.

Pourquoi êtes-vous à Cannes ?

Parce que je vends cinq films ici, deux en tant que réalisateur et trois en tant que producteur. Il y a notamment un film qui pourrait être l'œuvre la plus importante de ma carrière et qui s'intitule **The Runlords**. Je l'ai déjà entièrement storyboardé et j'ai amené les plus grands designers actuellement à l'œuvre, comme Mark « Crash » McCreery ou Deak Ferrand. J'ai également dans mon équipe beaucoup de gens de Weta, dont l'une des productrices des effets spéciaux visuels. Ça fait un an que je travaille dessus et il est très probable qu'il s'écoule encore un an avant le bouclage du montage financier. Mais c'est LE film de ma carrière, et je ne ferai pas de concessions sur celui-ci.

Propos recueillis par Julien DUPUY et Erwan CHAFFIOT au Festival de Cannes 2004

(1) : Il s'agit de Werner Koenig.

Ci-dessous, de gauche à droite et de haut en bas : Planète hurlante, au croisement de la science-fiction et du film d'horreur, est une belle démonstration du talent de Christian Duguay, malgré son budget restreint.

Aidan Quinn incarne le terroriste international Carlos, le roi du déguisement, dans l'excellent Contrat sur un terroriste.

Pour se faire pardonner de n'avoir pas pu vous proposer le programme complet du festival comme nous le faisons pourtant chaque année dans notre numéro de janvier (la sélection étant incomplète à l'heure où nous devions boucler), voici un compte-rendu complet de la 12ème édition du Festival du Film Fantastique de Gérardmer, alias Fantastic'Arts, qui s'est déroulée du 26 au 30 janvier dernier. Une édition dont la thématique générale était cette année « états d'âmes » (donc plus de thrillers sur la schizophrénie que de véritables films fantastiques en compet') et qui proposait un véritable tour du monde du cinéma de genre. Parmi les bonnes surprises, hormis les films qui font l'actualité ce mois-ci (**Saw**, **Calvaire**, **Capitaine Sky et le monde de demain**), on retiendra les incontournables **Bubba Ho-Tep** et **House of 1000 Corpses**, ainsi que les Asiatiques **Ab-normal Beauty** et **One Missed Call**. Sans oublier **Le Locataire** et **Ne vous retournez pas**, deux chefs-d'œuvre impérissables programmés en rétrospective, ou encore l'hommage rendu à ce sacré bonhomme qu'est Roger Corman, invité d'honneur du festival. En seulement cinq jours, ça fait déjà pas mal de bons films à se mettre sous la dent.

GÉRARDMER FANT

BUBBA HO-TEP

(USA - 2002 - DE DON COSCARELLI - SÉANCE SPÉCIALE)

Toujours inédit chez nous, **Bubba Ho-Tep** se retrouve aujourd'hui sélectionné en séance spéciale à Gérardmer, une bonne façon de tester le public face à ce nouveau film du créateur de la saga **Phantasm** en vue d'une sortie estivale. Délaissant les croque-morts venus d'ailleurs et les boules d'acier volantes, Coscarelli signe ici l'adaptation d'une nouvelle de Joe Lansdale (un pro du roman noir décalé) où un Elvis vieillissant (c'est un sosie qui est mort à sa place, mais personne ne le croit) et un JFK noir (un coup de Lyndon Johnson, mais personne ne le croit non plus) se retrouvent dans un hospice hanté par une momie qui, la nuit venue, vient récupérer le dernier souffle des pensionnaires. Mélange génial d'horreur, de fantastique et d'humour, **Bubba Ho-Tep** est aussi et avant tout une petite merveille de sensibilité, un regard lucide et touchant sur la fin de la vie, sur la nostalgie du passé. En Elvis, Bruce Campbell signe sa plus grande performance d'acteur qui, conjuguée à la mise en scène inspirée d'un Coscarelli reprenant goût au cinéma, fait de **Bubba Ho-Tep** un petit chef-d'œuvre du fantastique comme on en croise de temps en temps.

Stéphane THIELLEMENT

ARAHAN

(CORÉE DU SUD - 2004 - DE RYOO SEUNG-WAN - SÉANCE SPÉCIALE

Même si le cinéma coréen a révélé depuis quelques années d'excellentes surprises, tous les métrages provenant du pays du Matin Calme ne tapent pas forcément dans la réussite, comme en témoigne cet **Arahan**, qui sur le papier semblait très prometteur et ambitieux. À l'écran, on découvre une parodie à l'humour effectif compensant clairement la médiocrité de l'ensemble. De cette histoire de jeune flic nunuche conduit à combattre un redoutable sorcier du Mal revenu à notre époque, nous étions en droit d'attendre des effets spéciaux incroyables et des cascades physiques époustouflantes, le tout servi par une réalisation bien évidemment à la hauteur. Il n'en est malheureusement rien et au final, **Arahan** ne reste qu'un petit film sympathique tiré vers le haut grâce à son humour. Un résultat en demi-teinte, témoignant de limites budgétaires et artistiques clairement perceptibles.

Stéphane THIELLEMENT

LA PEAU BLANCHE

(QUÉBEC - 2004 - DE DANIEL ROBY - COMPÉTITION)

Alors, où en est le Québec avec le cinéma fantastique ? Et bien, ce n'est pas encore ça, hein ! On se souvient l'an passé de l'hilarant **Sur le seuil** à l'inspiration satanique. Cette année, on a eu **La Peau blanche**, qui lui, n'est pas aussi drôle et pour tout dire carrément inintéressant. Un soir, Thierry rencontre une inconnue à la peau très blanche. Les deux êtres passeront la nuit ensemble, avant que la fille ne parte le lendemain sans donner de nouvelles (et oui, ça arrive...). Mais Thierry est tombé amoureux, il la recherche et découvre alors son très lourd secret. Et nous, on supporte le trèèèèès lourd film dont a trèèèèès vite deviné les tenants et aboutissants (une peau blanche dans un film fantastique, ça limite, non ?). Sujet aidant, scénariste et réalisateur en profitent pour faire un petit discours sur l'intégration raciale au Québec, discours inapproprié à leur film, qui ne suscite à aucun moment la moindre émotion (un comble pour une love story, même si c'est entre un couillon et une goule, oups !). Allez, on espère qu'en 2006, le Québec nous épatera... On y croit ! **Stéphane THIELLEMENT**

DEADLY CARGO

(CAMARA OSCURA - ESPAGNE - 2003 - DE PAUL FREIXAS - SÉANCE SPÉCIALE)

Plusieurs potes, dont une femme enceinte (!), partent faire de la plongée au large des côtes africaines lorsqu'un cadavre surgit à la surface de l'océan. Alors que leur embarcation est accidentellement détruite, ils s'introduisent secrètement sur un paquebot appartenant à des contrebandiers et se réfugient dans la cale du navire. S'engage alors une course-poursuite des plus mollassonnes et sans aucun rebondissement. Ce qui commençait comme un agréable slasher (des hommes vêtus de cirés et encapuchonnés à la **Souviens-toi... l'été dernier** poignardent des clandestins sur le pont d'un bateau avant de les jeter à la mer) se poursuit très rapidement en un interminable jeu du chat et de la souris dans un labyrinthe de couloirs. Dommage que le réalisateur Paul Freixas n'ait pas pensé à exploiter la seule bonne idée du métrage avant les 5 dernières minutes, lorsqu'une des survivantes libère de leur cage araignées, serpents et autres animaux mortels. Cela aurait pourtant pimenté le tout. **Damien GRANGER**

ASTIC'ARTS 2005

AB-NORMAL BEAUTY

(HONG-KONG - 2004 - DE OXIDE PANG - COMPÉTITION)

Coréalisateur des deux **The Eye** avec son frère Danny, Oxide Pang, tout comme ce dernier, poursuit également une carrière solo, mais avec plus de succès que lorsqu'il est accompagné de son jumeau. En témoigne cet **Ab-normal Beauty**, une descente aux enfers des plus macabres, parfois un peu trop esthétisante. Jiney (la très mignonne et impeccable Race Wong) est une jeune étudiante passionnée par la peinture et la photographie. De retour chez elle, Jiney est témoin d'un accident mortel qu'elle prend en photo. Dès ce moment, la jeune fille devient obsédée par l'idée de fixer « l'instant morbide ». Sombrant peu à peu dans la dépression et la folie, elle doit aussi affronter un passé trouble refaisant surface. Jusqu'au jour où elle découvre devant sa porte une petite boîte contenant une K7 vidéo et des photos montrant une femme se faire torturer et tuer. À cet instant, c'est l'électrochoc. Persécutée par un serial killer qui compte ainsi la séduire, Jiney prend peu à peu conscience de son malaise... Malgré quelques défauts évidents, Oxide Pang signe un très beau film sur le passage de l'adolescence à l'âge adulte et sur les limites du voyeurisme. Un métrage qui ravira tous les amateurs de films d'horreur, surtout pour son final délicieusement trash. **Damien GRANGER**

SECTION COURTS-MÉTRAGES

Ce qu'on ressent à la première impression des courts-métrages visionnés à Gérardmer, c'est l'ambition un peu trop démesurée des jeunes réalisateurs, comme si leurs films devaient absolument les amener le plus vite possible au long-métrage. Ainsi, **A Message From Outer Space** des Belges Roël Mondelaers et Raf Reyntjens, influencés d'un point de vue technique par Lucas et Spielberg (un astronome scrute le ciel à la recherche d'une vie extraterrestre), se clôt par un gag que même Max Pécas n'aurait pas osé faire. Quant à **L'Empreinte de l'ange** de Chris Reynaud, son histoire d'univers parallèle post-Kubrick est gâchée par un look kitsch qui le fait ressembler au couvercle d'une boîte de bonbons « Kréma » (vieille marque des années 60 aujourd'hui oubliée) maquettée par David Hamilton. **Organik** de David Morlet, lui, est plus intéressant (il a d'ailleurs eu le prix) puisqu'il débute dans une ambiance franchement glauque, genre **Possession** de Zulawski, monstre tentaculaire tapi dans l'ombre inclus. Hélas, le film se vautre rapidement dans le syndrome cinéma d'auteur français des années 80/90... Au moins, **Le Bon, la brute et les zombies** d'Abel Ferry, tout Z qu'il soit, à l'avantage de ne pas péter plus haut que sa péloche puisqu'il s'agit d'une sorte d'hommage amusé aux films de zombies de papa Lucio, aux westerns spaghetti de l'oncle Sergio et surtout aux gores potaches made in Troma de tata Lloyd Kaufman, qui donne d'ailleurs ici la réplique à Dominique Pinon entre deux attaques de morts-vivants au latex dégoulinant. On passera sous silence **Frissons d'été** du Canadien Bruno Philip, dont on n'ose à peine raconter l'histoire, ainsi que le tout juste plaisant **Sélection naturelle** de Rie Rasmussen, splendide mannequin danois de 28 ans aperçue dans le **Femme fatale** de De Palma et qui, ici, joue et met en scène cet exercice de style un peu vain où elle est confrontée chez elle à un tueur en série. Et c'est d'ailleurs produit par Besson, qui doit certainement la tester pour lui faire réaliser, la pauvre, une « Jet-Literie » quelconque ou une éventuelle suite à **Fanfan la tulipe** (**Tantan la tulipe** ?). Reste un court : **La Main** de Cédric Derlyn, dont au moins deux des membres du jury (on ne les nommera pas) ont avoué entre deux bitures qu'ils ont failli lui donner le prix. Tourné en 16mm et en Super 8 noir et blanc, en une journée et pour un budget de 2000 francs, **La Main** a l'avantage d'être humble. Une simple idée de scénar, une ambiance post-David Lynch (grâce à sa photo granuleuse apportant au film son étrangeté) et le réalisateur arrive à donner une vraie patte à ce court-métrage sympa qui a au moins le mérite d'être... fait !

Christophe LEMAIRE

INCANTATIONS

(BUNSHINSABA - CORÉE DU SUD - 2004 - DE AHN BYUNG-KI - COMPÉTITION)

Nouveau film du Coréen Ahn Byung-Ki (**Phone**), **Incantations** a eu l'honneur d'ouvrir la compétition. Rien de bien nouveau dans cette histoire très classique de fantôme asiatique (une gamine opprimée invoque l'esprit d'un clone de Sadako pour l'aider à se venger de ses camarades de classe), mais il faut bien admettre qu'Ahn Byung-Ki arrive à en tirer le meilleur. Contre toute attente, le bonhomme réussit à nous faire sursauter plus d'une fois, voire à carrément nous stresser comme des dingues lors de séances d'immolation d'une rare violence. Car le feu est bien l'arme de prédilection d'un spectre particulièrement revanchard, donnant ainsi lieu à quelques séquences magnifiques et éclairées avec soin. Un bilan plus que positif, venant confirmer après le déjà très efficace **Phone** que Byung-Ki est bel et bien l'un des prochains piliers du genre en Corée du Sud. Cependant, les moins flippés et ceux qui comme Granger (tout juste décédé de froid à sa sortie du train puis réanimé par une transfusion de raclette) n'en peuvent plus des gamines aux cheveux sales, feraient mieux de passer leur chemin sous peine d'irritation sévère.

Alexandre BUSTILLO

SAVE THE GREEN PLANET

(CORÉE DU SUD - 2003 - DE JANG JUN-HWAN - SÉANCE SPÉCIALE)

Découvert il y a deux ans à Cannes (et dans de nombreux autres festivals depuis), **Save the Green Planet** est un petit morceau de pellicule étonnant.

Lee croit dur comme fer que les E.T. sont présents sur notre belle petite planète bleue et pense qu'ils complotent activement pour préparer son invasion. Plus radical que l'ami Vincent, Lee décide de kidnapper un chef d'entreprise qu'il soupçonne d'être à la tête de la future invasion. Son but : le faire parler. Sa méthode : la torture... Pendant ce temps, un flic enquête sur une série de disparitions qui vont justement le mener à Lee. Estampillé par les producteurs comme une grosse comédie SF, **Save the Green Planet** est loin d'être une joyeuse pantalonnade pour fans désœuvrés d'***X-Files***. Après un début très léger et joyeux, c'est la douche froide : le réalisateur Jeong Jun-Hwan (qui nous avait déjà sciés avec son premier film, **Phantom : The Submarine**) nous plonge dans un univers noir et tourmenté, aux très profonds échos sociaux. Le changement de ton est brutal et déstabilisant, et rend le film véritablement unique en son genre. De quoi imposer le jeune Jeong comme l'un des nouveaux messies du cinéma coréen.

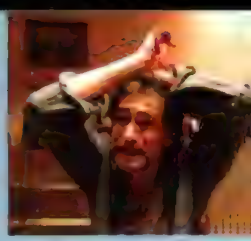
Julien SÉVÉON

TRAUMA

(ANGLETERRE - 2003 - DE MARC EVANS - COMPÉTITION)

Ayant remporté le Grand Prix dans la catégorie « inédits vidéo » l'année dernière avec le bien naze **My Little Eye**, le Britannique Marc Evans se lance dans la cour des grands avec **Trauma**. Hélas, son nouveau film, bénéficiant pourtant d'une réputation des plus flatteuses, ne vaut pas plus que son navrant prédécesseur. Émergeant du coma suite à un accident de voiture ayant coûté la vie à sa femme, Ben (Colin Firth, l'un des prétendants de l'autre bouboule de Bridget Jones) commence à perdre pied avec la réalité. Voilà, c'est tout. Il ne reste plus qu'au courageux spectateur d'attendre patiemment le final (préparez les thermos de café coupé à la coke les mecs) afin de savoir si Ben est bon pour l'asile ou non. Certes, le thème de cette 12ème édition de Gérardmer était le vague à l'âme, mais force est de constater que certains ont confondu ce sentiment avec l'ennui mortel. À ranger à côté d'**Hypnos**, dans un coin bien poussiéreux de la cave...

Alexandre BUSTILLO



HYPNOS

(ESPAGNE - 2004 - DE DAVID CARRERAS - COMPÉTITION)

Les ennuis commencent sérieusement avec l'Hispanique **Hypnos**. Premier long-métrage d'un téléaste spécialisé dans le documentaire, **Hypnos** marche sur les plates-bandes du **Gothika** de Kassovitz. Une jeune psy (Cristina Brondo) débarque dans un sanatorium spécialisé dans l'hypnose, régi par le Docteur Blanch (Féodor Atkine, qui veut bien faire d'autres films quand Sarrio n'a pas besoin de lui). Au contact d'un amnésique, la raison de la belle ne tardera pas à lui jouer des tours. Est-elle victime d'une machination liée à un trauma d'enfance ou est-elle simplement en train de devenir folle ? En dépit de la magnifique photographie de Xavi Giménez (**La Secte sans nom**) et de l'incandescente présence de la ténébreuse Cristina Brondo (qui devrait logiquement se faire un nom assez rapidement), **Hypnos** excelle dans l'art d'assommer son auditoire, susceptible de se taper beaucoup mieux dans le même registre (comme **Gothika** donc). Elle est belle Cristina, mais c'est long... très long... très très long.

Alexandre BUSTILLO

LA MORT EN LIGNE

(ONE MISSED CALL - JAPON - 2003 - DE TAKASHI MIIKE - COMPÉTITION)

C'est bien connu, Mad est divisé en deux clans. À droite, ceux qui ne peuvent pas blairer Miike sous toutes ses coutures, et à gauche, ceux qui l'idolâtrent même quand il vient pour chier sur la moquette. Fausto et moi avons donc décidé de créer le club *« des mecs qui aiment les bons films de Miike et qui n'aiment pas les mauvais films de Miike »*. Bonne nouvelle, **One Missed Call** fait partie de la première catégorie. L'inverse aurait été dommage avec un pareil pitch : une collégienne reçoit un appel téléphonique d'elle-même en train d'agoniser, trois jours dans le futur. Cette simple ligne devrait suffire à vous titiller le cortex, non ? Bon, sachez que Miike ne déshonore pas sa réputation de cinéaste barré avec une histoire certes ultra rabâchée (après **Sadako on Fire** chez Byung-Ki, **Sadako on Line** chez Miike), mais régulièrement traversée de fulgurances comme cette impitoyable mise à mort d'une jeune fille en direct à la télé. Le club Miike quoi...

Alexandre BUSTILLO

THE EYE 2

(HONG-KONG - 2004 - DE DANNY ET OXIDE PANG - AVANT-PREMIÈRE)

La malédiction des paupières qui se ferment continue de plus belle avec **The Eye 2**. Toujours aussi opportunistes, les frères Pang remettent le couvert avec cette suite d'un film déjà à la limite du carton rouge. Ici, il n'est plus question d'une aveugle transplantée mais d'une jeune femme enceinte (Shu Qi, toujours aussi belle que mauvaise actrice) assaillie de visions spectrales depuis sa tentative de suicide. Bénéficiant d'un langage et d'un style cinématographique bien distincts, les frères Pang se phagocytent mutuellement lorsqu'ils s'entêtent à bosser ensemble. Pas étonnant donc que **The Eye 2** ne brasse que du vent, malgré une volonté évidente de foutre la pétoche avec des idées sûrement efficaces sur le papier mais complètement vaines à l'écran. Résultat : Granger pionce les caterpillars en éventail, Thiellement part se taper son huitième chocolat chaud de la matinée, tandis que notre ancien stagiaire Vincent Julé ne peut s'empêcher de lancer des *« Oh my god ! »* de consternation devant un tel saccage. Bref, tout va bien.

Alexandre BUSTILLO

HOUSE OF 1000 CORPSES

(USA - 2003 - DE ROB ZOMBIE - NUIT « HOME SWEET HOME »)

C'est une salle blindée et chauffée à blanc qui s'apprête à découvrir enfin ce **House of 1000 Corpses**, premier film du rockeur Rob Zombie. Projeté dans le cadre de la nuit « home sweet home », **House of 1000 Corpses** mettra l'intégralité du public dans sa poche dès sa scène d'intro, où deux braqueurs tendance pieds nickelés se feront dessouder en règle par des tarés tenant un musée des horreurs/fast-food. La suite est du même acabit, Rob Zombie respectant ses classiques à la lettre lorsqu'il s'agit de dépeindre le calvaire d'une bande de jeunes partis à la recherche du légendaire Docteur Satan. On attend toujours la sortie en zone 2 de ce cauchemar psychédélique dont la suite, **The Devil's Rejects**, met en transe toute la rédaction depuis des mois. Difficile pour **Amityville** et le pathétique **Hantise** (psychédélique lui aussi, mais dans un autre registre) de passer ensuite, la majorité du public étant partie se pieuter une fois le générique passé. Sa fan-base grandissant de jour en jour, Rob Zombie peut donc tranquillement finir l'écriture d'**El Superbeasto**, un spin-off de ses deux premiers films apparemment destiné directement pour la vidéo. Go on Rob !

Alexandre BUSTILLO

KOMA

(CHINE - 2004 - DE LO CHI-LEUNG - SÉANCE SPÉCIALE)

Un trafic de reins prélevés sur des femmes non-consentantes. Une femme pensant que la coupable est la maîtresse de son petit ami. Une maîtresse qui finit par devenir l'amie de ladite femme. Mais qui peut donc bien être le (ou la) coupable ?
Petit film sans originalité, motivé uniquement par un casting mettant en scène deux pop stars du coin (Karena Lam et Angelica Lee, 2 sur 20 question jeu, 18 sur 20 question beauté), **Koma** ne réussit guère à relever le niveau du thriller hongkongais. Ce qui est on ne peut plus dommage étant donné la pauvreté du genre à HK. Bref, on ne s'ennuie pas forcément à mourir, mais le film ne réussit tout simplement pas à décoller et ne représente, au final, qu'un intérêt des plus limités. Sauf si vous devez choisir entre celui-ci et une visite chez le proctologue… Là, tout le monde en redemande du **Koma**.

Julien SÉVÉON

COMPÉTITION VIDÉO

Si la compétition officielle s'amuse à alterner les purges et les chefs-d'œuvre (**Saw** ! **Calvaire** ! On ne le dira jamais assez, Messieurs Wan et du Welz, on vous aime !), celle consacrée à la vidéo (et parrainée par votre mag' préféré) se révèle beaucoup plus constante avec pas moins de cinq bons films et seulement un nanar. Ce dernier est sans conteste **Hellraiser : Hellseeker**, sixième chapitre de la saga de Clive Barker réalisé par Rick Bota. Pas gore pour un sou, chiante et limite prétentieuse, cette séquelle se verra même désertée par Pinhead en personne, dont la présence à l'écran n'excédera pas les cinq minutes. On passe tout en étant pas pressé de découvrir la suite. Tout s'arrange avec **Sœurs de glace** (**Decoys**, voir Mad 170), le délire cul/gore de Matt Hastings, où deux puceaux tentent de stopper une invasion de bimbos extraterrestres et carnassières. Thiellement tenait tellement à ne pas louper le début qu'il n'a pas hésité à ingurgiter une omelette en moins de trois minutes. Burps sur les après-skis garantis ! Tout le monde était beaucoup moins pressé de découvrir le film coréen **Into the Mirror** (de Kim Seong-Ho), craignant une nouvelle contamination de la malédiction des paupières qui se ferment. Ô Joie, c'est tout l'inverse qui s'est produit avec cette ghost story originale se déroulant dans un ersatz des Galeries Lafayette hanté par l'esprit d'une femme assassinée. Les quelques débordements sanglants du final (dont un homme tranché en deux par une plaque de verre) finiront de convaincre les plus sceptiques. Dans un registre assez proche (les fantômes), **Bad Trip** (**The Locals** de Greg Page) a fait lui aussi son petit effet malgré son pitch basique de survival (deux potes partis en week-end se retrouvent nez-à-nez avec des pequenots vindicatifs) qui n'hésite pas à faire du pied à Shyamalan dans son dernier acte. Pas foncièrement original, mais bien foutu et très joliment éclairé. Dans un registre beaucoup plus fun, **La Mutante 3** réunit toutes les qualités du film à mater entre potes. Bourré d'effets saignants top dégueulasses et de donzelles bien roulées et peu farouches, le film de Brad Turner arrive à nous convaincre malgré une histoire parfois incompréhensible et un final larmoyant proprement hilarant. Pour finir, le meilleur, le petit diamant de la sélection, l'un des cinq meilleurs films (carrément !) de cette 12ème édition, l'énigmatique et totalement cramé du bulbe **Shallow Ground**. Une introduction scotchante (on suit dans une forêt un jeune homme nu, ensanglanté et armé d'un poignard jusqu'à son arrivée dans le commissariat d'un petit bled paumé), une histoire particulièrement tordue (celle d'un tueur en série absorbant littéralement le physique et l'identité de ses proies) et une profusion de sang suffisent amplement à Sheldon Wilson (le thriller **Night Class**) pour signer un ovni sur lequel nous reviendrons plus amplement lors de sa prochaine sortie en DVD.

Alexandre BUSTILLO

PALMARÈS

GRAND PRIX :
Trouble de Harry Cleven

PRIX DU JURY (ex-aequo) :
Saw de James Wan et Calvaire de Fabrice du Welz

PRIX DE LA CRITIQUE INTERNATIONALE :
Calvaire de Fabrice du Welz

GRAND PRIX DU JURY JEUNES DE LA RÉGION LORRAINE :
Saw de James Wan

PRIX PREMIÈRE :
Calvaire de Fabrice du Welz

PRIX 13ÈME RUE :
Trouble de Harry Cleven

PRIX MAD MOVIES DE L'INÉDIT VIDÉO :
Into the Mirror de Seong-Ho Kim

GRAND PRIX DU COURT-MÉTRAGE FANTASTIQUE :
Organik de David Moriet

Le jury longs-métrages du 12ème Festival du Film Fantastique de Gérardmer était présidé par Barry Levinson et composé de Marina De Van, Laurent Bouhnik, Amira Cassar, Eric Lysoe, Agnès Soral et Jonathan Zaccaï.

Une sortie DVD sur laquelle plane un délicieux fumet de sixties. Apparu en roman avant James Bond et relancé au cinéma par le même James Bond après un faux départ, OSS 117 est, entre Coplan et X 13, la réponse tricolore à la montée en puissance du commander 007. Sous, ô comble du paradoxe, l'identité d'un espion américain qui n'a de français que le nom : Hubert Bonnisseur de la Bath...

OSS 117 TIRE LE BON NUMÉRO

La question se pose d'emblée : qui d'entre le Français Jean Bruce et le Britannique Ian Fleming s'est jeté le premier sur le marché de l'espionnage littéraire ? L'un avec Hubert Bonnisseur de la Bath, alias OSS 117, l'autre avec James Bond, alias 007. Cocorico puisque Jean Bruce précède Ian Fleming de quatre ans avec, en 1949, la parution de *Tu parles d'une ingénue* (*Ici OSS 117*), roman d'espionnage suivi de 88 autres. Le premier James Bond, *Casino Royale*, n'arrive qu'en 1953.

Tour à tour employé de mairie, acteur de théâtre, imprésario, agent d'un réseau de renseignements, inspecteur à la Sûreté, joaillier et même secrétaire d'un maharadjah, de son vrai nom Jean Brochet, Jean Bruce fabrique avec OSS 117 le moule dans lequel 007 sera coulé. Enfant de la Guerre Froide, élégant et séducteur, changeant de nom comme de smoking, OSS 117 œuvre pour la CIA. D'ascendance aristocratique française – ses ancêtres se sont installés en Louisiane –, il porte occasionnellement, à l'instar de James Bond, l'uniforme, boit sec, cogne dur et use de quelques gadgets électroniques dans les nombreux pays qu'il visite à des fins professionnelles.

Son succès en librairie et en gare, au Fleuve Noir puis aux Presses de la Cité, atteint des ventes et des tirages si importants que Jean Bruce rédige jusqu'à douze *OSS 117* par an. Il en aurait encore beaucoup écrit si, en 1963, il ne s'était pas tué au volant de sa Jaguar. Pourtant, avec Jean Bruce, ne disparaît pas Hubert Bonnisseur de la Bath car, dès 1964, sa veuve prend le relais. Elle publie pas moins de 143 *OSS 117* avant que ses enfants, Martine et François Bruce, ne lui succèdent en 1987, deux ans après sa mort, avec 24 romans d'espionnage supplémentaires. Fin de règne cinq ans plus tard avec le bien nommé *OSS 117 prend le large*.

Au cinéma, si l'imminence du premier **James Bond** souffle en 1962 à André Hunebelle l'adaptation d'un *OSS 117*, Hubert Bonnisseur de la Bath n'attend pas que Sean Connery étreigne Ursula Andress pour se hasarder à l'écran. Début 1957, il apparaît sur les écrans français dans **OSS 117 n'est pas mort** sous les traits du Suisse Ivan Desny et sous la direction de Jean Sacha. Un tour d'essai, un premier long-métrage, et OSS 117 met déjà les voiles, dissuadé de retour par l'hégémonie des barbouzes vedettes du moment, du Gorille à Lemmy Caution. Avant l'heure 007, ce n'est pas encore l'heure...

1963 : OSS 117 SE DÉCHAÎNE

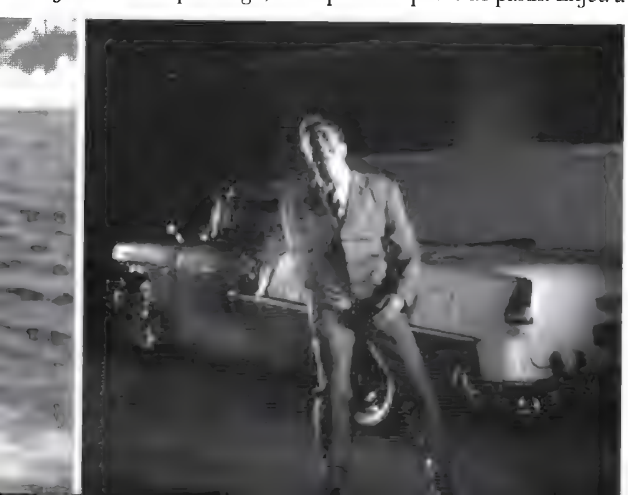
Si OSS 117 tente, et rate, l'aventure cinématographique avant son rival James Bond, il doit attendre que celui-ci fasse ses preuves avec Dr. No pour se risquer à un come-back. Chauffé par la virilité de Sean Connery, Ursula Andress sortant de l'on-

de et la paranoïa du péril mondial, le public accueille cette fois Hubert Bonnisseur de la Bath en nombre. Un succès dû à la réactivité d'André Hunebelle qui n'attend pas que **James Bond contre Dr. No** sorte dans les salles françaises pour ficeler **OSS 117 se déchaîne**. Le premier tombe en mars 1963, le second à peine trois mois plus tard…

Rapide à la détente et intimement en phase avec les goûts et attentes du public, André Hunebelle commet cependant une erreur : il refuse à Sean Connery le rôle d'Hubert Bonnisseur de la Bath, lui préférant un Américain certes beau gosse, mais un peu falot. Un certain Kerwin Matthews, jusque-là animateur de quelques films d'aventures (principalement **Le Septième voyage de Sinbad** et **Jack le tueur de géants**) et interprète de Johann Strauss dans un téléfilm.

Dans les rues pavées et tortueuses d'un Bonifacio plus proche du Whitechapel de Jack l'Éventreur que de la Corse de carte postale, OSS 117 débute sous les auspices du film noir néo-expressionniste. C'est pourtant bel et bien d'espionnage à la James Bond qu'il s'agit, en dépit des vapeurs de pastis. Enjeu à l'intervention de l'agent secret : une technologie soviétique permettant de détecter les sous-marins atomiques que n'aurait pas désavouée le Dr. No. En dépit de l'accompagnement musical très yéyé de Michel Magne et de la décontraction affichée par Kerwin Matthews, le ton, donné par un prélude documentaire sur la Guerre Froide, est grave. Et ce n'est pas la présence de Daniel Emilfork en agent du Kremlin qui apporte un peu de fantaisie. Un méchant patibulaire cependant aussi indispensable à l'arsenal du héros que la girl de service, une supposée Scandinave qu'interprète Irina Demick, qui venait juste de jouer les résistantes à vélo dans **Le Jour le plus long**.

De jolies filles, des vilains en abondance, un peu de tourisme, le péril rouge, un héros charmeur… Rien ne manque au cahier des charges du petit espion illustré. Pas même une grotte sous-marine dans la grande tradition des sabotages intercontinentaux.



1964 : BANCO À BANGKOK POUR OSS 117

Dans **OSS 117 se déchaîne**, Hubert Bonnisseur de la Bath fait passer l'envie aux Soviétiques de s'attaquer à la flotte de l'OTAN. Pour son come-back, toujours incarné par Kerwin Matthews, il s'en prend à un adversaire d'une autre étoffe : une secte, notamment constituée d'anciens nazis, préparant une contagion à échelle mondiale par un virus mutant de la peste, répandu sur des rats. Son but : l'avènement d'une société « pure ». Son chef : le docteur Gunna Sinn qu'interprète un Robert Hossein pas franchement crédible en Thaï portant le couvre-chef des maharadjahs. **Banco à Bangkok pour OSS 117** ne manque donc pas de pittoresque dans le genre roman-feuilleton. Avec pour clou du spectacle la découverte d'un laboratoire plein de chercheurs testant le virus de la peste et l'allocution de Robert Hossein, portant la cape de Dracula, devant ses laborantins. Le film s'achève alors sur une prémisse à la série *24 heures chrono* : le méchant en chef menace de contaminer

Sur ces deux pages : L'agent OSS 117, aKa Hubert Bonnisseur de la Bath en action. Kerwin Matthews, premier détenteur du rôle, ouvrira la voie du succès de la franchise avec le doublé gagnant OSS 117 se déchaîne (1963) et Banco à Bangkok pour OSS 117 (1964). Dans ce dernier, Matthews aura comme adversaire le coquet Robert Hossein, qui, avec sa cape draculienne, fait figure de méchant absolu typé et charismatique. La caractérisation des « vilains » dans les OSS 117 est la même que chez l'ennemi James Bond : grandiloquent et fascinant, trouble et puissant, le méchant doit apporter le contre point idéal à l'image de l'invincible agent.

Ci-dessus :
Toujours peuplés de créatures sublimes, les OSS 117 ont vu de nombreuses beautés défiler dans leurs histoires. Ici, Mylène Demongeot, la blonde incendiaire menacée dans Furia à Bahia pour OSS 117. Sûrement l'une des plus belles OSS girls de la série.

les États-Unis en inoculant le virus à l'espion paré au retour à l'envoyeur ! Une idée de péril bactériologique qui marque également les adieux de Kerwin Matthews à Hubert Bonnisseur de la Bath, André Hunebelle lui cherchant déjà un successeur pendant le tournage en Thaïlande. Débarqué de la série, le comédien tente, trois ans plus tard, un retour sur le créneau bondien avec le rôle de Clint de la Roche (!!) dans **Le Vicomte règle ses comptes**. Noyé dans la masse des postulants aux galons de 007, il ne refera plus guère parler de lui.

1965 : FURIA À BAHIA POUR OSS 117

Kerwin Matthews se montrant trop gourmand côté cachet après deux **OSS 117** couronnés de succès, André Hunebelle recherche un nouvel interprète à l'espion. Il le repère sur le tournage de **Banco à Bangkok**, se languissant en bonne compagnie auprès de la piscine de son hôtel. L'homme, l'Australien d'origine austro-tchèque Friedrich Strobl Von Stein n'est pas comédien. VRP en produits pharmaceutiques, il reçoit toutefois avec un certain enthousiasme la proposition d'Hunebelle. Devenir acteur ? Suivre des cours d'art dramatique ? Changer de nom ? Sans jamais se prendre au sérieux, le nouvellement nommé Frederick Stafford répond affirmatif à tout. Et, certes un peu rigide, le voilà dans la panoplie de l'agent secret Hubert Bonnisseur de la Bath, nettement plus convaincant dans le rôle que des professionnels comme Kerwin Matthews et John Gavin.

Moins violent que 007 mais tout aussi porté sur la gent féminine, OSS 117 arrive au Brésil non pas pour briser des cœurs, mais pour enquêter sur des attentats kamikazes commis sous l'emprise d'une fleur psychotrope dont le secret de la distillation est détenu par des Indiens. Des actes de terrorisme en vérité commis par une milice d'extrême droite rêvant d'un autre ordre mondial.

Parfois un peu simpliste, le scénario de **Furia à Bahia** tape même dans le ridicule lorsque les Indiens manient la kalashnikov avec l'aisance de vieux baroudeurs. Sous les maracas de la musique de Michel Magne, le troisième **OSS 117** s'en tire néanmoins plutôt bien, transcendé par des bagarres endiablées réglées par le spécialiste Yvan Chiffre, par le déploiement de force du final (les paras de l'armée brésilienne !) et le cadre des chutes d'eau du dénouement. Avec un Hubert Bonnisseur de la Bath plus charismatique que le précédent, une belle brochette de vilains (Dominique Zardi, Guy Delorme, François Maistre...), Raymond Pellegrin en semi-méchant et Mylène Demongeot en conquête principale du héros, **Furia à Bahia pour OSS 117** relance la série.

1966 : À TOUT CŒUR À TOKYO POUR OSS 117

André Hunebelle étant occupé à la préparation de **Fantômas se déchaîne**, c'est Michel Boisrond qui se colle à cet **OSS 117** écrit et produit de manière à couper l'herbe sous le pied du **James Bond** suivant, **Opération tonnerre**, sorti quelques semaines plus tard.

Avec **Opération tonnerre**, cet **OSS 117** partage non seulement un script voisin, mais étrangement la présence de Terence Young. Terence Young, réalisateur de plusieurs **Bond**, dont **Opération tonnerre**, et également collaborateur au scénario d'**À tout cœur à Tokyo** auprès de Pierre Foucaud, le scénariste de la plupart des autres épisodes de la série ainsi que des **Fantômas** d'André Hunebelle. Une signature de traître presque décalée, vite rappelée à l'ordre sur **Opération tonnerre**. Réalisateur de comédies, Michel Boisrond applique immédiatement au quatrième **OSS 117** un ton léger et primesautier que soutient la musique guillerette de Michel Magne. Un humour présent dans de nombreuses séquences, dont une où apparaît Jacques Legras

OSS 117 SE DÉCHAÎNE. FRANCE/ITALIE. 1963. RÉAL. : ANDRÉ HUNEBELLE. INT. : KERWIN MATTHEWS, IRINA DEMICK, NADIA SANDERS, HENRI-JACQUES HUET, DANIEL EMILFORK...
CARACTÉRISTIQUES DVD : format 1.66 noir et blanc, image remastérisée 16/9 compatible 4/3, son dolby digital mono restauré.
BONUS : Actualités d'époque, présentation du film par le cascadeur Yvan Chiffre, portrait de Jean et Josette Bruce par leurs enfants, Martine et François Bruce, courte interview d'époque de Kerwin Matthews, bandes-annonces du film et du Faria.

BANCO À BANGKOK POUR OSS 117. FRANCE/ITALIE. 1964. RÉAL. : ANDRÉ HUNEBELLE. INT. : KERWIN MATTHEWS, PIER ANGELI, ROBERT HOSSEIN, DOMINIQUE WILMS, HENRI VIRLOJEUX...
CARACTÉRISTIQUES DVD : format 2.35 couleurs, image remastérisée 16/9 compatible 4/3. Son dolby digital mono restauré.
BONUS : Actualités d'époque, présentation du film par la comédienne Dominique Wilms, portrait d'André Hunebelle sur le tournage du film, reportage d'époque sur le plateau, bandes-annonces du film et des **Mystères d'Angkor**.

FURIA À BAHIA POUR OSS 117. FRANCE/ITALIE. 1965. RÉAL. : ANDRÉ HUNEBELLE. INT. : FREDERICK STAFFORD, MYLÈNE DEMONGEOT, RAYMOND PELLEGRIN, FRANÇOIS MAISTRE, PERRETTE PRADIER, GUY DELORME...
CARACTÉRISTIQUES DVD : format 2.35 couleurs, image remastérisée 16/9 compatible 4/3. Son dolby digital mono restauré.
BONUS : Actualités d'époque, présentation du film par Mylène Demongeot, reportage d'époque sur le tournage, clip musical de la série **OSS 117**, bandes-annonces du film et de **Coplan prend des risques**.

À TOUT CŒUR À TOKYO POUR OSS 117. FRANCE/ITALIE. 1967. RÉAL. : MICHEL BOISROND. INT. : FREDERICK STAFFORD, MARINA VLADY, HENRI SERRE, BILLY KEARNS, JITSUKO YOSHIMURA, COLIN DRAKE...
CARACTÉRISTIQUES DVD : format 2.35 couleurs, image remastérisée 16/9 compatible 4/3. Son dolby digital mono restauré.
BONUS : Actualités d'époque, visionnage du film avec option bulles d'informations, présentation du film par l'assistant réalisateur Michel Wyn, interview du coordinateur des bagarres Claude Carliez, bandes-annonces de **Feu à volonté** et de **Guerre secrète**.

PAS DE ROSES POUR OSS 117. FRANCE/ITALIE. 1968. RÉAL. : ANDRÉ HUNEBELLE, JEAN-PIERRE DESAGNAT ET RENZO CERRATO. INT. : JOHN GAVIN, MARGARET LEE, CURD JÜRGENS, ROBERT HOSSEIN, LUCIANA PALUZZI, LUIGI MONTEFIORI...
CARACTÉRISTIQUES DVD : format 1.85 couleurs, image remastérisée 16/9 compatible 4/3. Son dolby digital mono restauré.
BONUS : Actualités d'époque, présentation du film et de la série par Jean-Pierre Desagnat interrogé par son fils François, bandes-annonces d'**Alerte à Gibraltar** et de **Cartes sur table**.

Édités par Gaumont DVD en digipack uniquement. Distribués par GCTHV. Sortie le 9 mars.

(futur animateur de ***La Caméra invisible***!) en Chinois fourbe ou encore celle où l'espion se mesure à un gigantesque lutteur japonais de plus de deux mètres lors d'une bagarre dévastatrice. On retiendra surtout toutes les scènes entre OSS 117 et Tetsuko (Jitsuko Yoshimura), coquine sergent de charme de la police japonaise, qui lui saute pratiquement dans les bras. Le personnage de Tetsuko est de loin le meilleur rôle féminin du film, celui d'Eva Davidson, une employée au service du chiffre de l'ambassade américaine manipulée par une puissance ennemie, étant passablement sacrifié. Visiblement pas très concernée par le projet, son interprète, Marina Vlady, sortait à l'époque avec Jean-Luc Godard qui, le temps d'un rendez-vous galant, passa rapidement sur le plateau.

Que l'enjeu d'**À tout cœur...** soit une arme si destructrice qu'elle efface de la carte deux bases américaines, n'altère pas la légèreté d'un film qui aurait franchi le pas de la pure dérision si la tutelle d'André Hunebelle producteur ne garantissait pas un certain sérieux. Évidemment, les moyens relativement modestes de la coproduction franco-italienne paraissent pingres en regard des fastes d'**Opération tonnerre**, mais **À tout cœur à Tokyo** domine d'assez haut la série des **OSS 117**. Plutôt imaginatif dans la conduite de son scénario, il précède même **L'Espion qui m'aimait** dans l'idée du bateau-usine dont la proue s'ouvre pour avaler un autre navire.

Aguerri par un premier **OSS 117** et, entre-temps, par l'interprétation de **Baroud à Beyrouth pour FBI 505**, un autre ersatz à James Bond, Frederick Stafford s'y montre plus à l'aise que l'année précédente. Il reviendra à l'espionnage avec **Estouffade à la Caraïbe**, **L'Homme qui valait des milliards** et surtout **L'Étau**, où il est imposé à Alfred Hitchcock par les producteurs du film. Tellement fâché de leur décision autoritaire, le grand cinéaste refusa toujours d'évoquer son nom. Un peu dur pour un dilettante attachant décédé en 1981 dans un accident d'avion. Dans un **OSS 117**, en sortir indemne n'aurait été qu'une formalité.

1968 : PAS DE ROSES POUR OSS 117

Les années passent et, selon une tradition désormais établie, Hubert Bonnisseur de la Bath change de tête. Il prend désormais celle de John Gavin qui, double ironie, servit dans les services secrets de la Marine américaine entre 1952 et 1955, et, après George Lazenby dans **Au service secret de sa majesté**, signa pour incarner James Bond avant que Sean Connery ne reprenne in extremis le rôle. Une occasion ratée. Ses titres de gloire de comédien, John Gavin les doit tout de même à Alfred Hitchcock qui lui confia l'interprétation de l'amant de Janet Leigh dans **Psychose** et à Stanley Kubrick qui le garda comme Jules César, choisi par Anthony Mann et Kirk Douglas, sur **Spartacus**. Deux titres majeurs dans une carrière terne.

Surnommé par Alfred Hitchcock *« le piquet »* pour son jeu raide, John Gavin n'est ni meilleur ni pire que Frederick Stafford ou Kerwin Matthews dans le rôle de l'espion au nouveau visage, justifié dans le scénario par quelques coups de bistouri. OSS 117 ne doit-il pas se faire passer pour le tueur William Chandler afin d'infiltrer une organisation criminelle à l'échelle internationale ? Mission : liquider un émissaire des Nations Unies au Maghreb pour mieux relancer une petite guerre locale... Une organisation ou plutôt l'Organisation dont les caractéristiques évoquent irrésistiblement le S.P.E.C.T.R.E. des **007**. D'ailleurs, les points communs avec James Bond, **Pas de roses pour OSS 117** les cultive. D'abord à travers la présence dans le rôle de l'efféminé Major de Curd Jürgens, principal adversaire de Roger Moore dans **L'Espion qui m'aimait** une décennie plus tard. Ensuite avec Luciana Paluzzi, James Bond girl en second d'**Opération tonnerre**. Et ce n'est certainement pas un hasard vestimentaire si, en belle doctoresse pas farouche, la comédienne revêt la tunique de cuir de la Pussy Galore, alias Honor Blackman, de **Goldfinger** à laquelle elle pique par la même occasion sa coiffure !

Une créature de rêve ne suffisant guère au tableau de chasse du barbouze ricain de vieille souche française, Rosalba Neri (égérie de la série B italienne) et surtout l'Anglaise Margaret Lee, en candide fille à papa, viennent prêter cuisse forte. L'Anglaise est par ailleurs une habituée des avatars de **007**, puisque avant **OSS 117** elle anima notamment **Coplan sauve sa peau**, **Le Carnaval des barbouzes** et **Opération Marrakech**.

Ci-dessus :
Passage de relais pour OSS 117 apparaissant sous les traits de John Gavin qui affrontera, entre autres, le féroce Luigi Montefiori, plus connu des amateurs de bis rital sous le nom de George Eastman.

Si les filles garnissent avantageusement le bouquet de **Pas de roses pour OSS 117**, les vilains tiennent aussi leur rang. Autour du suave Curd Jürgens gravitent l'homme de main Luigi Montefiori (George Eastman), futur « homme qui se mange lui-même » d'**Anthropophagous**, et un Robert Hossein sur le retour en docteur Saadi chargé d'administrer, toutes les vingt-quatre heures, un antidote à notre héros contre le poison qui circule dans ses veines.

Si, au gré des séquences, André Hunebelle se décharge d'une partie de la réalisation au profit de deux de ses assistants, Jean-Pierre Desagnat et Renzo Cerrato, **Pas de roses pour OSS 117** tourne gentiment rond sur une musique à la Claude Nougaro. Réécrit par une pléiade de scénaristes (dont Claude Sautet pendant quelques jours) à la demande du producteur Marcello Danon, qui jugeait excessivement parodique le script initial de Jean-Pierre Desagnat, le film marque l'arrêt de la série. Échec au box-office donc, attribué à un début sous-titré pour davantage d'authenticité.

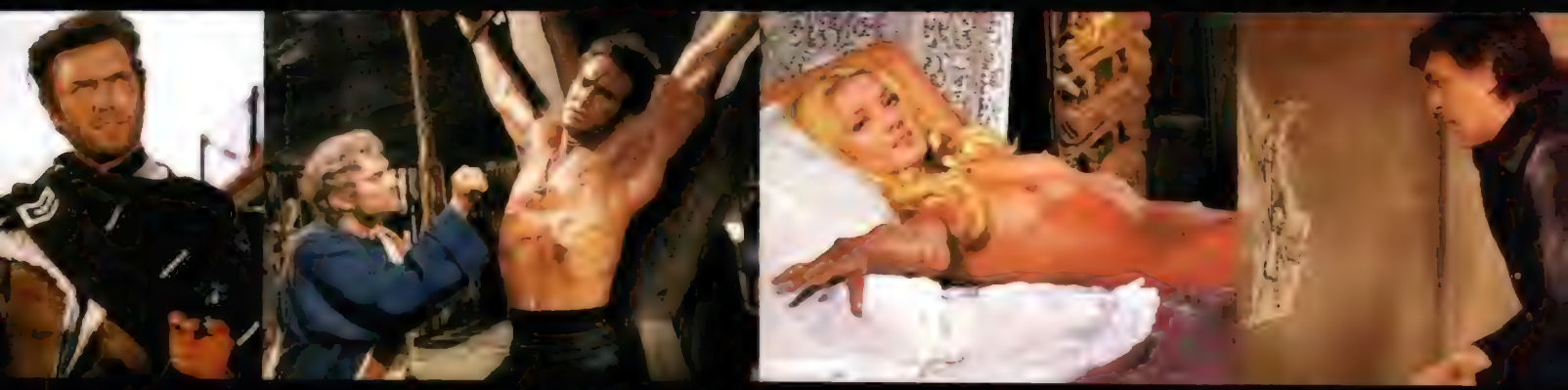
ADIEU L'ESPION

À bout de souffle, laminé par une concurrence féroce et un 007 toujours plus fringant, OSS 117 tente pourtant de repartir sous l'impulsion d'André Hunebelle, Jean-Pierre Desagnat et Josette Bruce. Si le projet tombe à l'eau au cinéma, il ne tarde pas à retrouver preneur avec les frères Khouri, des producteurs/réalisateurs brésiliens dont l'aventure européenne s'arrête pratiquement là. Confié aux bons soins de Pierre Kalfon, qui se fera plus tard un nom dans la distribution sous le label des Films Number One, **OSS 117 prend des vacances** arrive en 1970 dans l'indifférence générale, guère avantagé, il est vrai, par la piètre performance du bellâtre Luc Merenda entouré tout de même d'Elsa Martinelli, Edwige Feuillère et de Norma Bengell. Malgré une action trépidante bâtie sur une histoire de complot anti-castriste inspirée du fiasco américain de la Baie des Cochons et un retour au Brésil de **Furia à Bahia**, **OSS 117 prend des vacances** marque les funérailles cinématographiques de l'espion imaginé par Jean Bruce. Complètement mort Hubert Bonnisseur de la Bath ? Non, puisque l'année suivante, la télévision française, via l'ORTF, s'en saisit pour une ultime tentative de réanimation. Résultat : **OSS 117 tue le taon** ressuscite à l'initiative d'André Leroux sous les traits d'Alan Scott, un acteur américain établi en France. Depuis, OSS 117 s'est fait porter pâle.

Marc TOULLEC

MAD MOVIES HORS-SÉRIE SPÉCIAL
L'AGE D'OR DU CINÉMA DE GENRE ITALIEN

PEPLUM WESTERN POLAR HORREUR EROTIQUE



Avec les interviews carrières exclusives de Franco Nero, Fernando Di Léo, Gianni Garko, Ernesto Gastaldi, Tinto Brass, Giogio Arlorio, Giulio Petroni...

et les interventions de Guillermo Del Toro, William Lusting, René Chateau, Yves Boisset et Doug Headline

196 PAGES - PLUS DE 400 PHOTOS

Offre de souscription privilégiée réservée aux lecteurs de Mad Movies

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à Mad Movies, 6 rue Rodier 75009 Paris. Tél. : 01 44 635 635.

En kiosque en avril 2005
196 pages - 10 €

❑ **Oui,** je commande le **Hors-Série Italie Mad Movies** au prix exceptionnel de souscription de 8,50 €

Ci-joint mon règlement à l'ordre de CPF/Mad Movies par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

NOM _____ PRÉNOM _____
ADRESSE _____
CODE POSTAL _____ VILLE _____
PAYS _____

Date d'expiration : Mois/Année

Date/Signature obligatoire

Offre valable pour la France métropolitaine uniquement, jusqu'au 31 Mars 2005 et dans la limite des stocks disponibles.

❑ «Conformément à la loi Informatique et Libertés du 6 Janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case.»

Madgazine

DVD • VIDÉO • TÉLÉ • MANGA • JEUX VIDÉO • GOODIES • LIVRES • MUSIQUE

Un face-à-face ? Avec moi, en DVD.

sommaire

#83 DVD
Sergio, McT, Spielby, Burt, Ben, Miyazaki, Twohy, Dolph, Lucio... C'est vraiment la fête des cadors à la casa Moïssakis ce mois-ci, et forcément, ça s'en ressent dans son cahier DVD toujours aussi bien achalandé !

#96 TÉLÉ MANIAC
Ce mois-ci, Yannick fait dans le B bourrin (comme d'habitude quoi !) et nous revient avec deux pleines pages sur la série ***Système B***, actuellement diffusée sur la chaîne câblée Action ! Nouveau rendez-vous mensuel : la rétro d'une série phare du genre sous la houlette de Martin Winckler.

#98 ANIME NATION
Ce mois-ci, le père Dupuy reprend la rubrique Anime Nation et nous parle de l'actualité du moment, avec notamment plein de méchas partout ! Ben ouais, quand il ne se fabriquait pas des costumes de monstres étant petit, il jouait avec ses transformers, le bougre !

#100 PLAYMAD
Encore du bourrin pour Yann ce mois-ci, mais dans la catégorie vidéo-ludique, puisqu'il nous parle de **Shadow of Rome**, dans lequel il peut se la péter Russell Crowe du pauvre, tendance Lou Ferrigno, dans ce jeu de gladiateurs sur PS2. Et pour ceux qui posent la question, oui, il aime ça !

#102 MÉLOMAD
Le père Olivier Galliano se diversifie un peu ce mois-ci, puisqu'en plus de parler des B.O. de **Capitaine Sky** ou d'**Elektra**, il évoque également celles de **World of Warcraft** et de **Metal Gear Solid 3**, deux jeux vidéo qu'il a piqués à un Yannick pas très content de se faire empapahouter comme ça !

#103 SANG D'ENCRE
Arnaud aime recevoir les bouquins qu'il va traiter une journée avant le bouclage, histoire de passer une belle nuit blanche pour les lire et les chroniquer. Au programme ce mois-ci, une encyclopédie du cinéma ringard, et un fanzine sur la zik de films qu'il a piqué à Olivier pour venger Yannick !

SERGIO LEONE : MGM CORRIGE LE TIR !

(ET POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS : ÉDITION COLLECTOR + IL ÉTAIT UNE FOIS LA RÉVOLUTION : ÉDITION COLLECTOR)

DEUX ÉDITIONS COLLECTOR EXCELLENTES ET DÉFINITIVES DE DEUX GRANDS SERGIO LEONE ? SI, SI, AVEC MGM, C'EST POSSIBLE !

L'éditeur MGM se fait assez souvent remarquer par sa fâcheuse tendance à bazarder son catalogue dans des éditions indigentes pour qu'on souligne leur travail de qualité quand c'est le cas. En fait, ce qui fait rudement plaisir dans ces éditions collector d'**Et pour quelques dollars de plus** et d'**Il était une fois la révolution**, c'est que les critiques émises au sujet des précédentes éditions DVD du maestro semblent avoir été entendues par l'éditeur. Tout d'abord, gros point noir de l'année DVD 2003, la précédente édition d'**Il était une fois la révolution** avait scandalisé tout le monde car présentant le film dans une copie passable et surtout dans sa version américaine délestée de son flash-back final. La faute est donc largement réparée ici, puisque la formidable épopée politique de Leone est maintenant disponible dans sa version intégrale et restaurée, bénéficiant désormais d'une image et d'un son de haute qualité. Même satisfaction technique pour **Et pour quelques dollars de plus**, dont la pureté d'image s'avère même supérieure à celle d'**Il était une fois la révolution**. On regrettera simplement l'absence des pistes mono originelles, même si les remixages 5.1 ne déméritent pas. D'autre part, pas de versions intégrales salement doublées comme ce fut le cas pour le collector de **Le Bon, la brute et le truand** paru l'an dernier. En réalité, les versions intégrales proposées ici ne le sont que pour le public américain, puisque ce sont les montages diffusés à la télé française depuis des années. Dont acte. En ce qui concerne les bonus, le meilleur se situe dans les formidables commentaires audio de Sir Christopher Frayling. Là aussi, plutôt que d'aller chercher le soporifique Richard Shikel, critique américain qui avait assuré le commentaire sur **Le Bon, la brute et le truand**, MGM a embauché l'excellent biographe de Sergio Leone, qui s'était acquitté avec succès du commentaire audio du collector d'**Il était une fois dans l'Ouest** paru chez Paramount. Possédant une parfaite connaissance de Leone, de son univers et de son langage cinématographique, ainsi qu'une culture livresque et cinéphilique assez bluffante, le bonhomme analyse les deux films avec brio et bon sens, dévoilant une foultitude d'anecdotes, remettant constamment les films de Leone en perspective avec sa propre œuvre, avec le cinéma italien de l'époque, mais aussi avec l'histoire du cinéma en général (comme lorsqu'il compare le montage de la scène d'ouverture d'**Il était une fois la révolution** au travail d'Eisenstein, ou quand il remarque que l'esthétique de la scène de flash-back qui hante Gian Maria Volonté dans **Et pour quelques dollars de plus** est issue du cinéma d'horreur). Ces commentaires audio s'avèrent tellement exhaustifs que du coup, les bonus des deux éditions souffrent de nombreuses redites : ainsi, les anecdotes sur l'embauche de Lee Van Cleef par Leone ou sur la phrase de Mao Tsé-toung placée en exergue d'**Il était une fois la révolution** reviennent sur le tapis à plusieurs reprises. Les interviews sont très intéressantes, notamment celles du scénariste Sergio Donati (**Dollars** et **Révolution**), de Clint Eastwood (**Dollars**) et du producteur Alberto Grimaldi (**Dollars**), même si ces deux dernières comportent des passages déjà présents sur le collector de **Le Bon, la brute et le truand**. Frayling, quant à lui, revient à la charge au travers de deux documentaires (« Un nouveau procédé » sur **Dollars** et « Le Mythe de la révolution » sur **Révolution**) d'une vingtaine de minutes, où le bougre, après ses commentaires audio, se montre encore capable de nous en apprendre de nouvelles. Restent divers bonus à intérêt variable sur la restauration des films ou sur les scènes coupées dans les copies d'exploitation américaines, ainsi que des galeries photos nostalgiques qui comparent, au son de la musique de Morricone, les scènes des films avec les lieux de tournage tels qu'ils sont aujourd'hui. Voilà donc deux éditions hautement satisfaisantes, qui vont vous permettre de ranger ces deux monstrueux classiques dans votre DVDthèque sans aucun regret. Disons-le tout net : merci MGM !

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX) ET DTS (VO ET VF SUR **ET POUR QUELQUES DOLLARS DE PLUS**). SUPPLÉMENTS (VOST) : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - INTERVIEWS - GALERIES PHOTOS - SPOTS RADIOS - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

MILLENNIUM
SAISON 3

DE CHRIS CARTER

L'intégrale de ***Millennium*** est désormais complète puisqu'il s'agit là de l'ultime saison. Une suite logique puisque après avoir intégré le groupe Millennium pour « chasser » les psychopathes les plus dangereux (saison 1) et y avoir découvert une forme de corruption (saison 2), l'agent Frank Black revient au FBI pour faire éclater la vérité (saison 3). Après les dures critiques sur la saison 2, Chris Carter reprend les rênes de son bébé, d'autant que la Fox avait commandé cette saison, à la surprise générale. Il s'agit pourtant de clore la série, puisque le gros des spectateurs a bien du mal à accepter un concept aussi noir, violent et fataliste. Malgré tout, la note finale sera tout de même assez pessimiste, mais avant d'en arriver là, le plaisir de voir certains épisodes renouer vraiment avec le ton de la saison 1, à savoir terrifiant et un tantinet malsain, est de taille. Dans le making-of ci-présent, Henriksen s'avoue déçu de la tournure conceptuelle du groupe Millennium mais, dans le même temps, se révèle hanté par le projet de long-métrage mis en place par Chris Carter lui-même. Une révélation qui résume bien la fascination que procure ***Millennium***, ce que confirme le récent succès des éditions DVD de la série, détail important susceptible de vraiment lancer ce projet d'adaptation au cinéma attendu par tous les fans.

Stéphane THIELLEMENT

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : MAKING OF - FEATURETTE - ÉPISODE ***X-FILES « MILLENNIUM »***.

L'IMPARABLE GÉNIE

(KIKI LA PETITE SORCIÈRE + LE VOYAGE DE CHIHIRO : ÉDITION COLLECTOR)

Véritable artésienne de l'édition spéciale, le double DVD du **Voyage de Chihiro** est enfin disponible. L'insupportable attente, dont beaucoup ont rendu Buena Vista responsable à tort, est presque totalement récompensée. Si l'on excepte le volumineux packaging d'un goût douteux (quelle est la pertinence de la présence du jeu de cartes ?) et les apports incongrus d'intervenants français inintéressants sur le module consacré à Joe Hisaishi, les suppléments sont aussi concis que passionnants. Il faut voir en particulier le making-of dépeignant Hayao Miyazaki en créateur proche de ses collaborateurs, intransigeant (on plaint son premier assistant) et en proie au doute. Cette saine relation directe entre le réalisateur et son œuvre est étayée par le second point fort du collector : un entretien avec le producteur de Ghibli, expliquant sans détour la politique adoptée par le studio et qui, sans renier sa recherche du profit, met à mal les adeptes du capitalisme sauvage et des productions inflationnistes. Le très mésestimé par mes bourrins de confrères (et néanmoins amis) **Kiki la petite sorcière** sort simultanément en édition simple. Chef-d'œuvre moins évident que le délire baroque précité, **Kiki** est pourtant un exploit tout aussi fabuleux, notamment grâce à une simplicité d'exécution parvenant à glorifier sur le même plan bonheurs quotidiens et fantasmes fantastiques (les scènes de vol comptent parmi les plus belles de l'histoire du cinéma). L'édition française est la réplique quasi exacte du DVD japonais, avec notamment le story-board complet. Un supplément qui, à l'image du film, est direct, suffisant et imparable.

Julien DUPUY

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : BVHE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 ET DTS (VO ET VF SUR **LE VOYAGE DE CHIHIRO**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **KIKI LA PETITE SORCIÈRE**). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - GALERIE - BONUS CACHÉS (SUR **LE VOYAGE DE CHIHIRO**) - BANDES ANNONCES - INTÉGRALITÉ DES FILMS EN STORY-BOARD (SUR LES DEUX).

D.A.R.Y.L.

DE SIMON WINCER

Bien avant le **A.I.** de Spielberg, il y avait **D.A.R.Y.L.** de Simon Wincer, qui racontait déjà l'histoire d'un pauvre petit n'enfant qui découvre qu'il est en fait un robot initié par une bande de galonnés psychorigides. La ressemblance entre le poème mélancolique de Spielby et cet avatar de la vague « SF hi-tech pour les kids » qui sévit durant les années 80 (mais si, souvenez-vous, **Wargames**, **Short Circuit** et Cie) s'arrête là. Personnages stéréotypés, rythme grabataire et overdose de bons sentiments, voilà le programme de ce téléfilm en Scope, dont la sortie en DVD nous incite à nous poser une question existentielle : pourquoi ?

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : GCT. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

DARK ANGEL

DE CRAIG R. BAXLEY

« Il est venu en paix » qu'il disait l'autre alien permanenté avec ses godasses compensées dignes d'un travelo du bois de Boulogne. Et comme Dolph Lundgren n'aime pas trop les tarlouzes (*« C'est juste un pédé de l'espace... »* se plaît-il à répéter), il s'allie avec Brian Benben (future star de la série ***Dream On***) pour lui mettre la pâtée. Aux commandes, c'est Craig Baxley (chef cascadeur sur ***L'Agence tous risques*** et réal d'**Action Jackson**, que du bon !) qui cachetonne sans inspiration, servant la soupe au héros le plus homophobe des années 80, à l'heure où le règne des gros bras périclitait. Bon, il est grand temps que tu nous la foutes, la paix !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85. SON 2.0 (VO ET VF).

TOPKAPI

DE JULES DASSIN

Dans son **Mission : Impossible**, lors du cambriolage au siège de la CIA, De Palma rendait hommage à **Topkapi**, bouclant ainsi la boucle, puisque la série télé qu'il adaptait était à la base inspirée du caper movie de Jules Dassin. Fausse œuvre légère traversée de fulgurances psychédéliques, portée par un humour aux sous-entendus salaces (le personnage de Melina Mercouri est une nympho de première), **Topkapi**, avec sa photo flamboyante et sa magnifique scène de casse finale, reste aujourd'hui ce bel objet classieux et fun qu'il a toujours été. Problème : un tel classique, même si présenté dans une très belle copie, méritait mieux que cette édition anorexique.

Arnaud BORDAS

DVD ZONE 2. ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.66 (4/3). SON 2.0 (VO ET VF).

LE REPOS DU GUERRIER

(CHRISTINE : ÉDITION COLLECTOR + MEDICINE MAN + LE TERMINAL)

Il est évident qu'aussi géniaux soient-ils, de grands metteurs en scène ne peuvent pas forcément péter le feu à chaque film et réaliser des œuvres d'envergure à la chaîne. Ce mois-ci, l'édition spéciale surévaluée de **Christine**, le DVD tout pourri de **Medicine Man** et le double disque formaté du **Terminal**, prouvent que Carpenter, McTiernan et Spielberg peuvent aussi pondre des œuvres mineures, souvent pour des raisons anecdotiques. Mais soyons clairs, qui dit mineur ne dit pas raté, loin s'en faut. Hormis **Medicine Man** qui, malgré son incroyable mise en scène, souffre quand même d'un script indigeste, d'interprétations insupportables (un coup de riot gun pour Lorraine Bracco, merci !) et d'une morale bien-pensante sortie d'un meeting de Noël Mamère, **Christine** reste un thriller d'une efficacité rare, qui en remontre à n'importe quel film fantastique actuel, et **Le Terminal** une comédie romantique touchante et bien moins naïve qu'elle n'en a l'air. Difficile cependant d'être dithyrambique quand les œuvres qui les ont précédées se nomment **The Thing**, **Minority Report** ou **Piège de cristal**. Les éditeurs DVD, en panne d'inspiration pour vendre des fleurs qu'ils ne comprennent pas toujours, ont d'ailleurs opté pour des approches différentes à chaque fois. La plus cohérente est celle relative au DVD de **Christine**, entièrement consacrée à l'auteur Carpenter (même si ce dernier réalisa la une pour commande) et conçue par le stakhanoviste des bonus, Laurent Bouzereau. Au programme, un docu rétrospectif captivant [illegible] que l'éditeur n'a pas pu s'empêcher de diviser en 3 featurettes (ça fait mieux sur la jaquette !) et 20 scènes coupées. Les fans de Big John bavent déjà, mais il convient de calmer leur enthousiasme. Car en maître de la concision, Carpenter avait parfaitement dégraissé son film, laissant tomber les bouts de péloche inutiles. Du coup, sur les 20 scènes inédites (certaines durent 8 secondes !), seuls 3 ou 4 passages sont intéressants, car accentuant la dérive psychotique d'Arnie. Politique des auteurs oblige, Bouzereau, qui se retrouve à la tête des bonus du **Terminal**, fournit là aussi un travail carré, qui se heurte toutefois à la volonté qu'a eue Spielberg de rester en retrait (rappelez-vous l'affiche, avec son nom en minuscule). Ce qui donne un disque de bonus bizarre, lisse et factuel, hésitant entre la featurette promo et le questionnement d'un auteur prolixe, mais qui ne se dévoile pas trop. Enfin, la sortie discrète de **Medicine Man** témoigne du dédain dont est encore victime McT, la majorité de ses films n'ayant eu droit qu'à des DVD basiques. Pendant ce temps-là, **Get Shorty** et **Top Gun** ressortent en éditions collector...

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEURS : GCT ET UNIVERSAL. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR **LE TERMINAL**) ET 2.0 (VO ET VF SUR **CHRISTINE** ET **MEDICINE MAN**). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES - DOCUMENTAIRES (SUR **CHRISTINE**) - FEATURETTES - GALERIES (SUR **LE TERMINAL**) - BANDES ANNONCES - FILMOGRAPHIES.

MEURTRE DANS LA 110ème RUE

DE BARRY SHEAR

Auteur de télé prolifique (***Starsky & Hutch***, ***Les Rues de San Francisco...***), Barry Shear livre ici un classique encore peu connu, aussi percutant d'un point de vue thématique que sec et brutal en termes de mise en scène. Narrant l'enquête d'un flic raciste (Anthony Quinn) et de son supérieur black (Yaphet Kotto) sur une série de meurtres impliquant les gangs de Harlem et la mafia italienne, **Meurtre dans la 110ème rue** (titre de la chanson du générique que Tarantino utilisa dans **Jackie Brown**) est à la fois un polar sans concessions, un film de gangsters ultra violent, et un pamphlet anti-raciste surprenant. Sans jamais donner de grandes leçons morales, laissant ses personnages confronter par les actes leurs sentiments ambigus, Barry Shear, aidé de l'incroyable roman de Wally Ferris, transcende le film de genre dans lequel il s'inscrit sans pourtant en oublier l'essence. La classe !

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85. SON 2.0 (VO ET VF).

LOOKING FOR RICHARD

D'AL PACINO

Enfin disponible en DVD, **Looking for Richard** est une leçon de théâtre et de cinéma administrée par Al Pacino, bien décidé à dépoussiérer Shakespeare et à faire (re)découvrir l'une des œuvres les plus brillantes du dramaturge. Pour se faire, Pacino choisit astucieusement de tourner un film dans le film, en nous montrant les différentes étapes qui aboutiront au tournage de certaines scènes clés de la pièce. On peut donc assister à des discussions absolument passionnantes entre l'acteur/réalisateur et des professeurs d'université éminents, ou avec les membres de son casting (comptant quand même Kevin Spacey et Winona Ryder !), qui livrent leur point de vue sur les tenants et aboutissants de la pièce et sur leur vision des personnages. Au final, un film d'une intelligence rare (et plein d'humour) magnifié par la partition sombre et puissante d'Howard Shore, qui constitue un point d'entrée idéal pour se familiariser avec Shakespeare. Respect Al.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

JIANG HU

DE RONNY YU

Excellent film de sabre sorti en 1993, et peut-être l'un des plus originaux qu'ait produit le cinéma hongkongais durant cette faste période, **Jiang Hu** est incontestablement le meilleur film de Ronny Yu, et celui qui fit connaître ce cinéaste issu de la génération Tsui Hark, mais formé en Occident. Narrant, sous forme de flash-back, une histoire d'amour tragique entre un guerrier et une tueuse élevée parmi les loups, **Jiang Hu** se distingue des autres wu xia pian de l'époque par la sensualité et la perversion qui animent les personnages (à un Wong Fei Hung asexué, Yu oppose des héros charnels aux passions torrides, et des bad guys siamois à la libido ambiguë) et par une richesse graphique étonnante. Malgré des moyens limités et l'exiguïté des lieux de tournage, Ronny Yu réussit à créer une fresque ample, luxueuse, et constamment inventive. Peu de bonus au programme, mais une longue interview de Ronny Yu plutôt drôle.

Yannick DAHAN

DVD ZONE 2 : ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW - FILMOGRAPHIES.

NEO FROM THE GRAVE

(L'ENFER DES ZOMBIES : ÉDITION COLLECTOR + LA REVANCHE DES MORTES VIVANTES + BLUE HOLOCAUST)

Vous n'êtes plus censés ignorer que Neo a sorti récemment une magnifique édition collector de **L'Enfer des zombies**, reprenant intégralement les bonus de la dernière et excellente édition zone 1 (voir Mad 168), auxquels se sont ajoutés encore de nouveaux modules, spécialement conçus pour notre beau pays. Voilà, on préfère faire de la place à **Blue Holocaust** et à **La Revanche des mortes vivantes**, deux fleurons du genre qui ne bénéficient pas de l'aura du film de Fulci. Truffée de rip-off d'**Emmanuelle** et de boulards salaces, la carrière de Joe d'Amato (l'homme aux 49 pseudonymes) renferme pourtant deux chefs-d'œuvre incontournables du cinéma craspec transalpin. Bluette nécrophile réalisée en 1979, **Blue Holocaust** (présenté ici en version intégrale) a la saveur acide des films vénéneux, ceux qui marquent à jamais le spectateur. Un goût toujours intact aujourd'hui. **Antropophagous**, la seconde perle de d'Amato est quant à elle toujours attendue en zone 2 dans une édition décente. Pionnier du cinéma gore français, **La Revanche des mortes vivantes** (réalisé par l'auteur derrière **Le Nain assoiffé de perversité** et **Le Diable rose**) déboule en DVD dans une copie aussi bonne que la VHS sortie à l'époque chez Carrere. Poilade garantie dans un film aussi nul qu'essentiel. Pour les étudiants de Paris 8, n'hésitez pas à accoster Gilles Moizon, professeur respectable qui essaie d'oublier ses débuts dans le Z le plus craignos. Allo Gilles ? Je sais ce que tu as fait durant l'été 87...

Alexandre BUSTILLO

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : NEO PUBLISHING. TRANSFERTS 1.66, 1.77 ET 2.35 (4/3 ET 16/9). SON 5.1, DTS (VO ET VF DE **L'ENFER DES ZOMBIES**) ET 2.0 (VO ET VF DE **BLUE HOLOCAUST** ET **LA REVANCHE DES MORTES VIVANTES**). SUPPLÉMENTS : SCÈNES COUPÉES (SUR **LA REVANCHE DES MORTES VIVANTES** ET **L'ENFER DES ZOMBIES**) - MAKING OF - DOCUMENTAIRES - COMMENTAIRE AUDIO (SUR **L'ENFER DES ZOMBIES**) - INTERVIEWS (SUR TOUS).

INFERNAL AFFAIRS

D'ANDREW LAU

Jadis renié pour avoir nivelé le cinéma hongkongais aux canons de production value américains avec **The Storm Riders**, ensuite conspué pour l'ambition ridicule de **A Man Called Hero**, puis décrié, y compris à Hong Kong, pour le nanardeux **Wesley's Mysterious File**, Andrew Lau se trouve du jour au lendemain consacré émissaire du renouveau du polar HK avec **Infernal Affairs**. On ne demanderait pas mieux de croire à la révélation soudaine d'un auteur passionnant, mais à y regarder de plus près, ce petit film sympathique est plombé par tous les défauts des œuvres susmentionnées. Les suppléments, qui reprennent ceux de l'édition hongkongaise (avec un intéressant documentaire exclusif en prime), abondent d'ailleurs nettement dans ce sens. Entre un Anthony Wong qui parfait son image de cynique en avouant que l'argent a été l'unique moteur de sa participation, Andrew Lau se vantant de ne pas s'être abaissé à faire des scènes d'action dans la tradition hongkongaise, et des analyses sur le scénario qui, du commentaire audio aux interventions des acteurs, brassent du vent avec des dithyrambes pompeux, les principaux participants dévoilent une facette très peu glorieuse du cinéma de l'Archipel. Et si derrière ses apparats d'œuvre ambitieuse, **Infernal Affairs** était plutôt l'émissaire du cinéma « nouveau riche » de Hong Kong ?

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : STUDIO CANAL. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF) ET DTS (VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRE - SCÈNES COUPÉES - BÊTISIER - B-ROLL - COMMENTAIRE AUDIO - STORY-BOARD - FIN ALTERNATIVE - BANDES ANNONCES - FEATURETTE.

MERCANO LE MARTIEN

DE JUAN ANTIN

Il y a de quoi se réjouir de cette édition simple, mais complète, de **Mercano le Martien**. En plus du pamphlet animé comique et joyeusement rentre-dans-le-lard de Juan Antin, on retrouve une interview du réalisateur, mais aussi quelques épisodes de la série animée (de façon plus rudimentaire), qui a donné naissance à cette adaptation cinéma. La jaquette compare **Mercano le Martien** à ***South Park***, mais même si les deux se rejoignent dans le comique subversif propice à véhiculer des idées politiques, il manque un vrai sens du mauvais goût au premier pour rejoindre le génie du second.

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : GTV. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : INTERVIEW - SÉRIE TV - BANDES ANNONCES - TV SPOTS.

LE TOUR DU MONDE EN 80 JOURS
ÉDITION COLLECTOR

DE FRANK CORACI

« Jackie Chan de 0 à 2 ans », voilà ce que propose cette version du **Tour du monde en 80 jours**, dans laquelle l'œuvre de Jules Verne est massacrée à coups de palette graphique baveuse, de raccourcis scénaristiques et de combats non chorégraphiés, le tout passé au broyeur de Frank Coraci (**Waterboy**, respect !), très doué pour castrer l'inventivité de Jackie, mais néanmoins capable de nous lancer un magnifique *« Heu... Jules Verne, heu... Quel écrivain fantastique ! »* dans le making-of. Au moins, la prononciation est correcte...

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : FPE. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : MAKING OF - FEATURETTE - SCÈNES COUPÉES - CLIP VIDÉO - BANDES ANNONCES.

LES BOOTLEGGERS

DE JOSEPH SARGENT

Décidément, MGM fait bien les choses ce mois-ci. En plus de se rattraper sur les films de Sergio Leone, l'éditeur nous propose une bonne copie au format des **Bootleggers**, alors que le zone 1 existe dans une édition Pan & Scan à l'image très médiocre. Bref, de quoi mieux savourer ce polar rural efficace et sans prétentions, où le père Burt sort du bagne et retourne au bayou pour faire tomber le shérif véreux qui a buté son frère. Poursuites en bagnoles, rednecks vicieux et ambiance moite, le tout emballé par le téléaste Joseph Sargent, qui a fait bien mieux depuis (l'épatant **Les Pirates du métro**), mais aussi bien pire (**Les Dents de la mer 4**).

Arnaud BORDAS

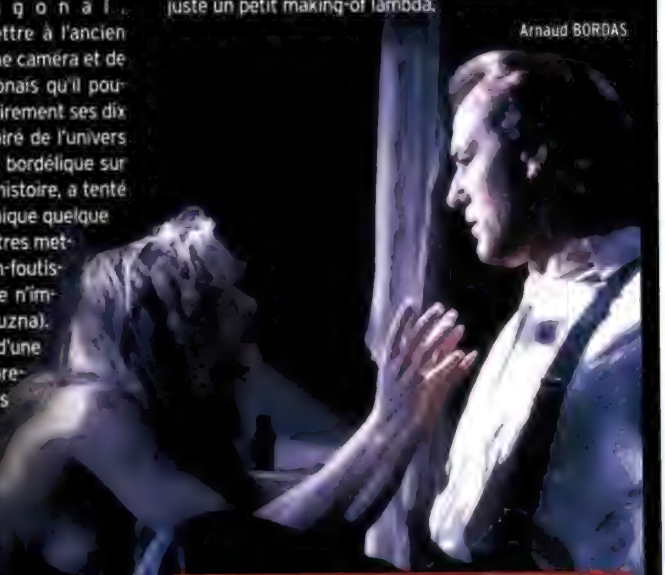
DVD ZONE 2 ÉDITEUR : MGM. TRANSFERT 1.85 (16/9). SON 2.0 (VO ET VF).

CONCUBINAGE À LA FRANÇAISE

(NECRONOMICON + SAINT-ANGE)

Deux films fantastiques, un français et un américain, qui ont pour point commun Christophe Gans, le « godfather » du cinéma de genre hexagonal. **Necronomicon**, enclenché pour permettre à l'ancien critique de faire ses gammes derrière une caméra et de convaincre ainsi les coproducteurs japonais qu'il pouvait réaliser **Crying Freeman**, accuse clairement ses dix ans d'existence. Ce film à sketches inspiré de l'univers de Lovecraft est un gros B maladroit et bordélique sur lequel Gans, réalisateur de la première histoire, a tenté de plaquer son imagerie romantico-gothique quelque peu désincarnée, tandis que les deux autres metteurs en scène versaient dans le je-m'en-foutisme (le Japonais Shuzuke Kaneko) ou le n'importe quoi total (l'Américain Brian Yuzna). Film médiocre donc, mais bénéficiant d'une édition collector de haute volée, comprenant de nombreux modules instructifs sur la confection du film, le court-métrage de fin d'études de Gans (**Silver Slime**, hommage très 80's à Bava et Argento) en bonus caché et surtout, un excellent documentaire (**L'Enfer du B**) qui revient sur les déboires en série du tournage avec exhaustivité (dont les hilarantes prises ratées des SFX). Un bonus d'exception qui dresse le portrait à la fois inquiétant, attachant et burlesque d'un univers à part, celui de la série B américaine. Faisant office de producteur sur **Saint-Ange**, Gans a donc chapeauté le premier film de son petit protégé Pascal Laugier. Ce film de pensionnat hanté, passée une première scène brillante, s'enfonce dans un esthétisme référentiel policé et sans réel point de vue, et ne vaut au final que par la passion proclamée de son réal pour les œuvres de Fulci et Argento, ce qui ne fait pas un film bien sûr. Édition assez pauvre, avec juste un petit making-of lambda.

Arnaud BORDAS



DVD ZONE : ÉDITEURS : METROPOLITAN ET TF1 VIDÉO. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (SUR LES DEUX) ET DTS (SUR **SAINT-ANGE**). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO - DOCUMENTAIRES - GALERIES - BANDE ORIGINALE (SUR **NECRONOMICON**) - MAKING OF - BANDES ANNONCES (SUR LES DEUX).

CAPTURING THE FRIEDMANS

D'ANDREW JARECKI

Plongée dans les affres d'un fait-divers symptomatique des psychoses contemporaines, **Capturing the Friedmans** est un docu tétanisant où l'on assiste à la désintégration d'une famille, lorsque le père et l'un de ses fils sont accusés de pédophilie. Un docu alternant entre des interviews récentes et des images d'archives saisissantes filmées par l'un des fils, où l'on voit parents et enfants se déchirer. Volontairement manipulateur, abusant d'un montage par instants douteux, le real cherche tellement à opposer les vérités de façon pirandellienne qu'il lui arrive de créer des rebondissements « scénarisés », produisant à leur tour des raccourcis intolérables (la découverte du frère homo dans le cadre, alors qu'il était hors champ jusque-là, est transformée par le montage en preuve dégueulasse d'une culpabilité). Heureusement, l'excellente édition double disque vient ajouter à un docu au découpage narcissique, la dimension d'un témoignage cette fois réellement touchant. Le second disque regorge d'images bouleversantes qui laissent aux Friedmans le temps de parler, de se confesser, de s'interroger. Des images presque plus fortes que celles du film, qui culminent avec un reportage sur l'avant-première à New York, où le réal est pris à partie, parfois contesté, témoin de la sensibilité d'un sujet où chacun s'enracine dans ses certitudes. Édifiant !

Yannick DAHAN

DVD ZONE : ÉDITEUR : MK2 EDITIONS. TRANSFERT 1.77 (16/9). SON 2.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS (VOST) : DOCUMENTAIRES - SCÈNES COUPÉES - FILMS DE FAMILLE INÉDITS - BANDE ANNONCE.

THE BEN STILLER SHOW

(ENVY + DODGEBALL : MÊME PAS MAL !)

En ce moment, Ben Stiller est un parrain, le Tony Montana de la comédie américaine, stakhanoviste enchaînant les tournages au point d'occuper le « territoire » à lui tout seul. Un roi du box-office façonnant le genre à sa manière, un meneur d'hommes à la tête d'une fraterna qui ne cesse de grandir : Owen Wilson, Vince Vaughn, ou Will Ferrell s'imposant en lieutenants dévoués, membres décontractés d'un gang qui s'éclate, mais qui tend aussi à institutionnaliser une formule. Aussi hilarant soit-il, **Dodgeball**, qui reste l'une des meilleures comédies de 2004, n'est pas si différent dans sa structure et dans ses gags qu'un **Zoolander** ou un **Starsky & Hutch**. Mais cette apparente taylorisation, dès lors que Stiller participe à la production, s'accompagne aussi d'une plus grande liberté de ton qu'il ne trouve pas toujours en tant que simple acteur. Preuve en est le pitoyable **Envy** du tâcheron Barry Levinson, qui met en scène Stiller dans le rôle d'un cadre moyen jaloux de son ami Jack Black, devenu milliardaire après avoir inventé le vaporisateur anti-merde ! Un pitch prometteur pour un film navrant de bout en bout, où l'on sent un Stiller frustré, comme engoncé dans un rôle trop « petit » pour lui. Une expérience qui frôle l'embarras, mais qui a dû lui faire comprendre qu'il n'est jamais mieux servi que par lui-même...

Yannick DAHAN

DVD ZONE : ÉDITEURS : GCT ET FPE. TRANSFERTS 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF SUR LES DEUX). SUPPLÉMENTS (VOST) : SCÈNES COUPÉES - BÊTISIER - FEATURETTES (SUR **DODGEBALL**) - BANDE ANNONCE (SUR LES DEUX).

SÉANCE DE RATTRAPAGE

(DOUBLE ZÉRO + MON VOISIN LE TUEUR 2 + SAN ANTONIO)

Faut nous comprendre, c'était l'été, on avait hâte de fermer boutique et là, paf ! On a oublié de parler de certains films et vous nous en voulez d'autant plus qu'on aurait carrément pu vous éviter de les voir... Bon OK, on tente de rattraper le coup pour ceux qui ont tapé la bronzette à Palavas-les-Flots plutôt que dans les salles obscures. Premier film : **Double zéro**, dont le concept se met à la hauteur de l'originalité du titre et dans lequel Éric et Ramzy incarnent deux 007 nazes, sous l'œil de Gérard Pires. Des gags nuls, des pétarades dans tous les coins (20 millions d'euros de budget quand même !) et de l'exotisme de pacotille pour ce film récemment désavoué par le duo comique (c'est vrai que **La Tour Montparnasse infernale**, c'était teeeeellement mieux !), et dont l'édition DVD se met au diapason du produit en proposant l'émission ***Vis ma vie*** diffusée à l'occasion de la promo. Super ! On passe ensuite à **San Antonio**, dans lequel Gérard Lanvin trimballe sa carcasse charismatique fatiguée et où Depardieu nous refait le coup du gros dégueulasse, ici secondé par un Michel Galabru déchaîné, adepte du cuni sous la table. De la poursuite en bagnole dans le 8ème arrondissement, des gags paillards et des dialogues foireux, tout y est dans cet autre exemple du cinéma de genre français pété de thunes, mais qui ne vaut pas un rond. Même Frédéric Dard doit s'en retourner dans sa tombe ! On finit enfin avec l'effarant **Mon voisin le tueur 2**, suite qui ferait passer l'original pour du Billy Wilder et dans laquelle Bruce Willis passe son temps en chaussons roses et Matthew Perry continue d'avoir la nausée. Verdict : la même chose que le premier, en pire ! Bref, et sinon, c'était bien Palavas ?

Stéphane MOÏSSAKIS

DVD ZONE 2 ÉDITEURS : FPE ET WARNER. TRANSFERTS 1.85 ET 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF DE **MON VOISIN LE TUEUR 2**). SUPPLÉMENTS : COMMENTAIRE AUDIO (SUR **MON VOISIN LE TUEUR 2** ET **SAN ANTONIO**) - SCÈNES COUPÉES - MAKING OF (SUR **SAN ANTONIO** ET **DOUBLE ZÉRO**) - BÊTISIER - INTERVIEWS (SUR **SAN ANTONIO**) - ÉMISSION TV - SCÈNES COUPÉES DE L'ÉMISSION TV (SUR **DOUBLE ZÉRO**) - BANDES ANNONCES (SUR TOUS).

COFFRET KENJI MISUMI : LA TRILOGIE DE LA LAME

(TUER ! + LA LAME DIABOLIQUE + LE SABRE)

Réalisateur prolifique, Kenji Misumi entamait parallèlement au tournage des **Zatoichi** une collaboration fructueuse avec Raizô Ishikawa, acteur magnifique et immensément populaire au Japon dans les années 60, pour le compte de la Daiei. Résultat : trois drames qui portent la marque visuelle de leur réalisateur, qualité essentielle qui rattrape le côté un peu précipité de la narration (chacun des films se déroule sur une vingtaine d'années et ne dure qu'1h20 en moyenne). **Tuer !** et **La Lame diabolique** possèdent ainsi la beauté macabre des jidai geki de Misumi. En outre, peu de réalisateurs font preuve de la même virtuosité formelle que le maître pour instiller une tension physique au spectacle d'un duel. Mais le film le plus intéressant de cette trilogie est incontestablement **Le Sabre**, adaptation dérangeante d'une nouvelle de Yukio Mishima, dans lequel Misumi dépeint la vie d'un jeune maître de Kendo, bien décidé à vivre selon les préceptes du Bushido dans un Japon moderne, et déchiré par l'inadéquation qu'il ressent vis-à-vis de cette société... Côté bonus, un très court portrait de Kenji Misumi mais qui va à l'essentiel, en faisant intervenir diverses personnes ayant travaillé avec lui, dont le grand chef décorateur Akira Naito.

David DOUKHAN

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : WILD SIDE. TRANSFERTS 2.35 (16/9). SON 1.0 (VOST UNIQUEMENT). SUPPLÉMENTS : PORTRAIT - GALERIES PHOTOS - FILMOGRAPHIES.

IMAGINA TRIPS - VOLUME 2 À l'occasion de la nouvelle édition d'Imagina, le festival des images de synthèse (voir le compte-rendu page 16), le DVD contenant 23 œuvres (courts-métrages, pubs et clips vidéo) extraits de la sélection 2004 est sorti dans les bacs. Une bonne occasion de se plonger dans le haut du panier de la production mondiale actuelle et de découvrir (pour ceux qui n'ont pas eu la chance de se rendre à Monaco l'an dernier) des petites perles comme le japonais **Lights** et son ampoule existentialiste ou l'américain **Day off the Dead** et ses petits squelettes facétieux. (M6 Vidéo)

LA GRANDE ARNAQUE Pensiez-vous une si belle garce (1969) du téléaste Alex March, déjà adapté d'un roman d'Elmore Leonard, **La Grande arnaque** propose-t-il de s'accaparer le style cynique du romancier pour le transposer à l'écran ? Malheureusement non, d'autant que cette histoire d'arnaque propose des trous scénaristiques impardonnables (suffisait pourtant de suivre le roman à la lettre !), un sacré casting de talents gâchés (Morgan Freeman, Vinnie Jones, Harry Dean Stanton, Gary Busey et le bikini de la jeune Sara Foster) et un réalisateur généralement plus à l'aise (George Armitage, réalisateur du **Flic de Miami**, sympathique polar comique avec Alec Baldwin). Bref, on comprend mieux que le film ne soit pas parvenu jusque dans nos salles avant d'être bazardé direct dans les bacs vidéo. (Warner)

CODY BANKS AGENT SECRET 2 : DESTINATION LONDRES Le premier film ayant rapporté la mise, il n'en fallait pas moins à la MGM pour lancer une franchise Cody Banks, sorte de version schtroumpf de **Spy Kids** (et puis c'est possible) dans laquelle un gamin même pas encore sorti de la puberté se lance dans un tas d'aventures assez peu trépidantes (en gros, il s'infiltre dans des écoles pour démasquer des criminels, super !). On ajoute ici une touche d'humour black foireux avec la présence d'Anthony Anderson (l'impossible sidekick attitré de DMX dans les productions Joel Silver) et une touche d'exotisme avec le cadre londonien (un bel hommage à 007, qui n'en demandait pas tant) et c'est donc reparti pour un tour, puisque cette fois, le moutard agent secret se lance à la poursuite d'un méchant capable de contrôler les esprits. À noter, la présence de notre Santiago Segura d'amour, qui mène sa carrière parfois un peu n'importe comment ! (MGM)

ISHTAR Le film qui est rentré dans l'Histoire comme l'un des bides les plus marquants d'Hollywood, au point d'avoir donné son nom au terme pour des années à venir, sort en DVD sans tambour ni trompette. Au-delà du fait d'avoir réussi l'exploit de coûter la peau du cul alors que la majorité de l'intrigue se situe dans un hôtel de budget serait monté jusqu'à 55 millions de dollars, somme énorme en 1987, après les engueulades entre Warren Beatty et la réalisatrice Elaine May, **Ishtar** s'impose aussi comme l'une des comédies musicales les plus criardes du genre, réunissant à l'affiche un casting plaqué or (Dustin Hoffman et Isabelle Adjani rejoignent Beatty) rivalisant dans le cabotinage foireux et s'affiche finalement comme l'un des plus fascinants exemples de la décadence hollywoodienne. Des années plus tard, Warren Beatty surpassera d'ailleurs cet exploit avec **Potins mondains et années partielles**, autre méga-budget méga-bide à la production value digne d'une sitcom pour 3ème âge (GCT).

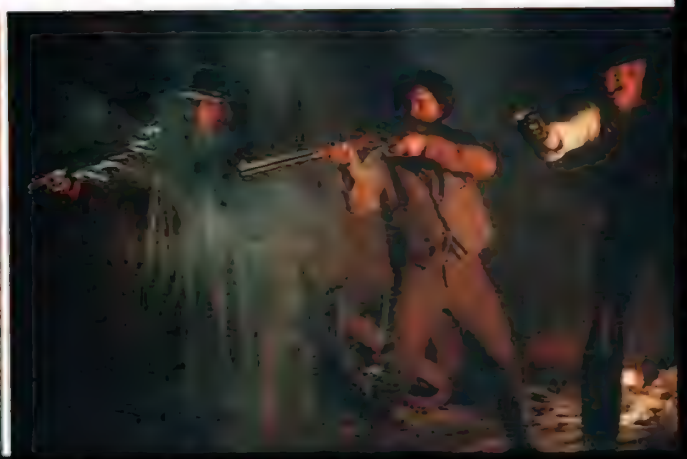
TREMORS 4

DE S.S. WILSON

Bon, on le sait tous maintenant, **Tremors** est un chef-d'œuvre. Et ni les deux séquelles, et encore moins la série télé, n'ont réussi à renouer avec la magie du film de Ron Underwood, considéré justement par beaucoup comme l'un des meilleurs films des années 90, toutes catégories confondues. Soyons clair d'entrée, **Tremors 4** n'arrivera pas plus que les autres à égaler le premier opus, malgré certaines qualités non négligeables. La première est de ne pas avoir persévéré dans l'ersatz foireux (ce que ne manquaient pas de faire **Tremors 2** et **3**) en délocalisant son action dans le passé, au Far-West plus précisément. Une idée de S.S. Wilson, un habitué de la saga des graboïds puisqu'on le retrouve au générique de tous les épisodes, du premier au troisième opus (où il assura l'écriture et la production), en passant par le deuxième volet (réalisé par ses soins). Ne voulant sûrement pas refaire les mêmes erreurs, il débarque donc toute la galerie de persos habituels dans une petite ville pionnière qui ne s'appelle pas encore Perfection, mais bien Rejection. Une parcelle de désert au nom peu flatteur, servant essentiellement de garde-manger à une colonie de vers géants. Ce retour en arrière est l'occasion idéale pour S.S. Wilson de se pencher sur les origines du vindicatif Burt Gummer, le véritable héros de la série, à travers les exploits de son ancêtre Hiram Gummer (Michael Gross, toujours fidèle au poste), un pacifiste qui ne tardera pas à se faire corrompre par le pouvoir des armes à feu. Viennent ensuite des scènes d'expositions interminables, que seules quelques tirades bien senties (Gummer à Juan le Mexicain : *« Rejection sera notre dernière ligne de défense ! » « Notre Alamo... » « Juan, on a perdu. » « Parle pour toi gringo... »*) et la sale gueule émaciée de Billy Drago sauvent du boycott généralisé. Mais lorsque ce dernier passe à la casserole, le rythme du film s'accélère violemment pour entrer enfin dans le vif du sujet avec un dégommage en règle des graboïds, relativement jouissif. C'est déjà pas si mal.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2004. RÉAL.: S.S. WILSON. INT.: MICHAEL GROSS, SARA BOSTFORD, BRENT ROAM, BILLY DRAGO... FORMAT 1.85 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). DIST.: UNIVERSAL.



SNAKEHEAD TERROR

DE PAUL ZILLER

30 millions d'ennemis ! Après les vers géants de **Tremors 4**, les points noirs de **L'Attaque des guêpes tueuses**, et les dinos rigolos de **L'Île aux komodos**, voici que déboulent les poissons mutants de **Snakehead Terror**. Pas farouches, ces derniers n'hésitent pas à boulotter tout ce qui ose s'aventurer sur l'eau. Ours, clébard ou branleur bodybuildé, tout le monde y passe dans cet aimable succédané de **Piranha** réalisé par le Canadien Paul Ziller (la série ***Highlander***, **Bloodfist 4**, **Firefight**), d'après le script routinier d'un certain A.G. Lawrence (la série ***Hotel Erotica***, **Devil Winds**). Heureusement que les effets spéciaux de Mike Fields (**Bones**, **Les 4 fantastiques**) et du studio Healy FX (**L'Effet papillon**) assurent un minimum le show, car même la présence du croulant Bruce Boxleitner (*« Franck, chasseur de fauves et d'éléphaaaants ! »*) et les quelques clins d'œil adressés aux **Dents de la mer** (doit bien y avoir trois guiboles coulant lentement au fond de l'eau, c'est bon les gars, on a compris) ne suffiront pas à maintenir éveillé le spectateur. Dans un registre plus que très proche, le **Frankenfish** de Mark Z. Dippé, dont nous vous parlerons très prochainement, est beaucoup plus recommandable.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2004. RÉAL.: PAUL ZILLER. INT.: BRUCE BOXLEITNER, CAROL ALT, WILLIAM B. DAVIES, ALISTA ABELL, CHELLAN SIMMONS... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST.: ANTARTIC.

L'ATTAQUE DES GUÊPES TUEUSES

DE PAUL ANDRESEN

L'Attaque des guêpes tueuses a déjà le mérite de résumer son intrigue dans son titre. Pas de surprise donc, dans ce low budget narrant l'attaque de « guêpes tueuses » d'une petite ville touristique du Mexique. Une attaque que va tenter de contrer un anthropologue (Shane Brolly, **Underworld 1** et **2**) et une romancière aussi mignonne que fouineuse. Formaté tout public, le film d'Andresen se regarde d'un œil distrait qui se plissera souvent de rire devant l'essaim meurtrier en question. **L'Attaque des points noirs tueurs** aurait été un titre plus approprié...

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: PAUL ANDRESEN. INT.: SHANE BROLLY... FORMAT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST.: ANTARTIC.

L'ÎLE AUX KOMODOS

DE JIM WYNORSKI

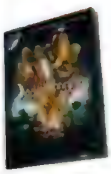
- Tiens, salut Jim. Alors aujourd'hui, tu t'appelles Jay Andrews...
- Hein ? Mais non, c'est pas moi. Vous me voyez réaliser un film comme **L'Île aux komodos** *? Des blondes et des bidasses qui se bastonnent contre un monstre animé image par image ? Avec des zombies débiles par-dessus tout, histoire de combler les trous ? !? Monsieur, je vois que vous n'avez pas une très haute opinion de mon travail... Bref, et ça vaut quoi votre truc-là ?*
- Ben, c'est très sympa...
- C'est vrai ? ! Bon, finalement, tu veux que je te fasse une confidence ?

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: JIM WYNORSKI (JAY ANDREWS). INT.: TIM ABELL, MELISSA BRASSELLE, WILLIMA LANGLOIS, GAIL HARRIS... TRANSFERT 1.33 (4/3). SON 2.0 (VF). DIST.: ANTARTIC.

DREAMKEEPER

DE STEVE BARRON



Jolie mais parfois longuette production Hallmark, **Dreamkeeper** s'intéresse aux légendes indiennes, un registre rarement exploré au cinéma, foisonnant pourtant de contes fabuleux. Lors d'un voyage vers le Nouveau-Mexique, un vieil indien en profite pour transmettre son savoir et l'histoire la plus secrète de son peuple à son petit-fils, fraîchement enrôlé dans un gang. Vous n'en doutiez point, papy va remettre le petit con sur le droit chemin à grand renfort de flash-back bien foutus, faisant honneur au matériau de base. De la part du tâcheron Steve Barron (**Les Tortues ninjas**), on n'en attendait pas tant.

Alexandre BUSTILLO

DVD INÉDIT USA. 2003. RÉAL.: STEVE BARRON. INT.: AUGUST SCHELLENBERG... FORMAT 1.77 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS : MAKING-OF, INTERVIEWS. DIST.: GCT.

LES CHRONIQUES DE RIDDICK
ÉDITION COLLECTOR
DE DAVID TWOHY

Inutile de s'attarder sur les maigres bonus de cette édition : excepté un commentaire audio correct sur lequel David Twohy est malheureusement plombé par la présence des comédiens Karl Urban et Alexa Davalos, les suppléments ne contenteront que les rôlistes fascinés par l'univers du film, tandis qu'ils frustreront les cinéphiles. L'édition collector des **Chroniques de Riddick** reste pourtant incontournable, grâce au nouveau montage du film effectué par un David Twohy décidément très impliqué. Sans corriger les défauts de ce projet monumental (la direction artistique douteuse, la réalisation sans ampleur, les effets de style bancals, les concepts abscons), cette nouvelle version a l'immense mérite de confirmer les nombreuses et rarissimes qualités du film. En l'occurrence, la complexité de l'univers et le réjouissant trop-plein d'idées sont encore plus évidents ; le caractère incontestablement sexué de son héros et l'audacieux mélange de SF high-tech et de sauvagerie sanglante sont grandement accentués. Si bien que ce qui était sensible avec la version cinéma se confirme ici : **Les Chroniques de Riddick** fait partie des rares films à prendre un peu plus de valeur à chaque vision...

Julien DUPUY

DVD ZONE 2 ÉDITEUR : UNIVERSAL. TRANSFERT 2.35 (16/9). SON 5.1 (VO ET VF). SUPPLÉMENTS (VOST) : DIRECTOR'S CUT - COMMENTAIRE AUDIO - SCÈNES COUPÉES COMMENTÉES - VISITES DES PLATEAUX - FEATURETTES - FICHES SIGNALÉTIQUES - BANDES ANNONCES.

INTERVIEW DAVID TWOHY, RÉALISATEUR DES **CHRONIQUES DE RIDDICK**

APRÈS LE SEMI ÉCHEC DE SON FILM EN SALLES, LE GRAND DAVID TWOHY TIRE LES CONCLUSIONS DE CE PROJET (TROP ?) AMBITIEUX ET REVIENT SUR LE BONUS DE TAILLE DE CETTE ÉDITION : SON DIRECTOR'S CUT !

Quand avez-vous appris que vous sortiriez une version Director's cut du film ?

J'ai toujours voulu diffuser un montage qui serait affranchi des diktats commerciaux et de la MPAA. Par contre, je n'ai jamais tourné le film comme si j'en préparais deux versions, cela aurait été trop onéreux et trop contraignant. Et le film a déjà coûté bien assez cher comme ça ! J'avais juste l'opportunité, rarissime, de corriger mes erreurs. Le montage initial était effectué dans l'optique d'obtenir le blockbuster estival le plus efficace possible. Or, quand vous travaillez dans ce domaine très concurrentiel, soit vous êtes rapides, soit vous mourrez. (rires) De plus, **Les Chroniques de Riddick** est d'une proportion énorme, et vous loupez forcément des choses. L'histoire se déroule sur cinq mondes avec autant, si ce n'est plus, de peuples qui sont tous secoués par des intrigues politiques très compliquées. C'était difficile de cerner tout cet univers en un seul long-métrage. Pour m'extirper de cette situation, il m'a fallu considérer le film comme un « work in progress » constant.

Il faut dire aussi que votre film est très exigeant vis-à-vis du public. Par exemple, vous vous seriez simplifiés la tâche en plaçant en ouverture un texte expliquant les tenants et les aboutissants de cet univers.

Je suis un grand partisan du non-dit. Je préfère toujours sous expliquer que sur expliquer. La redondance est une erreur que je trouve épouvantable. Je suis probablement allé un peu trop loin avec **Les Chroniques de Riddick**, mais j'assume entièrement ce défaut, car je ne pense pas que le public doive absolument tout comprendre pour apprécier un univers de fantasy.

N'est-ce pas frustrant de voir son montage cantonné au DVD ?

Non, parce qu'il y a cinq ans, jamais je n'aurais eu cette chance. Pour nous autres, réalisateurs, ce marché à deux vitesses est une véritable bénédiction. De plus, le DVD a aujourd'hui plus d'importance que la sortie cinéma. Universal va probablement se faire beaucoup plus d'argent avec la diffusion en DVD, que lors de l'exploitation en salles. Autrement dit, plus de gens verront mon montage DVD des **Chroniques de Riddick** que celui qui a été projeté sur grand écran.

Qu'en est-il de la suite ?

Les rumeurs les plus folles ont été diffusées. On a même raconté que nous tournions trois films à la suite, ce qui est totalement absurde, je n'aurais jamais tenu le coup avec trois longs-métrages. (rires) Je n'ai même pas écrit de suite aux **Chroniques de Riddick**. Mais mes producteurs et moi-même savions dès le début du tournage où nous voulions orienter la franchise si jamais on nous donnait la chance de faire un troisième opus. Je pense ainsi que la démarche la plus intelligente serait de proposer un budget qui se situerait entre **Pitch Black** et **Les Chroniques de Riddick**. Ce dernier film a coûté un peu trop cher, je ne suis pas certain de vouloir réitérer l'expérience.

Quelle en serait l'histoire ?

Il m'arrivait de murmurer à l'oreille des comédiens que certaines des répliques des **Chroniques de Riddick** posaient les fondations d'une éventuelle suite. En l'occurrence, tout ce qui a trait à l'anteverse n'est que très peu exploité dans le film. Beaucoup de gens m'ont d'ailleurs reproché la mort tardive de Kyra, ce qui me fait doucement rigoler car en réalité, elle n'est pas vraiment morte ! Or, il est explique clairement, surtout dans la version Director's cut, que quiconque accepte la religion des Necromongers, renaît dans l'anteverse. Autrement dit, Riddick peut lui aussi plonger dans cet au-delà pour chercher Kyra s'il rejoint les rangs ennemis.

C'est Morphée aux enfers !

Exactement, c'est une relecture SF de ce grand mythe.

J'ai gardé pour la fin une question un peu délicate. Suis-je totalement dans le faux si je lis le début du film comme une métaphore de la guerre en Irak ?

(silence) Si vous le permettez, je ne répondrai pas directement à cette question. Je vous dirai juste qu'il y a des parallèles assez troublants dans cette séquence. C'est au spectateur de tirer ses propres conclusions sur cette ouverture. En tout cas, je n'ai pas fait cette métaphore consciemment mais... (il éclate de rire) Oui, inutile de le nier, il y a définitivement de ça dans cette séquence.

Propos recueillis et traduits par Julien DUPUY

MAD DVD

LE MOULIN DES SUPPLICES

DE GIORGIO FERRONI

AU MÊME TITRE QUE LE MASQUE DU DÉMON, L'EFFROYABLE SECRET DU DOCTEUR HITCHCOCK **ET** LES AMANTS D'OUTRE-TOMBE, LE MOULIN DES SUPPLICES **ENTRE DANS LE PANTHÉON DES CLASSIQUES DU FANTASTIQUE ITALIEN. UN HONNEUR INESPÉRÉ POUR SON RÉALISATEUR, UN TOUT PETIT ARTISAN GÉNÉRALEMENT BEAUCOUP MOINS INSPIRÉ.**

Dans le cinéma populaire italien, il arrive qu'un tâcheron sorte de sa routine pour réaliser une œuvre qui honore sa carrière. Dans le cas de Giorgio Ferroni, **Le Moulin des supplices** tient, dans sa réussite, de l'incident de parcours.

Auteur réputé de documentaires dans les années 40, dont un concernant Pompéi, ancien assistant de production et assistant réalisateur, il touche à peu près à tous les genres du cinéma d'exploitation des sixties et seventies. Outre le mélodrame, Giorgio Ferroni aborde tout naturellement le péplum (**Hercule contre Moloch, Le Lion de Thèbes, Le Colosse de Rome, La Guerre de Troie, Hélène, reine de Troie...**). Du tout-venant, parfois relevé de certaines dispositions esthétiques. Si ses récits antiques, il les signe de son véritable nom, il utilise par contre le pseudonyme de Calvin Jackson Paget lorsqu'un patronyme italien ne fait pas sérieux ou est suffisamment ronflant. Ainsi, Ferroni signe-t-il sous masque plusieurs insipides westerns (**Deux pistolets pour un lâche, Le Dollar troué, Trois cavaliers pour Fort Yuma, Wanted, le recherché**), une série B d'espionnage post-James Bond (**New York appelle Superdragon**) et la reconstitution d'un chapitre de la Seconde Guerre mondiale (**La Bataille d'El Alamein**). Revenant à l'aventure médiévale avec **La Grande chevauchée de Robin des bois** et au fantastique via **La Nuit des diables**, il renoue également avec son véritable nom. Celui sous lequel il assume la paternité du **Moulin des supplices**, de très loin son meilleur film.

Produit en 1959, année où les producteurs et réalisateurs italiens imitent les Britanniques de la Hammer dans l'exploitation du fantastique traditionnel, **Le Moulin des supplices** exploite la veine gothique du genre. La même année, Mario Bava s'impose d'ailleurs avec **Le Masque du démon** comme l'artisan le plus doué du registre de la terreur baroque. Loin de posséder son génie, le parfois consciencieux Giorgio Ferroni réussit pourtant avec **Le Moulin des supplices** l'une des pièces maîtresses du fantastique italien.

Coproduit par la France (ce qui explique la présence un peu saugrenue de comédiens français comme Pierre Brice et Dany Carrel, la Langouste du **Clérambard** d'Yves Robert), écrit à huit mains (soit quatre scénaristes), **Le Moulin des supplices** ne donne pourtant pas à première vue dans l'innovation, en travaillant sur les fondations de l'histoire des **Yeux sans visage** de Georges Franju. Situé dans la Hollande de 1912, le film raconte comment un étudiant aux Beaux Arts révèle le terrible secret du Professeur Wahl, un sculpteur renommé qui vit reclus dans une résidence sinistre que les villageois baptisèrent le Moulin des Femmes de Pierre. Avec l'aide de son inquiétant assistant, le Dr. Bolem (Wolfgang Preiss, acteur allemand mille fois vu dans des rôles d'officiers nazis), il enlève des jeunes femmes qu'il vide de leur sang pour l'injecter à sa propre fille, la belle Elfi (Scilla Gabel et son visage à la Barbara Steele), gravement malade. Évidemment, le bel étudiant en tombe amoureux, ce qui chagrine sa fiancée officielle...

Rien que du très ordinaire dans le déroulement de l'intrigue et la psychologie des personnages. Dans les mains d'un cinéaste moins motivé, le scénario aurait pu aboutir à une série B bien plate. Mais, comme soudain pris de frénésie baroque, Giorgio Ferroni dynamise l'histoire par un goût très prononcé du décor gothique et surtout des ambiances morbides et macabres, qu'exhalent déjà la beauté glaciale de Scilla Gabel et le mystère qui entoure les apparentes morts à répétition de son personnage. C'est cependant dans les dernières minutes que **Le Moulin des supplices** s'élève au paroxysme de l'horreur. Lorsque, dans les flammes, l'atroce vérité éclate. Les statues du carillon ne sont pas des statues, mais les cadavres pétrifiés des femmes kidnappées dans la région... Une idée folle, cruelle et romantique que le lyrisme de la mise en scène et la folie des images relaient avec tout le ténébreux panache qui s'impose. En clair, le sommet de la carrière très très contrastée de Giorgio Ferroni.

Marc TOULLEC

2 DVD INÉDIT **IL MULINO DELLE DONNE DI PIETRA**
ITALIE/FRANCE. 1962. RÉAL. : GIORGIO FERRONI. INT. : PIERRE BRICE, SCILLA GABEL, WOLFGANG PREISS, ROBERT BOEHME... FORMAT : 1.85 COMPATIBLE 16/9. SON : 2.0 (VF, VO ET VA). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE - GALERIE PHOTOS - FILMOGRAPHIES.
PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

Si vous n'avez pas l'un de ces 2 DVD en kiosque avec Mad Movies n°173, vous pouvez le commander directement au magazine au prix de 12,00 € TTC (frais de port compris). Renvoyez ce coupon avec votre règlement par chèque à l'ordre de Mad Movies.

☐ Cannibal Ferox ☐ Le Moulin des supplices

NOM PRÉNOM

ADRESSE

CODE POSTAL VILLE

PAYS

CANNIBAL FEROX

D'UMBERTO LENZI

COIFFÉ AU POTEAU DU SUCCÈS COMMERCIAL PAR LE CANNIBAL HOLOCAUST **DE RUGGERO DEODATO, UMBERTO LENZI, REMONTÉ, DÉCIDE D'AMORCER UNE RIPOSTE AUSSI FULGURANTE QUE GORE :** CANNIBAL FEROX, **MÈTRE ÉTALON DE LA SURENCHÈRE BARBARE, DÉBARQUE DANS LES SALLES FRANÇAISES EN 1982 ET LAISSE PARLER LA CHAIR. MAKE THEM DIE SLOWLY !**

Alors que moult cinéphiles déviants attribuent très souvent la paternité du genre « cannibales ritals » à Ruggero Deodato, son « phénoménal » **Cannibal Holocaust** ayant marqué le territoire de manière quasi indélébile, ce titre de gloire revient en fait à Umberto Lenzi, qui en 1972 livre avec **Au pays de l'exorcisme** (**Cannibalis** en vidéo) le tout premier film dudit genre. Loin des exactions graphiques à la Deodato, **Au pays de l'exorcisme** relève plus du métrage semi-documentaire que de l'étalage de tripailles qui suivra par la suite. Certes, la véritable brèche gore est initiée par ce bon vieux Ruggero, qui en homme de goût redéfinira les canons de ce genre tout frais, mais son collègue transalpin Umberto Lenzi tentera bien évidemment de récupérer le bébé en accouchant de **La Secte des cannibales** et, bien sûr, de **Cannibal Ferox**.

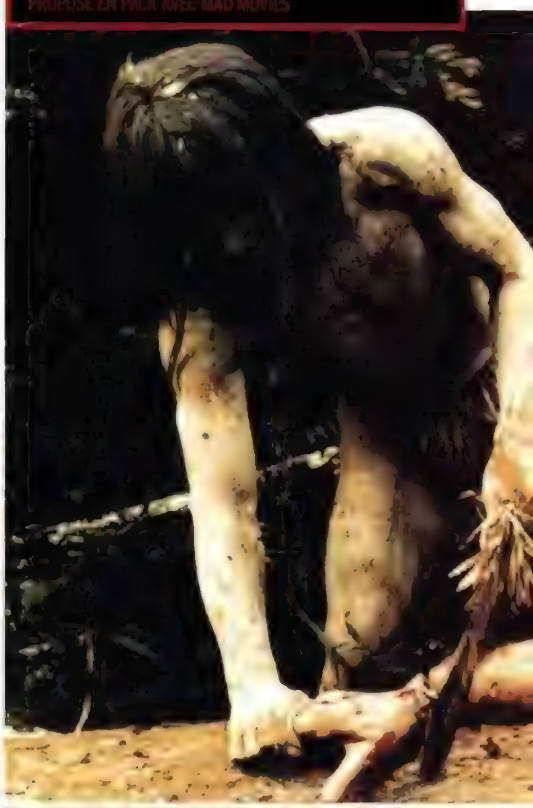
Cependant, cantonner Lenzi à cette poignée d'œuvres racoleusement jouissives est une grave erreur. Réalisateur prolixe, pierre angulaire de l'histoire du cinéma de genre italien, stakhanoviste de la péloche B, Umberto Lenzi a œuvré tout au long de sa carrière pour un 7ème art noble et populaire, où polars, fumetti, péplums, giallos, westerns (un genre peu plébiscité par le réalisateur), films de guerre, de pirates, de cape et d'épée, d'espionnage, et bien sûr d'horreur, finissent de compléter une filmo aussi exhaustive qu'admirable.

Ses premiers pas, il les accomplit à l'âge de 30 ans par le biais d'un film de corsaires intitulé **Mary la rousse, femme pirate**, où Lisa Gastoni (aperçue, entre autres, dans le complètement barré **Homme qui rit** de Sergio Corbucci) arbore la parure d'un mousse couillu.

Cette première incursion dans le genre sera suivie de bien d'autres métrages originaux et disparates. Mais un domaine de prédilection se détachera néanmoins avant la livraison du diptyque **La Secte des cannibales/Cannibal Ferox** : le poliziesco ou polar italien. De ce genre phare, né durant les années de plomb et ultra populaire dans son pays d'origine, Lenzi va en poser les fondations, surtout dans le domaine de la surenchère de violence et de sadisme. Ainsi, de **La Guerre des gangs à Corleone à Brooklyn**, en passant par le sympathique **Bracelets de sang** et surtout le chef-d'œuvre **La Rançon de la peur**, Lenzi ne cessera d'enquiller les réussites et trouvera avec le grand Tomas Milian l'interprète idéal à ces histoires de justice expéditive, mafia, rapts et tortures diverses. Si le polar est évoqué ici, c'est qu'au début de **Cannibal Ferox** une intrigue propre au poliziesco se dessine. Cette amorce, déroutante lorsqu'on connaît la suite des événements, témoigne d'une contamination des genres aussi jouissive qu'efficace : en baladant ainsi le spectateur, Lenzi ne fait qu'accroître la tension relative au futur déchaînement de violence. Étudiante en sciences préparant une thèse sur le cannibalisme, Gloria Davis (la très jolie Lorraine De Selle, vue chez Bruno Mattei dans l'opportuniste doublé **Pénitencier de femmes/Révolte au pénitencier de filles**) décide de se rendre en Amazonie accompagnée de son frère Rudi (Danilo Mattei, qui avant ça avait tout de même eu Vittorio Gassman et Catherine Deneuve pour partenaires dans **Les Âmes perdues** de Dino Risi) et de son amie Pat (la sexy Zora Kerova, bout de chair dans **L'Éventreur de New York**). Sur place, les emmerdes s'accumulent : leur voiture tombe en panne et ils croisent le chemin de deux vilains trafiquants de came, le sadique Mike Logan (Giovanni Lombardo Radice, fidèle interprète chez Soavi) et son acolyte Joe (Walter Lucchini, vu dans **La Guerre du fer** du même Lenzi) fuyant la mafia américaine après une grosse arnaque. La cohabitation sera ardue, surtout avec un tortionnaire comme Logan, tueur d'indigènes à ses heures perdues. La conséquence directe de son comportement ? La vengeance cannibale desdits indigènes sur le groupe de jeunes gens... C'est donc dans son final que **Cannibal Ferox** étale ses abats et ses scalps. De ce déferlement, on retiendra surtout le cultissime empalement mammaire de Zora Kerova, méticuleusement préparé par le maquilleur Luigino De Rossi, image gravée à jamais dans la mémoire des amateurs de gore. Une image aussi glaçante que le plan final sur le visage de Lorraine De Selle, rescapée traumatisée et fraîchement diplômée, résumant l'absurdité de la situation par une tétanisante « victoire » humaine. Lenzi a réussi son pari, il nous a remués tout du long.

Fausto FASULO

DVD MEDIUM ITALIE. 1981. RÉAL. : UMBERTO LENZI. INT. : GIOVANNI LOMBARDO RADICE, LORRAINE DE SELLE, DANILO MATTEI, ZORA KEROVA, WALTER LUCCHINI... FORMAT : 1.85. SON : 2.0 (VF, VO ET VA). SUPPLÉMENTS : BANDE ANNONCE, FILMOGRAPHIES. PROPOSÉ EN PACK AVEC MAD MOVIES

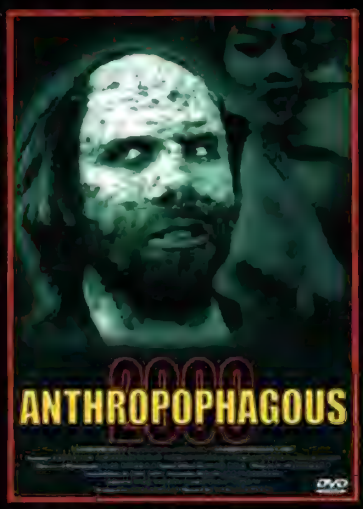


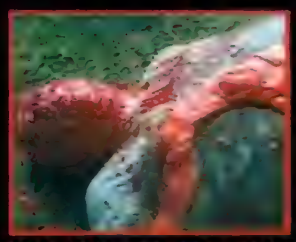
UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN DVD!

Amateurs de sensations fortes réjouissez-vous car LUTHER THE GEEK est enfin disponible en France dans sa version gore la plus extrême. Réalisé par Carlton J. Albright, le producteur du cultissime De Si Gentils Petits Monstres, LUTHER THE GEEK vous entraînera aux frontières de l'horreur et vous garantira l'un des plus gros frisson cinématographique de votre existence!

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

LUTHER THE GEEK 25 €





En 1980, Joe D'Amato signait avec ANTHROPOPHAGOUS l'un des films gore les plus pervers et les plus dérangeants de sa génération. Aujourd'hui, Andreas Schnaas délivre avec ANTHROPOPHAGOUS 2000 un remake survolté dont l'unique objectif est d'aller encore plus loin dans l'horreur et le sordide. Si les décapitations, les démembrements et le cannibalisme vous retournent l'estomac alors par pitié ne regardez pas ce film!

ANTHROPOPHAGOUS 2000 25 €

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

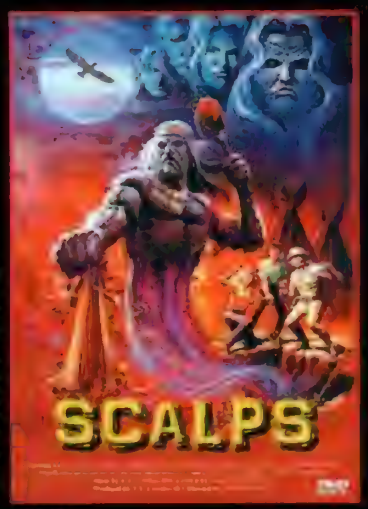
Issus de la génération montante du cinéma gore, Pablo Parés et Hernán Sáez nous offrent avec PLAGA ZOMBIE : ZONA MUTANTE un film grand-guignolesque aux scènes gore époustouflantes. Féroce, original, déjanté, aucun terme n'est assez fort pour décrire ce qui s'avère être l'un des meilleurs films de zombies jamais réalisé...

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

PLAGA ZOMBIE ZONA MUTANTE 25 €

SCALPS a été censuré voire complètement interdit dans la quasi-totalité des pays dans lesquels il a été distribué jusqu'à ce jour. Jugé trop intense par la censure pour être vu par des peuples dits civilisés, SCALPS est présenté pour la première fois en Europe dans sa version intégrale contenant toutes les scènes chocs et gore qui ont fait sa renommée internationale.

ÉDITION COLLECTOR LIMITÉE À 1 000 EXEMPLAIRES

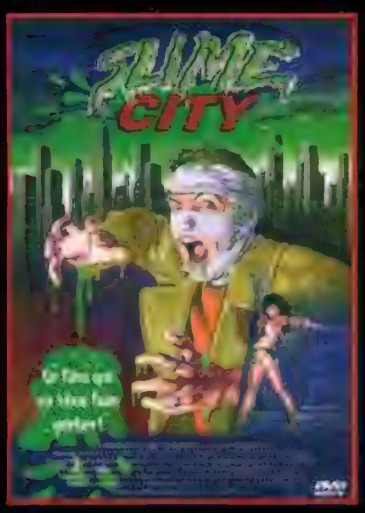


SCALPS 25 €

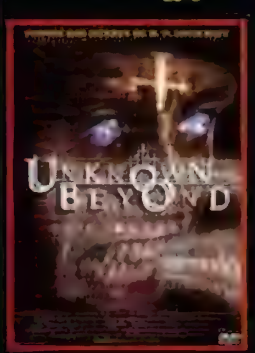
ROSSA VENEZIA (1) 25 €

THE NECRO FILES 2 (1) 25 €

GIRLS SCHOOL SCREAMERS 20 €



SLIME CITY 20 €



UNKNOWN BEYOND 15 €

DEATH FACTORY 15 €

UNHINGED 20 €

THE SHUNNED HOUSE 15 €

FANTOM KILER 3 (1) 25 €

NIKOS THE IMPALER 20 €

UNCUT MOVIES présente LES FILMS GORE LES PLUS FOUS DE LA PLANÈTE EN VHS!

SCRAPBOOK (1) 12€

THE NECRO FILES (1) 12€

INFANTRY OF DOOM 10€

DEMONIUM 8€

FANTOM KILER (1) 12€

THE BURNING MOON 10€

PARTS OF THE FAMILY 10€

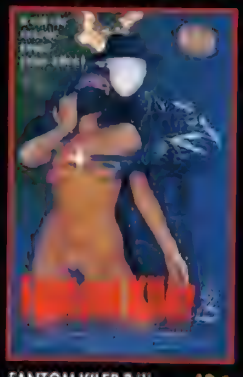
ANGEL OF DEATH (1) 12€

TERROR TOONS 10€

I PISS ON YOUR GRAVE (2) 12€

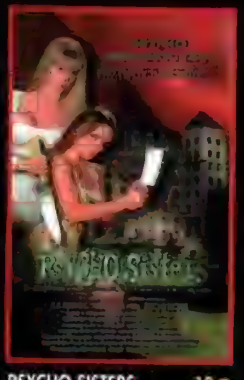
www.uncutmovies.fr

PREMUTOS 10€


FANTOM KILER 2 (1) 12€

BACK FROM THE DEAD 8€

THE DEAD NEXT DOOR 10€

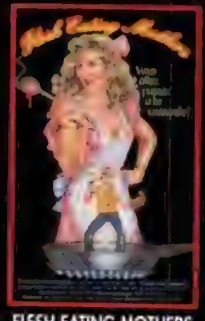


PSYCHO SISTERS 10€

BLACK PAST 10€

THE DARKNESS BEYOND 8€

SKINNED ALIVE 8€


FLESH EATING MOTHERS 8€

REDNECK ZOMBIES 8€

PSYCHOS IN LOVE 8€

Bon de commande à retourner à : UNCUT MOVIES - 81, rue du Petit Chasseur 45000 ORLÉANS
Tél. 02.38.43.06.57 - Fax 02.38.43.94.82 - e-mail UNCUTMOVIES@aol.com
FRAIS DE PORT (Colissimo suivi) : 6 € ; à partir de 80 € d'achat : PORT GRATUIT !

Je désire recevoir les articles cochés et ci-joint mon règlement de ..... €
par ❑ chèque ou ❑ mandat cash à l'ordre de UNCUT MOVIES.

Nom : ..... Prénom : .....

Adresse : .....

Code Postal : ..... Ville : .....

Tél. : ..... E-mail : .....

Titre	Prix
Frais de port	
TOTAL	

(1) Déconseillé aux moins de 16 ans - (2) Déconseillé aux moins de 18 ans. Contient des scènes érotiques explicites. (3) Strictement interdit aux moins de 18 ans. Contient des scènes à caractère pornographique. En commandant cet article je certifie implicitement être majeur. Pour l'étranger, mandat international uniquement. Tous nos films sont présentés dans leur version intégrale, en VOSTF et réservés à un public averti. Livraison sous 10 jours environ.

Système B

Le Bis en action !

**LES INITIATIVES TÉLÉVISUELLES CONCERNANT LE CINÉMA DE GENRE QUE NOUS AIMONS SONT TELLEMENT RARES DANS L'HEXAGONE, QUI PLUS EST LORSQU'ELLES SONT RÉALISÉES AVEC PASSION, QUE LA MOINDRE TENTATIVE NOUS DONNE FOI EN L'AVENIR. CE MOIS-CI, PLEINS FEUX SUR LA CHAÎNE ACTION, QUI PARLE À NOTRE CŒUR EN DIFFUSANT UNE SÉRIE DOCUMENTAIRE PERTINENTE AU TITRE ÉVOCATEUR : *SYSTÈME B.*

« *Après avoir produit une série sur les métiers du cinéma en relation avec le film d'action, j'ai souhaité aller plus loin et montrer comment fonctionnaient toutes ces petites sociétés de productions internationales spécialisées dans le film de genre. La série B s'étant hélas déplacée des salles de cinéma vers le marché de la vidéo et de la télévision, les majors ont laissé le champ libre à de nombreuses sociétés indépendantes qui se sont spécialisées dans des films commerciaux fabriqués sur mesure pour ces débouchés spécifiques. Je voulais savoir concrètement comment étaient produits ces films, quelles étaient les recettes et la spécificité de ces petites maisons de productions dirigées par des producteurs combatifs et parfois hauts en couleurs. Au final, je voudrais proposer une sorte de panorama international de la série B, telle qu'elle se pratique aujourd'hui.* » dixit Cyril Delavenne, directeur des programmes de la chaîne Action.

DANS L'ŒIL DU B

Diffusée depuis le 5 février, en complément de différents cycles et soirées thématiques, ***Système B*** est une série documentaire de dix épisodes de 26 minutes chacun, mise en chantier dès octobre 2003 en collaboration avec Save Ferris, une société de production déléguée. Le but du projet était de présenter dix sociétés indépendantes d'origines géographiques diverses et de laisser leurs pontes évoquer le travail quotidien (avec un Lloyd Kaufman, c'est forcément cocasse !). « *L'idée était de diversifier un maximum les nationalités, en gardant un équilibre entre les sociétés européennes et celles du reste du monde. Malheureusement, et contre toute attente, c'est sur la partie européenne que nous peinons le plus. Ce constat est édifiant. Quand on repense aux années 60 et 70 !* » Du coup, hormis Eskwad, la boîte de Richard Grandpierre (**Le Convoyeur**, **Saint-Ange**, etc), ce sont surtout des sociétés ricaines qui seront évoquées, à quelques exceptions près. Mais, pour nous autres cinéphiles déviants (surtout Big Dam Granger et La Bastille, faut bien l'avouer), un coup de projecteur porté sur Full Moon (**Puppet Master**), Cinetel (**Militia**), Troma ou Dikenga Films (**Firecracker**) à l'heure où même le câble vise en général le politiquement correct, est une véritable aubaine. D'autant que les réalisateurs, Antoine Chuzeville, Yves Montmayeur ou Pauline Pallier ont construit leur docu comme une véritable enquête de terrain, abordant toutes les étapes de la production (financement, tournage, vente, distribution, etc.).

« *Comme nous souhaitons être présents sur les moments clés des productions en cours, le tournage de cette série, qui s'achèvera cet été, aura duré deux ans. Car le mot d'ordre est de saisir des instants de vie et de ne rien filmer de faible. Alors parfois, il faut savoir attendre, mais pas trop longtemps non plus, car nous avons, nous aussi, des impératifs économiques !* »

Ce qui frappe le plus à la vision des premiers épisodes (Troma inaugure la série, suivi de Milkyway Images, la société de Johnnie To à Hong Kong), c'est l'incroyable clarté des informations véhiculées, qui visent l'essentiel sans jamais tomber dans le discours de niche, et la passion des jeunes réalisateurs qui ont entrepris de réaliser ces docus. En à peine 26 minutes, chaque épisode réussit à synthétiser un maximum d'infos que le montage véhicule avec une fluidité et une évidence exemplaire, à capter des moments de vie inédits, et surtout à créer une véritable complicité entre le spectateur et l'objet du docu (ce qui est loin d'être évident). Si l'on peut leur reprocher un générique ultra kitsch qui ne donne pas vraiment envie de regarder la suite, le contenu de chaque docu balaie d'un trait la moindre réserve et s'avère d'autant plus intéressant qu'il ne cherche pas à prêcher des convertis. Au contraire ! **Système B** est une série didactique, qui veut faire découvrir au grand public un cinéma alternatif, subversif et trop souvent dénigré, dont l'une des tristes particularités est de n'avoir jamais droit de cité à la télévision.

DOC DE FORCE

Forcément, monter un tel projet n'a pas été une sinécure, tant au niveau des budgets (officiellement 45 000 euros par épisode, qu'il faut revoir à la baisse quand on connaît l'état des lieux désarmant des prods indépendantes en France) qu'au niveau des négociations avec les interlocuteurs.

« *L'épisode hongkongais devait être initialement consacré à Film Workshop, mais Yves Montmayeur nous a vite confirmé que Tsui Hark était imprévisible sur un tournage. Or, il nous faut la plus complète collaboration des producteurs qui nous accueillent. On s'est donc rabattu sur Milkyway Images et Johnnie To, un excellent choix. Cela dit, certains producteurs ne souhaitaient pas voir une équipe de télé s'immiscer dans leurs affaires (Nu Image), n'appréciaient pas d'être associés à la série B (Action Concept en Allemagne), ou ne voulaient faire que du business (Roger Corman/Concorde). Certains ont été échaudés par des expériences malheureuses (Filmax/Fantastic Factory), d'autres nous ont donné leur accord mais se sont quelque peu défilés en cours de route. Il nous a fallu un an et demi, par exemple, pour interviewer Charles Band* (le dernier jour de tournage au Marché du film de Los Angeles, quelques heures avant de prendre l'avion ! – ndlr), *dont les affaires ne sont plus aussi florissantes qu'avant.* »

Bref, une série conçue en deux ans comme un véritable parcours du combattant, à l'image des productions chaotiques dont elle dévoile brillamment les coulisses. Mais ce travail ardu, réalisé avec sincérité par des cinéphiles qui veulent partager leur passion, n'est qu'une première étape pour les gars d'Action, qui souhaitent marquer profondément la spécificité de leur chaîne. Quand on parle de futurs projets à Cyril Delavenne, la réponse est sans ambiguïté : « *J'aimerais concrétiser cette idée de série autour des Scream Queen, un sujet qui me passionne, tout comme votre rédacteur en chef. C'est en cours de développement. On m'a aussi proposé une série autour des excentriques du cinéma... De toute façon, dans le cinéma de genre, les sujets ne manquent pas !* ». À bon entendeur...

Yannick DAHAN

infos

● À noter que la série **Système B** devrait connaître une fréquence de diffusion mensuelle, autant que possible, sous la forme d'une soirée thématique.
Le premier épisode diffusé en février sera suivi par celui sur Milkyway Images le 18 avril, lors d'une soirée « spécial Hong Kong ». Les épisodes suivants, dont on ne connaît pas encore les dates de diffusion, seront consacrés, dans l'ordre, à Cinetel (USA), North American Group (République Tchèque), Dikenga Films (USA), Full Moon (USA), Imagination (Canada), Magnus (Suède), Eskwad (France).

The Twilight Zone (La Quatrième dimension)

Retour en zone

Pour échapper à l'ennemi, un aviateur de la guerre de 14 traverse un nuage et se retrouve dans le ciel des années 50… Cinq personnages (un clown, une ballerine, un Écossais joueur de cornemuse, un vagabond et un général) se réveillent dans un puits à ciel ouvert aux parois complètement lisses… Par un hublot, le passager d'un avion aperçoit sur l'aile un monstre que personne d'autre ne voit… Des extraterrestres suprêmement intelligents apportent sur Terre la paix et le bonheur… Un trio de cambrioleurs découvre parmi son butin un appareil-photo qui prend des clichés du futur ; ils en tirent des profits juteux, jusqu'au moment où l'une des photos leur déplaît fortement… L'irascible épouse d'un écrivain le surprend en tête-à-tête avec une splendide jeune femme qui, explique-t-il, sort tout droit de son imagination…

Vous avez déjà lu (ou vu) ça quelque part ? Alors vous avez déjà fait escale par ***The Twilight Zone/La Quatrième dimension***. Produite entre 1959 et 1965, ***TZ*** est une suite de fables extraordinaires ponctuées, dans la grande tradition anglo-saxonne de la nouvelle, par une chute aussi ironique que brutale. Pendant fantastique de la célèbre ***Alfred Hitchcock Presents***, elle éblouit encore aujourd'hui par la rigueur de sa construction dramatique et sa brochette d'acteurs magnifiques, confirmés ou débutants (du vétéran Buster Keaton au tout jeune Robert Redford !). Filmée par des cinéastes majeurs (de John Brahm à Jacques Tourneur), cette première grande œuvre de télévision moderne fut presque entièrement écrite par les écrivains Richard Matheson et Charles Beaumont, et le scénariste Rod Serling, créateur de la série.

L'admiration quasi universelle pour ***TZ*** est d'ailleurs intimement liée à la personnalité de Serling qui, dès la deuxième saison, présente et conclut les histoires en personne. Alors qu'Hitchcock présentait sa propre série au cours de vignettes drolatiques, Serling apparaissait dans le décor même de l'action et fut intégré par Richard Matheson dans l'épatant ***A World of His Own*** (1ère saison). Depuis sa création, ***TZ*** jouit d'une présence constante sur les écrans cathodiques américains. De nombreux écrivains (Stephen King) ou cinéastes contemporains (Steven Spielberg, George Lucas, Joe Dante et John Landis, qui en fit un film en 1983) rendirent hommage à son influence. Deux autres anthologies furent produites, l'une en 1985-1986 (les épisodes étaient alors signés William Friedkin, Wes Craven, Joe Dante, Jeannot Szwarc…), l'autre en 2002.

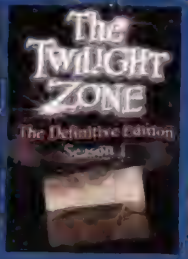
Autant dire qu'il s'agit d'une œuvre aussi importante pour la télévision que Shakespeare le fut pour la littérature. D'ailleurs, un épisode de ***TZ*** (***The Bard***, 4ème saison) voit le véritable Shakespeare transporté à l'époque contemporaine par un scénariste de télé…

Martin Winckler

● Sur l'écran en DVD Zone 1 : la magnifique ***The Twilight Zone***, The Definitive Edition, reprend dans chaque coffret l'intégrale de chaque saison de production avec des bonus fabuleux : master class de Rod Serling, musique de Bernard Herrmann et Jerry Goldsmith sur pistes séparées, pilote inédit, commentaires des acteurs originels, etc. Un must absolu pour tous les amateurs de fantastique télévisé et cinématographique.

Sur la page : *The Twilight Zone Companion* par Marc Scott Zicree, Silman-James Press, 2ème édition 1992.

Sur le Net : Pete's Twilight Zone et www.tzworld.com.



Méchas & Cie

DU MÉCHA EN VEUX-TU EN VOILÀ, AVEC LA SORTIE DE FILMS ET SÉRIES EXPLOITANT NOS PENDANTS SYNTHÉTIQUES À TOUTES LES SAUCES. DE *GHOST IN THE SHELL STAND ALONE COMPLEX* AU TROISIÈME OPUS CINÉMA DE PATLABOR, EN PASSANT PAR *PARASITE DOLLS*, UN TOUR D'HORIZON COMPLET DE CES UNIVERS MÉCANICO-FUTURISTES.

À tout seigneur, tout honneur : la suite de la série ***Ghost in the Shell Stand Alone Complex***, dont nous vous avions causée dans le numéro 170, continue de sortir chez Beez. La qualité croissante du titre, déjà sensible sur les deux premiers DVD, se confirme dans le troisième volume, en particulier avec un épisode incroyablement noir dévoilant une facette sombre de Batu. Mine de rien, SAC s'impose petit à petit comme un incontournable du genre.

Pour tous ceux qui se rueront sur ***Parasite Dolls***, disponible en DVD chez Kaze, dans l'espoir d'y retrouver l'univers de ***Bubble-gum Crisis***, la déconvenue risque d'être violente. À l'exception de quelques points communs mineurs (les androïdes, surnommés dans les deux cas les « boomers », un univers similaire…), l'ambiance y est radicalement différente. Et c'est bien là l'attrait principal de ***Parasite Dolls***. Tandis que ***BGC*** abondait de couleurs et de frivolité, ***Parasite Dolls*** verse dans le néo film noir glauquissime, où les quartiers interlopes d'une cité pourrissante abondent de putains cybernétiques assassinées dans quelques sombres impasses. Si l'on peut regretter que la réalisation comme la direction artistique pâtissent d'un manque d'ambitions plastiques, il faut aussi noter que le goût parfois douteux des designs et l'épuration technique servent grandement l'ambiance poisseuse d'histoires pourtant limitées et absconses. Quelques explosions de violence, en particulier lors d'une course-poursuite avec un robot arachnéen très dérangeant, viennent de plus agrémenter cette œuvre imparfaite, mais passionnante.

Loin des questions existentielles, mais chargé d'interrogations métaphysiques, ***Raxhaphon*** pointe son troisième volume chez Beez. Prétendant (trop) évident à la succession de ***Neon Genesis Evangelion***, la série reste plaisante (elle est très bien produite et certains designs très culottés sont une vraie réussite), mais trop prévisible. Un défaut difficile à gober devant les velléités d'originalité très prégnantes dans certains choix narratifs.

En l'occurrence, l'épisode ***Resonance***, proposé sur ce volume, est un démarquage qui rappelle de façon trop évidente le dénouement mémorable d'***Evangelion***.

L'événement de la japanimation reste néanmoins la sortie chez FPE de **WXVIII Patlabor 3**, troisième opus de la fameuse saga cinéma initiée au début des années 1990 par Mamoru Oshii. Pas la peine de se creuser la tête pour comprendre pourquoi les fans ont renié souvent violemment ce volet : les Labors et la section 2 ne jouent que les invités de luxe dans ce film qui n'a de Patlabor que le nom. On conseillera à ces aficionados de se tourner plutôt vers la série ***Mini-Pato***, dont la totalité est proposée

en binôme sur un second DVD, une merveille de technicité qui explore plus avant le monde du Labor Patrol avec un humour que n'aurait pas renié Akira Toriyama. Concernant le film, il serait tentant d'accuser son réalisateur, Fumihiko Takayama, d'usurper le titre en le détournant à ses propres fins. Ce serait ignorer que les **Patlabor** se distinguent autant par les éléments d'anticipation utilisés (en l'occurrence l'univers de méchas), que par leur traitement hyper réaliste d'une science-fiction campée dans un quotidien justement très réaliste. Or, ce ne sont pas les méchas qui passionnent Fumihiko Takayama (même si les Labors restent présents en toile de fond), mais un autre élément à la croisée de la SF et du fantastique, dont nous vous réservons la surprise. Sachez seulement qu'après trente minutes d'enquête policière contemplative rythmée par le très beau score de Kenji Kawai, le film vire vers la SF dévergondée et jubilatoire. La puissance de cette séquence révélatrice, mais aussi des vingt dernières minutes du film, n'en est que décuplée. Une fin un peu atténuée par une intrigue policière qui, passée la surprise mentionnée, évolue en terrain trop balisé, mais accentuée par un traitement mélancolique versant carrément dans le mélodrame avec un dénouement terrible. Assister à un duel destroy de personnages titanesques, durant une nuit pluvieuse et sur fond de sonate de Beethoven, est une expérience que l'on n'oubliera pas de sitôt. On peut donc regretter grandement que ce magnifique long-métrage, aux canons de production luxueux, soit cantonné au petit écran dans notre beau pays, sans compter qu'il sort chez nous avec près de deux ans de retard. Heureusement, l'édition luxueuse et très fournie de FPE a de quoi nous consoler.

KIRK DOUGLAS

PRÉSIDENT D'HONNEUR

1905 CENTENAIRE DE JULES VERNE 2005

L'ÉVÉNEMENT MONDIAL DE L'AVENTURE

6 - 11 AVRIL
GRAND REX

FESTIVAL DU FILM
JULES VERNE
13e ÉDITION

PRÉSIDENT DU JURY
JEAN-JULES VERNE

0 892 692 694* / WWW.JVA.FR

ET MAGASINS FNAC, CARREFOUR, GÉANT

Sélection

France info

MAIRIE DE PARIS

CAISSE D'EPARGNE

Ciné Jeunes

ALBUM

Gaz de France

Jeep

Institut océanographique

UNITED

VARIETY

voyage

METROPOLIS

JUNIOR

ALLOCINE

metro

PREMIERE

Ça va saigner !

BEAUCOUP D'EXCELLENTS JEUX CE MOIS-CI, MAIS PAS DES TITRES RÉVOLUTIONNAIRES, SI L'ON OMET LA BOMBE RESIDENT EVIL 4 **ABORDÉE LE MOIS DERNIER. EN REVANCHE, IL EST INTÉRESSANT DE NOTER QUE, LOIN D'ÊTRE SPÉCIFIQUES AU MÉDIUM QUI LES SUPPORTE, LES MEILLEURS JEUX QUI DÉBARQUENT SONT CEUX QUI SE SONT LE PLUS NOURRIS D'AUTRES FORMES D'ART. ENTRE HOMMAGE AUX COMICS, CÉLÉBRATION DU PÉPLUM, RÉFÉRENCES AU CINÉMA D'HORREUR ET DÉVELOPPEMENT DE LA MYTHOLOGIE LUCASIENNE, ON PEUT DIRE QUE LE JEU VIDÉO REVENDIQUE, VOIRE TRANSCENDE, SES SOURCES D'INSPIRATIONS, ALORS QUE CES DERNIÈRES N'ADMETTENT TOUJOURS PAS SON IMPORTANCE STRATÉGIQUE.**

Shadow of Rome PS2

Spécialiste en blockbusters qui dépotent, Electronic Arts est la major ricaine des jeux vidéo, un éditeur dont la devise néo-libérale fait fi des velléités artistiques des développeurs. Seule boîte désormais capable de rivaliser avec les Japonais sur le terrain des budgets, parfois pharaoniques, alloués à un jeu, et qui a compris mieux que quiconque l'importance du matraquage publicitaire, EA a besoin de toucher un public tout sauf hardcore, dont les références ne sont pas spécifiquement vidéo-ludiques. En quête d'une rentabilité maximale, EA n'a pas pour ambition de créer des jeux originaux mais d'exploiter des licences cinématographiques mondialement connues (**James Bond**, **Le Seigneur des anneaux**), ou de surfer sur les modes, en assurant des jeux visuellement spectaculaires, même si l'esbroufe technique doit se faire au détriment de la profondeur de jeu. **Shadow of Rome**, remake à peine déguisé du **Gladiator** de Ridley Scott, en est le prototype. Au programme de cette aventure qui nous propose d'enquêter, en l'an 44 avant notre ère, sur l'assassinat de Jules César, deux types de jeu : tactique et action hardcore. Dans la peau du jeune Octavius, c'est l'infiltration qui est de mise : trouver des indices sur le complot fomenté contre César en se faufilant dans de sublimes palais pour remplir diverses missions finalement répétitives et sans grand intérêt. En revanche, dans la peau d'Agrippa, sorte de Maximus envoyé sur le front germanique avant de devenir gladiateur, on vit en live nos fantasmes de cinéphiles élevés aux péplums... tendance **Caligula** ! Courses de chars, combats à l'arme blanche, ou affrontement avec des animaux, le jeu propose tout ce qu'il est possible de réaliser dans une arène, en jouant la carte du gore à la puissance mille ! Tout le fun du jeu vient d'ailleurs du choc visuel entre une mise en scène clinquante à la Scott (cinématiques somptueuses, graphismes léchés, mise en scène hollywoodienne) et la barbarie de vos actions. Sanglant au possible, **Shadow of Rome** vous permet de déchiqueter, éviscérer, démembrer vos ennemis dans des gerbes de sang absolument dégeulasses. Mieux, pour gagner en efficacité et obtenir des armes plus puissantes, il faut plaire au public en réalisant des gestes spectaculaires qui augmentent votre jauge de popularité. Mais ça ne veut pas dire qu'il suffit de rentrer dans le lard. Chaque arme se manie différemment et influe sur vos capacités lors des combats. Bref, **Shadow of Rome**, s'il s'avère relativement basique en termes de concept, est d'une telle efficacité et d'une telle sauvagerie en arènes qu'on en oublie ses menus défauts. Il est en revanche impardonnable qu'EA n'ait pas prévu un mode 2 joueurs. Les combats purement jouissifs s'y prêtaient à merveille !

notules ludiques

● Et voila, j'ai pas encore la place de tout traiter, damned !! Je vous signale donc la sortie du très riche **Star Wars : Knights of the Old Republic 2**, superbe RPG qui marche sur les traces de son modèle sorti l'année dernière, dont nous avions évoqué l'excellent système de « moralité » (en gros, choisir ou non le côté obscur de la force). Cet opus ne change pas grand-chose par rapport à son aîné, mais comme ce dernier était l'un des meilleurs RPG qu'on ait vu depuis des lustres, l'évolution dans la continuité ne fait pas de mal. Graphismes plus fins, meilleure interaction avec les NPC, histoire plutôt fun et véritable respect porté à une mythologie étoffée sans être trahie (hum...) : **Star Wars KOTOR 2** est le jeu du mois sur X-Box !

City of Heroes PC

Le jeu est déjà sorti depuis février mais il est indispensable d'en parler, même s'il sera très difficile pour ce nouveau titre massivement multijoueurs de rivaliser avec **World of Warcraft**, le MMO phare du moment, dont la notoriété auprès des joueurs a conduit à la surcharge des serveurs européens dès les premiers jours de lancement. Mais si les Nains paladins, les Morts-vivants mages ou les Elfes de la nuit voleurs vous en touchent une sans bouger l'autre, **City of Heroes**, qui rend un vibrant hommage à l'univers des comics ricains, devrait être une alternative fascinante. Jeu d'action au principe relativement simple, **City of Heroes** vous propose d'incarner un avatar à Paragon City, une ville où tous les joueurs sont des super-héros ou des super-vilains. Si vous êtes bien sûr ridicule au début (malgré une création de perso très riche), la suite du jeu (après moult quêtes répétitives) vous permettra de vivre des combats titanesques au sommet des buildings à grands coups de boules de feu et autres éclairs d'électricité. Même sans licences (pas de super-héros connus ici) ni crafting, le jeu remplit sa fonction, en permettant aux joueurs occasionnels de s'éclater sans ruiner leur vie sociale. **City of Heroes** innove même dans le genre en proposant de jouer avec des cartes prépayées, sans carte bancaire, pour un nombre de jours défini. Ça veut tout dire...

Resident Evil 4 GAMECUBE

Histoire d'émettre un jugement plus définitif sur le jeu vidéo le plus attendu de ce début d'année aux côtés de **Gran Turismo 4** et de **Metal Gear Solid 3**, on vous reparle très rapidement du chef-d'œuvre de Mikami. Non, le mot n'est pas trop fort car chaque heure passée sur ce mega blockbuster est une vraie paire de claques en pleine gueule avec un triple effet kiss cool ! Non seulement **RE4** est largement à la mesure de nos attentes, tant visuellement qu'au niveau du gameplay (voir notre preview du mois dernier), mais il réussit à nous surprendre en permanence, créant à la chaîne des situations de jeu inédites. Même si la maniabilité s'avère définitivement rigide, elle n'altère en rien l'impression d'évoluer dans un univers bigger than life, où chaque niveau est un morceau de bravoure encore plus trippant que le précédent. Si le sentiment de vivre des scènes sorties de **La Nuit des morts-vivants** est réel, le jeu n'est toutefois pas aussi flippant que les précédents. Le producteur Hiroyuki Kobayashi nous avait prévenus et ça se vérifie en permanence : **RE4**, c'est de l'action non-stop, du démastiquage hardcore à coups de shotgun et de lance-roquettes, entrecoupé de séquences dantesques contre des boss colossaux (euphémisme). Au bout de plusieurs heures de jeu, on a encore la mâchoire qui tombe, les yeux qui pleurent et le cœur qui bat la chamade. **RE4** est une drogue dure !

Yannick DAHAN

BON PLAN
A VOIR ABSOLUMENT !

METS LE FEU À TON LECTEUR !

9,99 €*

BON PLAN
A VOIR ABSOLUMENT !

ADRIEN BRODY, JAMES CAAN, PAM GRIER, DOUGRAY SCOTT,
JENNIFER TILLY, LAURA ELENA HARRING...

DANS DES THRILLERS COMPLÈTEMENT INÉDITS !

Également disponible sur www.lafabriquedefilms.fr

LA FABRIQUE DE FILMS
MAD MOVIES
ALLOCINE.COM
mcm

World of Warcraft

JASON HAYES & CIE - BLIZZARD

Introuvable à l'unité et seulement disponible dans le coffret collector du jeu **World of Warcraft**, la musique est une véritable petite surprise. Celle de **Warcraft 3** était déjà bien sympathique, avec ses thèmes illustrant les magnifiques cinématiques. Le compositeur en remet une couche avec un peu plus de réussite, l'orchestre étant toujours absent. On ne peut qu'imaginer ce qu'aurait donné le résultat si le compositeur avait eu la chance de s'y frotter, tant ses musiques sont une invitation à l'héroic-fantasy. Un mélange de styles pour rendre justice à la grande variété de mondes et de peuples occupant les terres d'Azeroth, où les chœurs et les percussions tribales donnent littéralement vie à cet univers massivement multijoueurs. Au-delà des 13 premières pistes consacrées aux cinématiques et grandes villes, l'intérêt devient plus relatif lorsqu'on se farcit une ribambelle de musiques d'ambiance efficaces dans le jeu mais inintéressantes hors contexte. À noter que Jason Hayes fut épaulé de trois autres compositeurs pour écrire cette musique. (77 min.)

Constantine

BRIAN TYLER & KLAUS BADELT - VARESE SARABANDE

Brian Tyler annonçait dans ses interviews ce score comme étant le plus ambitieux de sa carrière. Il présageait une B.O.F. orchestrale capable de rendre justice à l'univers d'*Hellblazer*. Et bien, vous n'aurez rien de tout ça au final. Les 110 minutes composées par le jeune musicien n'ont apparemment pas plu suffisamment et voilà que Klaus Badelt débarque pour donner un autre cachet à la musique, reprendre ce qui a été enregistré et lui apporter un côté plus moderne. Les fans du compositeur ont dû être bien déçus. Au final, le CD ne se veut rien de plus qu'une musique dans l'esprit **Matrix**, avec sessions orchestrales et matériaux technoïdes. Oh bien sûr, il y a des restes par-ci par-là qui sont bons à prendre. Mais rien de ce que Tyler avait promis. On peut quand même apprécier le main title coupé du montage final sur le site officiel de Tyler : www.briantyler.com. C'est nettement plus encourageant. (52 min.)

Capitaine Sky et le monde de demain

EDWARD SHEARMUR - SONY MUSIC

Si vous ne deviez acquérir qu'une seule B.O.F. ces temps-ci, arrêtez-vous ici et prenez place aux côtés du Capitaine Sky ! Marre d'entendre la même soupe ? Nostalgiques de l'âge d'or du cinéma hollywoodien et surtout de sa musique ? Edward Shearmur a entendu votre appel et y répond avec une classe indéniable. Enfin un score orchestral qui réveille. Non, le compositeur ne s'est pas levé un matin en se disant qu'il allait booster son talent. On lui a simplement donné l'occasion d'écrire un score à l'ancienne avec tout le temps qu'il faut. Une opportunité rare pour les compositeurs hollywoodiens d'aujourd'hui… Edward Shearmur nous pond donc un score d'aventures qui rappellera le John Williams de la fin des 70's, (dont Shearmur est fan, mais qui ne l'est pas ?). On sort l'artillerie lourde orchestrale, les cuivres et les percus s'en donnent à cœur joie, les thèmes s'entremêlent dans la masse et l'on prend un pied monstrueux. Alors que Gabriel Yared s'est fait refouler pour avoir pondu un score à l'ancienne, Capitaine Sky s'impose comme un sauveur. (55 min.)

NEWS

● Dans la quatrième vague de rééditions du label ANIMEX 1200, la Colombie nous fait un petit cadeau en ressortant deux compilations dédiées à Godzilla avec des musiques signées Akira Ifukube et Masaru Sato.

● Finalement, Decca sortira le 15 mars la musique des deux remakes US de Ring composée par Hans Zimmer, Henning Lohner et Martin Tillman. Une bonne nouvelle en somme.

Elektra

CHRISTOPHE BECK - VARESE SARABANDE

Pour ceux qui se demandent qui peut bien être ce fameux Christophe Beck, il s'agit d'un compositeur qui a officié sur la série TV ***Buffy et les vampires***, mais plus récemment sur **Garfield** et le remake US de **Taxi**. Bien décidé à expérimenter, Beck se lance dans la manipulation de sons pour les mélanger à des sessions orchestrales (c'est étonnamment original, non ?). Résultat : on est bien loin de Marco Beltrami. Déjà sur **Daredevil**, Graeme Revell avait tenté le coup, mais s'était bien vautré. Beck suit le même chemin même si l'aspect acoustique de la musique n'est pas si dégueu au premier abord. Certes, on ne dépassera pas ce stade et musicalement, on frise l'anorexie. Les morceaux se suivent et se ressemblent, l'écoute paraît interminable… Un conseil, passez votre chemin, tout ce qui touche à Daredevil semble être définitivement maudit à Hollywood. (45 min.)

Assaut sur le central 13

GRAEME REVELL - VARESE SARABANDE

Si passer derrière la caméra après Carpenter était déjà une tâche ardue, prendre le relais niveau composition musicale était aussi un défi pas évident à relever. Impossible d'oublier les synthés de Big John, et c'est donc à Graeme Revell de se charger de la mission suicide. Comme à son habitude, le score n'étonnera personne tant il est transparent à l'écoute. Aucune inventivité, aucune nervosité, rien qui pourrait attirer notre oreille. Par ailleurs, Revell ne réarrange pas non plus le thème principal de Carpenter, ce qui est, en fin de compte, une bonne idée si l'on souhaite s'écarter au maximum du film original. Néanmoins, une référence (ne serait-ce minime) aurait été jouissive pour les fans. Plus encore, on a le droit à un générique final rap par KRS-ONE nous rappelant que l'univers de Jean-François Richet n'a vraiment rien à voir avec celui de John Carpenter. (43 min.)

Metal Gear Solid 3 Snake Eater

HARRY GREGSON-WILLIAMS & NORIHIKO HIBINO - IMPORT

Konami, bien décidé à faire de son personnage une icône, pète un câble et l'affuble d'une chanson bondienne promotionnelle. Et pour le coup, elle est bien plus réussie que les thèmes des dernières fournées filmiques de 007. Composée par Norihiko Hibino, déjà présent sur les autres jeux de la série, le Japonais se partage le reste du score avec Harry Gregson-Williams depuis le deuxième opus. Idée saugrenue mais parfois bienvenue tant la musique écrite par Hibino ne risque pas d'influencer qui que ce soit. Quant à Gregson-Williams, il ne fait ni plus ni moins que du bon gros son à la MediaVenture, réarrangeant le thème une deuxième fois pour la troisième aventure de Snake. Au final, rien de vraiment bon à se mettre sous la dent dans cette foire aux synthés défectueux, juste la constatation d'un effort de construction cinématographique au niveau musical avec des thèmes, des variations et tout ce qui fait un score de film hollywoodien d'aujourd'hui. Manque un peu de talent et de moyens (on est loin des **Call of Duty** et consorts), mais l'idée est là. (133 min.) **Olivier GALLIANO**

Festival du film JULES VERNE 13e édition
GRAND REX
12e FESTIVAL DU FILM JULES VERNE
6-11 avril 2005 – Grand Rex
« 50 passeports complets à gagner, d'une valeur unitaire de 50 €. »
Pour cela, il vous suffit de nous envoyer vos nom, prénom et coordonnées (adresse + téléphone) sur carte postale ou papier libre, avant le 30 mars 2005 et nous tirerons au sort les 50 gagnants. Ces derniers seront alors contactés et pourront retirer leur passeport directement au grand Rex.

Encyclopédie du cinéma ringard

FRANÇOIS KAHN - GRANCHER - 330 PAGES - 20 €

Le coup de gueule du mois. Après les regrettables 101 nanars de François Forestier, on continue dans le registre de la dérision facile et des approximations critiques avec cette *Encyclopédie du cinéma ringard* avantageusement sous-titrée « *Les films de bazar et d'essais* ». Présenté sous forme d'abécédaire, voici donc ce que le cinéma compte de plus nul et de plus drôle, de Max Pécas à Jean-Claude Van Damme, en passant par les gros bras (!) ou les monstres (!!!). Assez vite, en parcourant l'ouvrage, on se rend compte que François Kahn est un homme de goût à qui on ne la fait pas. Ainsi, le bonhomme semble apprécier l'acidité des Razzies Awards (les Oscars des pires films), s'autorisant tout de même des réserves éclairées. Il écrit ainsi : « *Reste que le temps où les Razzies osaient tirer à boulets rouges sur des succès en salles comme* **Rambo II**, **Cocktail** *ou* **Proposition indécente** *est aujourd'hui bien loin.* », oubliant qu'à peu près à la même époque, la manifestation des bobos hollywoodiens couronnait des films comme **La Porte du Paradis**, **Shining**, **Scarface**, **The Thing**, **Le Bûcher des vanités** ou **Last Action Hero**. Mais bien sûr, tout ça n'est pas très important, comparé au courage qu'il faut pour descendre des films comme **Cocktail**... De même, notre croisé du bon goût y va de sa complainte anti-**Matrix** en étalant sur 4 pages l'interview fictive d'un fan internaute qui adore la trilogie et dans la bouche duquel il met des phrases hilarantissimes du style : « *Grâce à un énorme progrès dans les images de synthèse, les réalisateurs parviennent à faire « jouer » Keanu Reeves dans une scène.* ». Il faut signaler que l'auteur est d'ailleurs doté d'un humour particulièrement fin et savoureux, qui explose notamment dans l'article consacré à Van Damme, alors qu'il évoque la prestation de Raul Julia dans **Streetfighter** : « *Raoul Julia est mort avant la sortie du film, sans doute par peur d'être présent à la première.* ». Etonnant, non ? Autre qualité indéniable du bouquin : une mauvaise foi qui n'hésite pas à véhiculer les clichés critiques honteux que plus personne n'ose proférer aujourd'hui (**La Porte du Paradis** est un gros pensum raté), comme la subjectivité la plus expéditive (**Gangs of New York** est une « *sinistre croûte* »). Et ça continue comme ça tout du long : **Charlie et ses drôles de dames** est un « *film-gloubiboulga* », « *Schwarzenegger est et reste un acteur totalement nul* », la Blaxploitation est un « *cinéma afro-nanaricain* », « *Les frères Farelly ont cartonné avec* **Mary à tout prix** *où les auteurs parvenaient à faire rire avec un trisomique et un hémiplégique* », « **Showgirls** *est un film simpliste, débile et raté* », etc, etc. On arrête là le massacre, y'en a qui ont fait des nervous breakdown pour moins que ça. Et le scribouillard de terminer son bouquin en invitant ses lecteurs à consulter régulièrement Mad Movies s'ils veulent assouvir leur besoin compulsif de nanars. Ce que notre agrégé de lettres (c'est précisé en quatrième de couverture, putain, j'ai bien fait d'arrêter la fac et de rentrer à Mad, moi...) ne semble pas avoir compris, c'est que les nanars ne peuvent être en aucune façon un moyen facile de se faire mousser en versant dans le révisionnisme critique et l'insolence consensuelle. Désolé mon gars, mais on a définitivement pas les mêmes valeurs.

Arnaud BORDAS

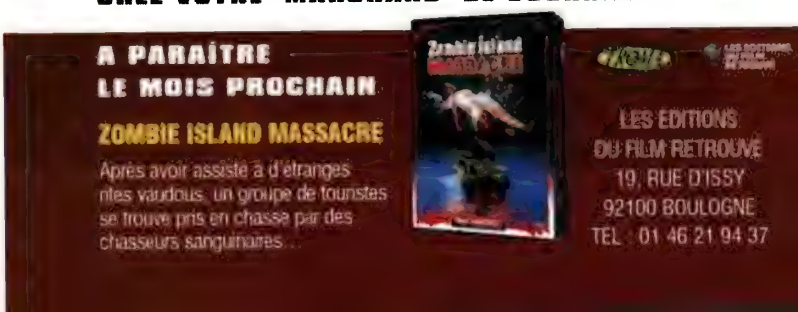
Fanzine

Leitmotiv, musique et cinéma n°20

52 PAGES - NOIR ET BLANC, COUVERTURE COULEUR - 4,60 €

Nouvelle livraison (datée d'octobre mais parue en janvier) de ce fanzine entièrement consacré à la musique de films et qui vient de fêter ses dix années d'existence (bravo les gars !). Au sommaire, l'actualité courante, un article sur la zique de Joe Hisaishi pour **Le Mécano de la General** de Buster Keaton, la quatrième et dernière partie d'un dossier consacré à la carrière de Jerry Goldsmith, un autre dossier sur les musiques de Morricone pour Henri Verneuil et beaucoup d'autres choses. Au final, un bien chouette fanzine concocté par une authentique bande de BOF-addicts. Association Leitmotiv, musique et cinéma, 71 rue d'Alep, 38080 L'Isle d'Abeau. http://leitmotiv.site.voila.fr

ACTUELLEMENT
CHEZ VOTRE MARCHAND DE JOURNAUX



COMPLÉTEZ VOTRE COLLECTION MAD MOVIES

143 SPÉCIAL SUPER-HÉROS 2 COUVERTURES AU CHOIX : SPIDERMAN OU BLADE 2.
Dossier Spiderman / Dossier Blade 2 / Minority Report / Darkness / Metropolis / et l'esprit comic-book en 10 films

144 Men in Black 2 / Le Règne du feu / Brocéliande / Jeepers Creepers / Jason X / Arac Attack / Requiem / Mes chers voisins / plus 30 nanars assumés

145 Dossier Minority Report / Windtalkers / SimOne / Signes / Blood Feast 2 / int. carrière Ray Harryhausen

146 Dossier Signes / Halloween resurrection / xXx / Terminator 3 / Kill Bill / Jeepers Creepers 2 / The Ring / Seijun Suzuki / int. carrière Jack Hill

147 Dossier Meurs un autre jour / Daredevil / X-Men 2 / Hulk / Harry Potter et la chambre des secrets / Spider / Osamu Tezuka / int. carrière Herschell Gordon Lewis

148 Dossier Les Deux tours / Re-Animator 3 / Spy Kids 2 / Cradle of Fear / Resurrection of the Little Match Girl / Les Larmes du tigre noir / Le cinéma Thaïlandais / int. carrière Sergio Sollima

149 Dossier Gérardmer 2003 / The Matrix Reloaded / Brocéliande / Le Cercle / Gangs of New York / Le Château dans le ciel / int. carrière José Mojica Marins

150 Dossier Dark Water / X-Men 2 / Hulk / The League of Extraordinary Gentlemen / Solaris / Cabin Fever / Leeches / Speed Demon / Darkness Falls / Scarecrow / Les fantômes japonais / int. carrière Larry Cohen

151 Dossier Daredevil / Terminator 3 / Black Mask 2 / Willard / Cypher / Traqué / Star Trek Nemesis / Les films comic-books rates / int. carrière Shinya Tsukamoto

152 Dossiers Evil Dead et Maléfique / X-men 2 / House of the Dead / Animatrix / Dreamcatcher / Destination finale 2 / Génération Evil Dead : le fantastique à l'économie / AFM 2003

153 Dossier Les Événements de la rentrée : Kill Bill, Hero, Blueberry, Le Retour du roi, Freddy Vs Jason, Underworld, Matrix Reloaded / Animatrix / Basic / X-Men 2 / 28 Jours plus tard

154 Dossier Hulk / Darkness / Haute Tension / Nuits de Terreur / Animatrix / Ong Bak / int. carrière Steve Wang

155 Dossier Terminator 3 / Les effets spéciaux de Matrix Reloaded / Abîmes / Narc / Les Enfants d'Abraham / Charlie's Anges 2 / Détour Mortel /

The Eye / Pirates des Caraïbes / Tomb Raider 2 / int. carrière Sergio Martino

156 Dossier Underworld / Matrix Revolutions / Hero / Identity / Les effets spéciaux de La Ligue des gentlemen extraordinaires / Skinned Deep / Monster Man / Willard / Cowboy Bebop

157 Dossier Freddy contre Jason / The Texas Chainsaw Massacre / May / Infernal Affairs / Mystic River / Bad Boys 2 / Hommage à Charles Bronson / int. carrière John Phillip Law (1ère partie)

158 Dossier Hellboy / Dossier Kill Bill Volume 1 / Matrix Revolutions / Gothika / Zatoichi / Le Monde de Nemo / S.W.A.T. / Alien / Flesh for the Beast / Slashers / int. carrière John Phillip Law (2ème partie)

159 Dossier Le Retour du Roi / Mindhunters / Les Rivières Pourpres 2 / Battle Royale 2 / The Card Player / Bloodgnome / int. carrière Enzo G. Castellari (1ère partie)

160 Dossier Massacre à la tronçonneuse / Dossier Gérardmer 2004 / Spider-Man 2 / Gothika / Dead or Alive 1, 2, 3 / Jeepers Creepers 2 / int. carrière Enzo G. Castellari (2ème partie)

161 Dossier Van Helsing / Dossier Blueberry / Manson Family /

Big Fish / Paycheck / Open Range / L'Hirondelle d'or / Cheng Pei Pei / Cannibal Holocaust / int. carrière Ruggero Deodato (1ère partie)

162 Dossier May / Harry Potter et le prisonnier d'Azkaban / Immortel / Agents Secrets / Kiki, la petite sorcière / Alive / Aragami / Azumi / Romasanta / The Unliving / Screaming Dead / int. carrière Ruggero

163 Dossier Ong Bak / 800 Balles / L'Armée des morts / The Machinist / Le Convoyeur / Séance / Fenêtre secrète / La Passion du Christ / AFM 2004 / int. carrière Eloy de la Iglesia

164 Dossier Kill Bill volume 2 / Dossier Van Helsing / Alien Vs Predator / Atomik Circus / Le Jour d'après / Undead / La Caravane de l'étrange / int. carrière James Ellroy (1ère partie)

165 Dossier L'Armée des morts / Saint-Ange / Memories of Murder / Casshern / Deux Soeurs / The Punisher : le film + le comic-book / Wonderful Days / int. carrière James Ellroy (2ème partie)

166 Dossier Spider-Man 2 / Dossier Hellboy / Les Chroniques de Riddick / Atomik Circus / Le Village / I, Robot / Ghost in the Shell - Innocence / The Storyteller / Cannes 2004 / int. carrière Ronny Yu (1ère partie)

167 Spécial Previews : Batman Begins / Sin City / Blade : Trinity / Resident Evil : Apocalypse / Sky Captain / Steamboy / Old Boy / Collateral / Infernal Affairs / Les effets spéciaux de Spider-Man 2 / int. carrière Ronny Yu (2ème partie)

168 Spécial Halloween : Seed of Chucky / Rottweiler / I Tre Volti Del Terrore / Dinocroc / Shaun of the Dead / Bite Me ! / Alien Vs Predator / Man on Fire / Dossier 20 films d'horreur incontournables : du plus terrifiant au plus navrant / int. carrière Paul Naschy

169 The Grudge / Devilman / Izo / The Batman : la série animée / Le Pôle Express / Team America / Innocence : Ghost in the Shell 2 / 36, Quai des Orfèvres / Les Indestructibles / L'Exorciste au commencement / Le Secret des poignards volants / int. carrière Jess Franco

170 Saw / Ginger Snaps 2 & 3 / Decoys / The Eye 2 / Blade : Trinity / The Grudge / Ghost in the Shell Stand Alone Complex / Dossier Cinéma : Big Fishes / AFM 2004 / int. carrière Lamberto Bava

171 Spécial Zombies : Return of the Living Dead 4 & 5 / Day of the Dead 2 / Choking Hazard / Bloody Bill / The Machinist / L'Empreinte de la mort / La rage du tigre / Dossier Fantôme de l'opéra / Le Château ambulant / Alexandre / G.O.R.A. / Sitges 2004 / int. carrière Paul Schrader (1ère partie)

BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (ou recopiez) le bon de commande, remplissez-le, entourez les numéros désirés et envoyez votre commande, accompagnée de votre règlement (chèque à l'ordre de **Mad Movies/CPF** ou formule de débit par carte bancaire), à l'adresse suivante : **D.I.P. - Mad Movies. 18 à 24 quai de la Marne, 75164 Paris cedex 19**
(Ligne spéciale abonnements et anciens numéros Tél. : 01 44 84 85 29)

Chaque exemplaire : 4,80 € (3,80 € + 1 € de participation aux frais d'envoi). Frais de port gratuits à partir de 4 numéros commandés. Ne commandez que les numéros indiqués sur le bon (*Mad* Movies n°1 à 28, 30, 31, 35, 43, 48 et 64 : épuisés). Pour l'étranger : **5,00 €** par exemplaire. Attention, nous n'acceptons que le paiement direct par carte bancaire ou par mandat international.
Hors-série n°1 Carpenter et n°2 Jackson. France : **7,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **9,00 €** par exemplaire (frais de port inclus). **Hors-série Cinémas d'Asie**. France : **9,50 €** par exemplaire (frais de port inclus). Dom-Tom et étranger : **11,50 €** par exemplaire (frais de port inclus).

Oui, je désire recevoir les numéros de **Mad Movies** entourés dans le tableau ci-contre (cerclez les numéros commandés) :
Je règle par : ☐ chèque ☐ carte bancaire ☐ mandat lettre

NOM ____ PRÉNOM ____
ADRESSE ____
CODE POSTAL ____ VILLE ____
PAYS ____

Date d'expiration ____ / ____ (Mois/Année)

Date et signature obligatoires

VOIR LE SOMMAIRE DE CHAQUE NUMÉRO SUR www.mad-movies.com, RUBRIQUE ANCIENS NUMÉROS.

MAD MOVIES										
29	32	33	34	36	37	38	39	40	41	42
43	44	45	46	47	49	50	51	52	53	54
55	56	57	58	59	60	61	62	63	65	66
67	68	69	70	71	72	73	74	75	76	77
78	79	80	81	82	83	84	85	86	87	88
89	90	91	92	93	94	95	96	97	98	99
100	101	102	103	104	105	106	107	108	109	110
111	112	113	114	115	116	117	118	119	120	121
122	123	124	125	126	127	128	129	130	131	132
133	134	135	136	137	138	139	140	141	142	143 COUVERTURE SPIDERMAN
143 COUVERTURE BLADE II	144	145	146	147	148	149	150	151	152	153
154	155	156	157	158	159	160	161	162	163	164
165	166	167	168	169	170	171				

☐ Hors série n°1 John Carpenter
☐ Hors série n°2 Peter Jackson
☐ Hors série Cinémas d'Asie

Conformément à la loi informatique et libertés du 6 janvier 1978, vous disposez d'un droit d'accès et de rectification aux données vous concernant. Par notre intermédiaire, vous pouvez être amené à recevoir des propositions d'autres entreprises. Si vous ne le souhaitez pas, il vous suffit de cocher la case ☐

LA COLLECTION "LE MEILLEUR DES B'MOVIES", SI VOUS AVEZ MANQUÉ LE DÉBUT

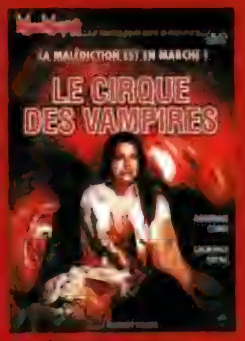
1. Patrick

2. Le Survivant d'un monde parallèle

3. Le Corps et le fouet

4. Creature

5. L'Île de l'épouvante



6. Le Cirque des vampires

7. Le Club des monstres

8. The stuf

9. La Fille de Jack l'éventreur

10. Mutations

11. La Vierge de Nuremberg

12. Le Retour de la créature du lagon

13. Shock Waves

14. Zombie

15. Rawhead Rex

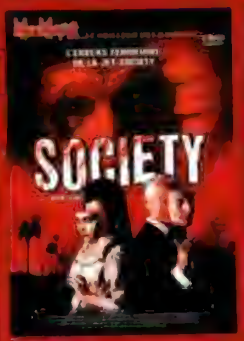
16. Death Race 2000

17. Transmutations

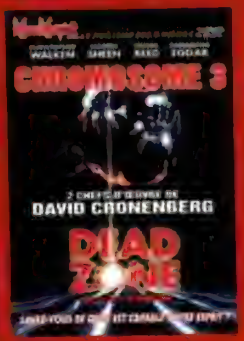
18. Soif de sang

19. Harlequin

22. L'Horrible Docteur Orlof



20. Society



21. Chromosome 3 / Dead Zone

23. Le Sadique Baron Von Klaus

24. Les Maîtresses du Dr Jekyll

Bulletin à découper ou à photocopier et à retourner avec votre règlement sous enveloppe affranchie à :
DIP/Mad Movies, 18 à 24 quai de la Marne,
75164 Paris cedex 19. (Tél. : 01 44 84 85 29)

Je choisis le(s) DVD suivant(s) :

❑ 1 ❑ 2 ❑ 3 ❑ 4 ❑ 5 ❑ 6 ❑ 7 ❑ 8 ❑ 9
❑ 10 ❑ 11 ❑ 12 ❑ 13 ❑ 14 ❑ 15 ❑ 16 ❑ 17 ❑ 18
❑ 19 ❑ 20 ❑ 21 ❑ 22 ❑ 23 ❑ 24

Prix unitaire : 6€ (Frais de traitement et de port compris).
Prix spécial pour la collection des 24 DVD : 99€ (Frais de traitement et de port compris).
Dans la limite des stocks disponibles pour chaque DVD ou pour la collection des 24 DVD. Offre valable jusqu'au 31/07/2005.

Ci-joint mon règlement à l'ordre de Mad Movies/CPF par :
❑ chèque (Eurochèques non acceptés) ❑ carte bancaire

|_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_| |_|_|_|_|

Date d'expiration : |_|_|_|_| Mois/Année

Date :
Signature obligatoire :

NOM _____ PRÉNOM _____

ADRESSE _____

_____

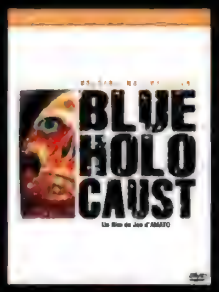
CODE POSTAL _____ VILLE _____

PAYS _____

DVD ZONE 2 NEUFS

L'enfer des zombies Edition Collector 25 €

Revanche Mortes-Vivantes 12 €



Blue Holocaust 15 €

Zombie Holocaust 12 €

Opération peur 15 €

Manson Family 18 €

Gacy 18 €

Coffret Paul Naschy 15 €

Maniac + Slime collector 20 €

Lord of the strings 20 €

Carlito's Angels 20 €

Slave Girls 20 €

Baron Vampire 20 €

Hache pour lune de miel 20 €

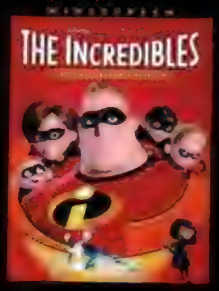
Lisa et le Diable 20 €

MOVIES 2000

La librairie du cinéma

DVD ZONE 1 NEUFS

Saw 35 €



The Incredibles 35 €

Shaun of the Dead 35 €

Porco Rosso 35 €

Nausicaa 35 €

Tae Guk Gi 35 €

DVD ASIATIQUES NEUFS

Kung Fu Hustle 25 €

Chinese Ghost Story 25 €

New Police Story 25 €

Appleseed 2004 25 €

Casshern 25 €

Bientôt disponible

La vente par correspondance est désormais assurée.
Appellez le 01 45 26 81 20

49, RUE DE LA ROCHEFOUCAULD 75009 PARIS (MÉTRO SAINT-GEORGES OU PIGALLE)
TÉL. : 01 45 26 81 20. WWW.MAD-MOVIES.COM
OUVERT DU LUNDI AU VENDREDI DE 14H00 À 20H00, LE SAMEDI DE 11H00 À 20H00

Fantastic guide

PAR JEAN-PIERRE PUTTERS

CHAPITRE 61

CON LICENSIA PARA MATAR

1967. RÉAL.: RAFAEL BALEDON. SCÉN.: ALFREDO RUANOVA. INT.: FERNANDO CASANOVA, MAURA MONTI, EMILY CRANZ, ARMANDO SILVESTRE, BARBARA ANGELY. PROD.: EDUARDO ET JÉSUS GALINDO, PELICULAS MEXICANAS. MEXIQUE.

Du cinéma sous influence pour ce titre de Baledon, grand pourvoyeur de fantastique devant l'éternel : **La Sombra Vengadora**, **Orlak el Infernio de Frankenstein**, **Los Fantasmas Burlones**, ou encore **El Hombre y el Monstruo**. Très motivé par le succès des premiers **James Bond**, le récit chante les exploits d'un quatuor de justicières appelées « Las Tigresas » (!) aux prises avec un savant fou créateur d'androïdes dévolus à ses ordres. Question robots beaux, le Mexique nous a souvent fait rire, et ceux-ci ne dérogent pas à la règle : casques melons sur le crâne, combinaison en caoutchouc plaquée au corps et faces ripolinées dans les tons verdâtres. La bataille s'engage vaille que vaille contre nos tigresses, elles aussi très « fashionables », moulées de cuir noir à la mode **Faster, Pussycat ! Kill ! Kill !**, tout ceci aux accents furieusement bruitistes du groupe Los Rockin' Devils (cinq Beatles et une pintade sur scène), tandis que quelques pétroleuses s'appliquent à ne pas danser en rythme. Assez fascinant ! Suivront dans le même esprit **Munecas Peligrosas** et **Cazadore de Espias** (avec le grand retour de Los Rockin' Devils. Aïe ! Aïe ! Aïe ! Riba-riba… Muy bien !).

CONAN LE BARBARE

CONAN THE BARBARIAN. 1981. RÉAL.: JOHN MILIUS. SCÉN.: JOHN MILIUS, OLIVER STONE D'APRÈS ROBERT E. HOWARD. INT.: ARNOLD SCHWARZENEGGER, MAX VON SYDOW, MAKO, SANDAHL BERGMAN,

Conan le barbare et son symbolisme christique.

CASSANDRA GAVIOLA, JAMES EARL JONES, WILLIAM SMITH, LUIS BARBOO. PROD.: BUZZ FEITSHANS ET RAFFAELLA DE LAURENTIIS, DINO DE LAURENTIIS. DIST.: TWENTIETH CENTURY FOX. USA.

Conan constitue le grand renouveau du film d'aventures, truffé d'effets spéciaux et de péripéties spectaculaires, comme avaient pu le faire en leur temps de grands films fondateurs, **Blade Runner**, **Superman**, **Mad Max**, ou encore **La Guerre des étoiles**, tirant ainsi le genre fantastique de son ghetto culturel. Plus « hollywoodiens » que véritablement « barbares », les scénaristes puisent comme ils peuvent dans l'œuvre fourmillante de Robert Ervin Howard pour en tirer quelques séquences saisissantes, amenées comme les tableaux d'une pièce de théâtre : la dévastation du village, l'enfance du héros, la roue de la douleur, la caverne de l'épée, l'arbre du malheur, la hutte de la sorcière, le puits des sacrifices, le temple de Set, la cabane du sorcier, la lutte contre le serpent géant, le combat final, etc. Puis, en interlude, des bavardages stériles plombent ce souffle épique jusqu'au prochain morceau de bravoure. Grand décalage entre le fond et la forme, mais fulgurant succès public, **Conan** enfantera de nombreux rejetons, souvent dans la douleur ! (M23P.12, M31P.40).

CONAN LE DESTRUCTEUR

CONAN THE DESTROYER. 1983. RÉAL.: RICHARD FLEISCHER. SCÉN.: STANLEY MANN D'APRÈS ROY THOMAS, GERRY CONWAY ET LES PERSONNAGES DE ROBERT E. HOWARD. INT.: ARNOLD SCHWARZENEGGER, MAKO, GRACE JONES, OLIVIA D'ABO, BRUCE FLEISCHER, FERDY MAYNE, SARAH DOUGLAS. PROD.: EDWARD R. PRESSMAN, RAFFAELLA DE LAURENTIIS, DINO DE LAURENTIIS. DIST.: CIC. USA.

Conan le destructeur. Même le look détruit !

Quoique moins réussi que son prédécesseur, ce **Conan** au scénario évasif respecte pourtant l'univers littéraire dont il s'inspire, plus proche peut-être des comics de Roy Thomas, dessinés par Barry Smith (1970) que de l'œuvre originale signée Robert Howard (1932). Les décors et les trucages impressionnent, compte tenu d'un budget inférieur au premier volet, et les personnages, sans avoir grand-chose à nous dire, paraissent sympathiques et pour le moins pittoresques. Schwarzenegger, impérial et gigantesque, aborde parfois la distanciation, Grace Jones en impose dans le rôle de Zula la guerrière, et l'humour (« destructeur », comme nous l'annonce le titre !) risque une discrète percée, même si la finesse n'est pas toujours au rendez-vous : l'ivresse de Conan, les pitreries du magicien Akiro, ou encore le chameau assommé à coup de poing (sans doute un vibrant hommage au **Shérif est en prison** de Mel Brooks). (M32P.18).

CONAN

1997. RÉAL.: MARTIN DENNING, MARK ROPER, ROB STEWART. SÉRIE TV D'APRÈS ROBERT E. HOWARD. INT.: RALF MOELLER, JEREMY KEMP, ALY DUNNE, JEANNE CHINN, ANDREW CRAIG, DANNY WOODBURN, ROBERT MCRAY. PROD.: JEFFERSON RICHARD, KELLER ENTERTAINMENT GROUP. USA.

Ralf Moeller, « Monsieur Univers 1986 », reprend le rôle de Conan pour cette série télévisée qui doit beaucoup aux succès d'*Hercule* et de *Xena la guerrière*. Formé aux arts martiaux par Kiyoshi Yamakazi, l'entraîneur de son ami Schwarzenegger sur les deux longs-métrages, cet athlète germanique de près de deux mètres accuse les 260 livres sur la balance et impressionne le monde davantage par son physique que par son réel talent d'acteur. Il paraîtra ainsi dans 22 épisodes, assisté par une fine équipe : Otli, le nain facétieux, Karella, la reine des bandits, réplique de Xena, et encore ses amis Vulkar, un costaud à la double hache, et Zzeben, expert au bâton. En face, la routine : sorciers, loups-garous, momies, araignées géantes et monstres divers, souvent

Conan, vu de la télé. Le héros et sa fine équipe.

dépêchés par leur ennemi intime, le magicien Hissah Zul, tyran de la contrée de Cimmeria. (M116P.38).

CONDEMNED TO LIVE

1935. RÉAL.: FRANK STRAYER. SCÉN.: KAREN DE WOLFE. INT.: RALPH MORGAN, MAXINE DOYLE, LUCY BEAUMONT, RUSSEL GLEASON, PEDRO DE CORDOBA, MISCHA AUER, CARL STOCKDALE. PROD.: MAURY M. COHEN, CHESTERFIELD INVINCIBLE. USA.

Suivant de peu le **Vampire Bat** du même réalisateur, cette œuvre méconnue annonce bien à l'avance **La Nuit du loup-garou** de Terence Fisher. Une jeune femme, récemment mordue par une chauve-souris gigantesque, s'éteint en donnant naissance à un enfant maudit qui va se transformer plus tard en loup-garou/vampire les nuits de pleine lune. Cette intrigue, compliquée du fait que le coupable ignore lui-même son état, utilise certains décors de **La Fiancée de Frankenstein** et bénéficie d'une distribution prestigieuse : Pedro de Cordoba, le Van Helsing de service, Ralph

Morgan (frère de Frank le « **Magicien** » **d'Oz**, façon Flemyng), Lucy Beaumont (**Les Poupées du Diable**) et le talentueux Mischa Auer, en assistant bossu et faux coupable idéal.

CONDOR

1986. RÉAL.: V.RGIL VOGEL. TV. SCÉN.: LEN JANSON, CHUCK MENVILLE. INT.: RAY WISE, VIC POLIZOS, CRAIG STEVENS, JAMES AVERY, WENDY KILBOURNE, CAROLYN SEYMOUR, CASSANDRA GAVA, SHAWN MICHAELS. PROD.: PETER NELSON, ARNOLD OROGLINI, ABC-TV/ORION-TV. USA.

Le vieillissant Virgil Vogel, dont on aimait les classiques des années cinquante comme **L'Oasis des tempêtes** et **Le Peuple de l'Enfer**, tourne pour la TV cette anticipation urbaine annonçant le **Robocop** de Verhoeven, ou imitant le récent **Terminator**, c'est comme on veut. Ray Wise y incarne l'agent d'un groupe anti-terroristes (Condor), qui découvre avec surprise son nouveau partenaire : une androïde parfaite, capable de montrer à la fois ses émotions et ses gros flingues, solidement pourvue – nous dit-on – de « tiny bio-chips of genetically-engineered bacteria » dans le cerveau. Ce qui change tout, bien entendu ! À eux de contrer les plans criminels d'un ancien agent, Rachel, surnommée The Black Widow, laquelle projette de faire sauter Hollywood. Mais il ne sautera pas ! Savant mélange des genres, **Condor** se voulait le pilote d'une série télé finalement jamais vendue.

CONDORMAN

1981. RÉAL.: CHARLES JARROTT. SCÉN.: MARC STIRDIVANT D'APRÈS ROBERT SHECKLEY. INT.: OLIVER REED, MICHAEL CRAWFORD, BARBARA CARRERA, JAMES HAMPTON, VERNON DOBTCHEFF, JEAN-PIERRE KALFON, ROBERT ARDEN. PROD.: JAN WILLIAMS, WALT DISNEY. DIST.: WALT DISNEY PROD. USA.

« *Quand les andouilles voleront, tu s'ras chef d'escadrille !* » claironnait Georgius dans les années trente, et la chanson vient aussitôt aux lèvres à la vision de ce Condorman dans son joli costume. J'exagère ? Bon d'accord : regardez la photo et revenez me voir, le premier qui rit a perdu ! Même si Disney joue en partie la naïveté volontaire pour mieux capter son public familial, le script ne dépasse pas le niveau d'un **Commando Cody** (voir titre), pillant au passage le récent **Superman** et la série des **James Bond** période **Bons baisers de Russie** (avec la belle Barbara Carrera en transfuge soviétique). Quant au personnage principal, créateur d'un héros qu'il finit par incarner dans la vie réelle, Belmondo lui sert de modèle dans **L'Incorrigible**. Ce qui ne laisse pas grand-chose du texte original de Robert Sheckley, un écrivain de SF, pilier de la revue Galaxy, qui se plaisait déjà en son temps à fustiger la société de consommation. Pas très disneyen, le gars ! (M61P.38).

Condorman. Et on ne rit pas !

CONEHEADS

1993. RÉAL.: STEVE BARRON. SCÉN.: TOM DAVIS, DAN AYKROYD, BONNIE TURNER, TERRY TURNER. INT.: DAN AYKROYD, JANE CURTIN, MICHAEL MCKEAN, JASON ALEXANDER, CHRIS FARLEY, DAVID SPADE, MICHELLE BURKE. PROD.: LORNE MICHAELS, PARAMOUNT. DIST.: FILMS SANS FRONTIÈRES. USA.

Les « Coneheads » viennent de loin. Ils apparaissent durant la saison 76/77 du mythique ***Saturday Night Live***, surgis des œuvres délirantes de Dan Aykroyd et du scénariste Tom Davis, déjà incarnés à l'époque par les mêmes Dan Aykroyd et Jane Curtin, qui prêteront leur voix en 1983 au court d'animation, **The Coneheads**, signé Jules Bass et Arthur Rankin. Ils se retrouvent donc au générique de ce nouveau titre, plus proche de **Wayne's World**, écrit par la même équipe, que du show original. Venu de la planète Remulak dans le but de conquérir la Terre, le couple, maladroit et un peu trop gentil, s'acclimate à la « way of life » américaine, met au monde une petite conette, et tente d'échapper à un duo d'ahuris membres du service d'émigration. Leur truc : se faire passer pour des Français ! Plus conique que vraiment comique, le récit gâche un beau sujet, et Steve Barron (hésitant entre son romantique **Electric Dreams** et ses tire-bouchonnantes **Tortues Ninja**) ne trouve jamais le bon registre. Paul Norman, grand détourneur en grivoiserie devant l'éternel (remember son **Edward Penishands**), montrait davantage d'imagination dans une parodie tournée l'année précédente et farceusement titrée **The Boneheads** ! (M89P.33).

Coneheads. Dan Aykroyd et Jane Curtin, les extra-terrestres « Français » !

Confession à un cadavre. Bette Davis est « the Nanny ».

CONFESSION À UN CADAVRE

THE NANNY. 1965. RÉAL.: SETH HOLT. SCÉN.: JIMMY SANGSTER D'APRÈS LE ROMAN D'EVELYN PIPER. INT.: WILLIAM DIX, JAMES VILLIERS, JACK WATLING, BETTE DAVIS, WENDY CRAIG, NORA GORDON. PROD.: JIMMY SANGSTER, HAMMER FILMS. GB.

Jimmy Sangster écrivit les plus sanglantes histoires de la période gothique de la Hammer Films avant de recevoir un choc fatal à la vision du **Psychose** d'Alfred Hitchcock. Il mit dix ans à s'en remettre, fêtant cet anniversaire en passant pour la première fois derrière la caméra à la faveur du très sadien **Les Horreurs de Frankenstein**. Durant cette décennie devaient défiler **Hurler de peur**, **Maniac**, **Paranoiac**, **Nightmare**, **Hysteria**, aux titres assez orientés comme on le voit, et ce **The Nanny**, appelé chez nous **Confession à un cadavre** pour une sortie tardive en mai 1976. Nous suivons le comportement du jeune Joey revenu chez lui après deux ans d'internement psychiatrique, accusé d'avoir provoqué la mort de sa petite sœur. Dès son retour, des faits étranges surviennent et la vie de la famille est menacée, jusqu'à une solution prévisible, déjà utilisée dans un autre film d'Hitchcock. Harry Waxman joue la référence, offre une superbe photographie en noir et blanc, mais Seth Holt casse les effets, souligne les évidences et fige ses acteurs qui surjouent leur rôle comme au théâtre. De cette période « psycho », on préférera le **Paranoiac** de Freddie Francis, autrement plus cruel et tourmenté.

CONFESSIONS D'UN BARJO

1991. RÉAL.: JÉROME BOIVIN. SCÉN.: JACQUES AUDIARD, JÉRÔME BOIVIN D'APRÈS PHILIP K. DICK. INT.: HIPPOLYTE GIRARDOT, RICHARD BOHRINGER, ANNE BROCHET, ALAIN ROBAK, RENAUD DANNER, CONSUELO DE HAVILAND. PROD.: PATRICK GODEAU, PCC PRODUCTION/CANAL +. DIST.: PAN EUROPÉENNE FRANCE.

Le personnage isolé dans son monde, observant avec flegme la folie trépidante de ses contemporains, reste le thème majeur de Jérôme Boivin, après **Baxter** (le chien à la voix off – ou ouaff !), et cette seconde œuvre tirée du *Confessions of a Crap Artist* de Philip K. Dick, un auteur qui donnait dans l'existentialisme science-fictionnel au fil de titres comme *Eye in the Sky* ou *Time of Joint*. Quand l'individu s'interroge sur sa propre folie, se confronte à celle des autres et remet en cause la civilisation qui les génère, prête à s'écrouler un jour ou l'autre. « *Le 23 avril* » nous annonce même à l'issue d'une séance de spiritisme un Barjo bientôt

incapable de discerner l'imaginaire et la réalité. Quoique limite crispant avant son terme, le récit montre un bel humour caustique et se permet quelques dérives surréalistes assez surprenantes : les personnages projetés dans un feuilleton de SF pour y étaler leurs problèmes familiaux, la rencontre avec l'illuminée à la bibliothèque, le fantôme de Bohringer revenu souhaiter bonne chance aux survivants, etc. Boivin dispensait une œuvre rebelle et atypique, avant de rejoindre une télévision plus consensuelle. Comme si quelqu'un (lui-même ?) avait voulu le faire taire… (M77P.8 etP.48).

CONFESSIONS D'UN MANGEUR D'OPIUM

CONFESSION OF AN OPIUM EATER, OU **EVIL OF CHINATOWN**. 1962. RÉAL.: ALBERT ZUGSMITH. SCÉN.: ROBERT HILL D'APRÈS THOMAS DE QUINCEY. INT.: VINCENT PRICE, LINDA HO, JUNE KIM, YVONNE MORAY, RICHARD LOO, PHILIP AHN, TERENCE DE MARNEY. PROD.: ALBERT ZUGSMITH, ALLIED ARTISTS. DIST.: ÉTOILE DISTRIBUTION. USA.

Le script renvoie au roman éponyme de Thomas

de Quincey, l'auteur de *L'Assassinat considéré comme un des beaux-arts*, pour mettre en scène son petit-fils, Gil de Quincey, idéalement campé par Vincent Price. Sur le mode onirique, justifié par les prises d'opium du personnage, se joue une descente aux enfers dans le quartier chinois de San Francisco. Le héros, aidé par une naine, livre bataille à une société secrète, criminelle et esclavagiste. Capturé, torturé, échappé, il sort peut-être victorieux au terme d'une histoire qui remet en cause la vraisemblance des faits relatés. Albert Zugsmith, l'auteur de quelques solides ringardises (**Sex Kittens Go to College**, ou l'onirique **The Private Lives of Adam and Eve**, avec un Mickey Rooney en Satan cornu !) connaît l'état de grâce. Dans de superbes décors d'Eugène Lourié (**Gorgo**), photographiés au noir et blanc par Joseph Biroc, le cinéaste retrouve le ton des feuilletons d'avant-guerre, prêche un amoralisme imperturbable, et nous dispense quelques scènes surréalistes marquant au plus profond, comme ces

Confessions d'un mangeur d'opium. Quand la fumée tue !

chinoises jetées à l'eau dans un filet de pêche, ou bien cette jonque fantomatique traversant la brume dès les premières images.

CONFESSIONS OF A PSYCHO CAT

1968. RÉAL.: HERB STANLEY. SCÉN.: BILL BOYD. INT.: ED GARRABRANDT, FRANK GERACI, DICK LORD, EILEEN LORD, ARLENNE LORRANCE, RITA BENNETT, JAKE LA MOTTA. PROD.: CHANCELLOR FILMS. USA.

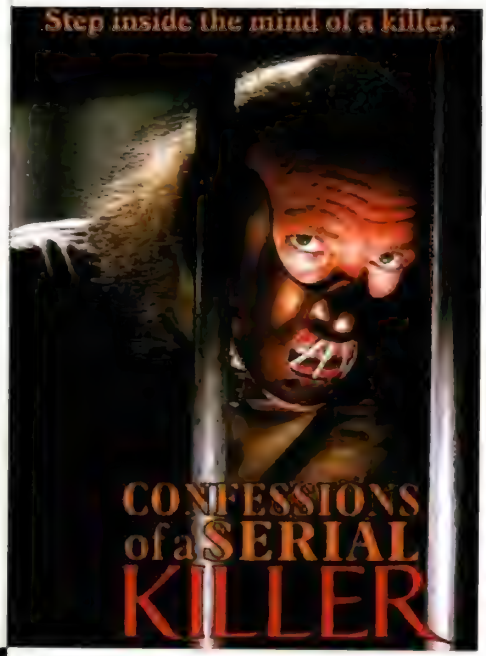
Subtil calembour pour ce titre méconnu, riche d'une galerie de personnages tous plus fêlés les uns que les autres (dont le boxeur Jake La Motta). Eileen Lord, la psycho-cat, les surpasse pourtant tous, traumatisée qu'elle fut jadis par la mort de son chat sévèrement jeté du haut d'un immeuble. Devenue chasseuse d'hommes en plein Manhattan, elle sévit à l'arbalète et collectionne le corps de ses victimes. Du genre plutôt fesseux, cette curiosité en noir et blanc nous offre en outre quelques séquences de pur sadisme : flèche décochée en pleine gorge, meurtre au rasoir et projection de sang, ou encore victime abattue comme à la corrida avec plantage de banderilles dans les dorsales. Diffusé aux USA par Chancellor Films, spécialiste à la même époque des premiers titres inspirés du personnage de John Cleland : **Fanny Hill Meets the Red Baron**, **Fanny Hill Meets Lady Chatterley** (!), ou encore le fantastique **Fanny Hill Meets Dr. Erotico** !

CONFESSIONS OF A SERIAL KILLER

1987. RÉAL. ET SCÉN.: MARK BLAIR. INT.: ROBERT A. BURNS, SYDNEY BRAMMER, DEE DEE NORTON, DENNIS HILL, BERKLEY GARRETT, ELEESE LESTER. PROD.: CECYCLE OSGOOD REXRODE/CONCORDE. USA.

Robert A. Burns, directeur artistique sur **Massacre**

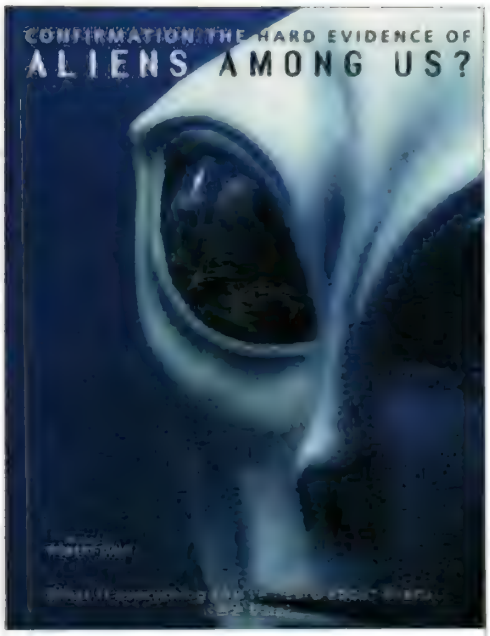
à la tronçonneuse, **Re-Animator** et **La Colline a des yeux**, incarne le serial killer Daniel Ray Hawkins dans ce récit tourné tel un documentaire pour mieux en souligner la véracité. La comparaison avec le petit budget de John McNaughton n'en est que plus flagrante, inspiré du même personnage d'Henry Lee Lucas. Mark Blair joue la camera témoin et fixe en flash-back la triste carrière de son héros depuis l'adolescence, entre une mère dépravée, un père infirme et une sœur prostituée, devenue plus tard sa complice au hasard de ses virées criminelles. Le script montre l'interrogatoire de ce tueur d'une centaine de personnes et ne nous épargne pas les séquences crapuleuses (dont le meurtre de sa mère !), jusqu'à son incarcération finale qui ne paraît pas l'affecter outre mesure. Ignorant le visuel rappelant **Henry**, ce vieux renard de Corman, bien ému par le succès du **Silence des agneaux**, ressortit la chose en 1992, sous un nouveau design qui pousse assez loin l'art de l'opportunisme (voir les deux illustrations).



CONFIRMATION : THE HARD EVIDENCE OF ALIENS AMONG US ?

1999. RÉAL.: STARLING PRICE, TED SAAD, ERIC TAYLOR… TV. SCÉN.: STEPHEN J. ABRAHAM, TIM ROGAN, STARLING PRICE D'APRÈS LE LIVRE DE WHITLEY STRIEBER. INT.: ROBERT DAVI (NARRATEUR), WHITLEY STRIEBER. PROD.: EILEEN KING, STARLING PRICE, NBC. USA.

Mini-série dont le titre affiche assez bien les intentions : se faire un max de blé en exploitant le succès d'***X-Files***. Euh, non (et pourtant, si l'on se rapporte au visuel du flyer !)… Whitley Strieber, déjà l'instigateur du **Communion** avec Christopher Walken (1), intervient lui-même dans ce récit raconté par Robert Davi, et tendant à prouver que votre irascible voisin est bien un extraterrestre qu'il convient de dénoncer illico aux autorités compétentes. Avec témoignages de personnes enlevées, documents tirés d'archives secrètes et preuves quasiment irréfutables. Il en est de même avec tous ces sujets à sensations fortes : Monstre du Loch Ness, Saint Suaire de Turin, passage dans l'Au-delà, ou témoignage de Bernadette Soubiroux (*« Mon Dieu, sauvez-moi, j'ai encore mar-*



ché dans la grotte ! »), quand la foi l'emporte, la raison n'y peut plus rien !
(1) : voir titre au chapitre précédent.

CONGO

1994. RÉAL.: FRANK MARSHALL. SCÉN.: JOHN PATRICK SHALEY D'APRÈS MICHAEL CRICHTON. INT.: DYLAN WALSH, LAURA LINNEY, CAROLYN SEYMOUR, ERNIE HUDSON, JOE DON BAKER, TIM CURRY, BRUCE CAMPBELL. PROD.: KATHLEEN KENNEDY, SAM MERCER, MARSHALL, PARAMOUNT PICTURES. DIST.: UIP. USA.

Congo s'évertue à retrouver la verve des films de jungle d'antan, avec trésor caché, bêtes sauvages, expédition hasardeuse, méchants tapis sous les feuilles et porteurs effarés prêts à s'enfuir, mais avec plus de moyens et surtout davantage d'effets spéciaux. Tiré du roman de Michael Crichton, le script nous la joue « Indiana Jones et super Cheetah parlante au pays tarzanesque des mines du roi Salomon ». Mais entre l'ambiance rétro recherchée et l'irruption de la technologie science-fictionnelle, l'œuvre rate prodigieusement sa cible, caricaturale par une vue condescendante de l'Afrique, et insupportable du fait d'un anthropocentrisme rigolard faisant du gorille femelle un Jim Carrey anthropoïde. Trop énervant ! (M96P.44, M144P.81).

A CONNECTICUT YANKEE IN KING ARTHUR'S COURT

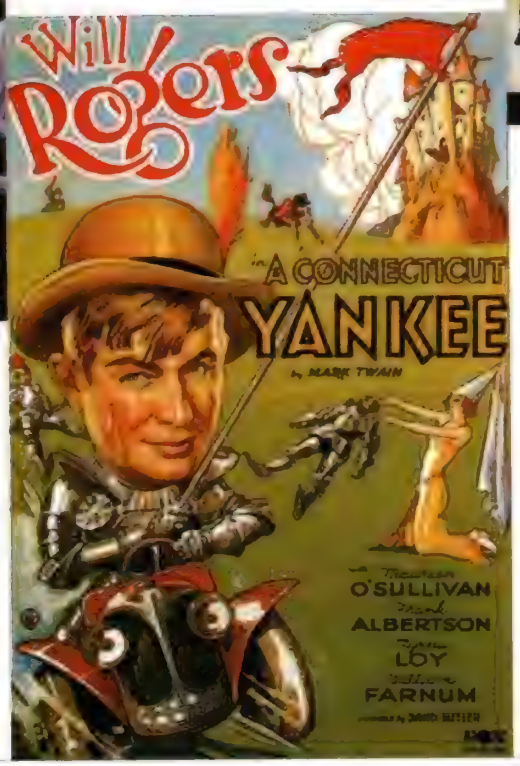
1920. RÉAL.: EMMETT J. FLYNN. SCÉN.: BERNARD McCONVILLE, D'APRÈS MARK TWAIN. INT.: HARRY C. MYERS, WILLIAM V. MONG, CHARLES CLARY, PAULINE STARKE. PROD.: WILLIAM FOX. USA.

Deuxième adaptation de l'œuvre de Mark Twain, après celle de 1910 avec le même William V. Wong. L'écrivain imaginait en 1889 une rencontre entre un Américain et son étrange compatriote lors d'une visite au château anglais de Warwick. Ce dernier croit à la transmigration des âmes et confie avant de mourir le récit de ses exploits à la cour du Roi Arthur. Il rivalise de renommée avec Merlin l'enchanteur, devient ministre, tente de démocratiques réformes, mais se heurte du même coup au clergé et à la noblesse, attachés à leurs privilèges. Cette critique de la monarchie anglaise tourne le plus souvent à la comédie pure une fois transposée à l'écran, comme ici, où le jeune héros (Harry Myers, le futur milliardaire des **Lumières de la ville**) reçoit un coup après avoir lu le conte de Mark Twain et revit des aventures identiques. Distribué en 1920, le film ressortit l'année suivante dans une version plus complète.

A CONNECTICUT YANKEE

1931. RÉAL.: DAVID BUTLER. SCÉN.: OWEN DAVIS, WILLIAM CONSELMAN D'APRÈS MARK TWAIN. INT.: WILL ROGERS, WILLIAM FARNUM, MAUREEN O'SULLIVAN, FRANK ALBERTSON, BRANDON HURST, MITCHELL HARRIS, MYRNA LOY. PROD.: FOX. USA.

Troisième version du même thème avec cette fois l'acteur Will Rogers, qui fut en 1922 Ichabod Crane dans une version muette de **Sleepy Hollow, The Headless Horseman**. Il interprète Hank Martin, cet Américain expédié par la foudre à la cour du roi Arthur durant la visite d'un château médiéval. Là, il impressionne l'entourage par ses connaissances, sa débrouillardise, sa boîte d'allumettes et, le cas échéant, par son colt. Le scénario

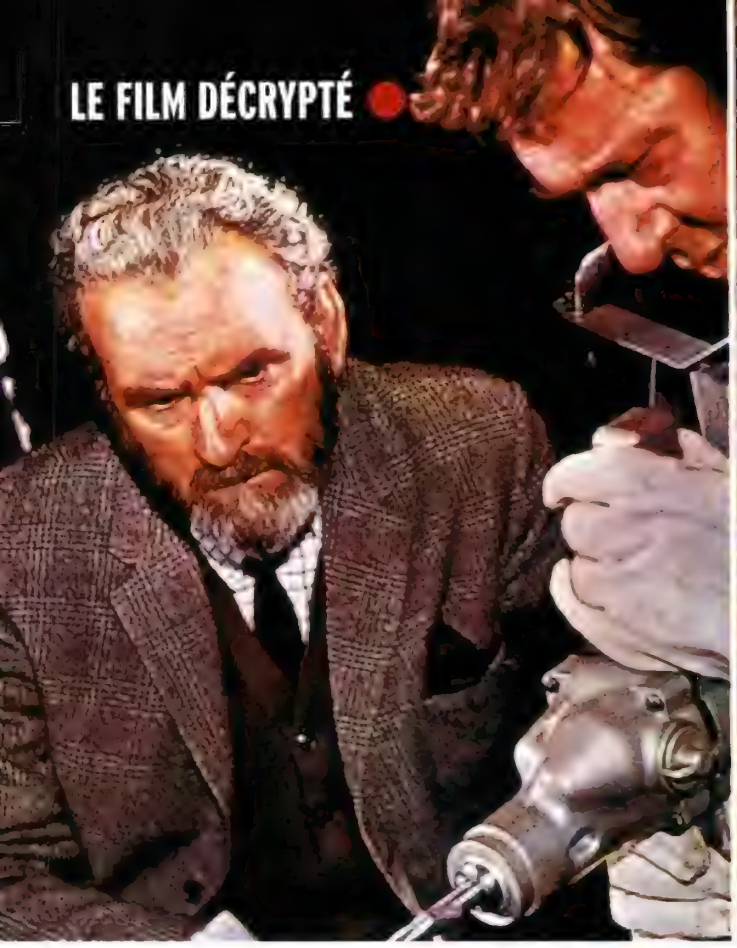


aligne les anachronismes avec de braves chevaliers à moto, un engin volant, et même une course-poursuite comme au temps du burlesque. Au final, le héros, jalousé par Merlin, manque y rester, mais un mauvais coup le ramène à la dure réalité des choses, car il se réveille comme pensionnaire d'un asile d'aliénés en compagnie des principaux personnages de cette folle aventure. Une conclusion sûrement inspirée par le classique de l'expressionnisme **Le Cabinet du Docteur Caligari.**

A CONNECTICUT YANKEE IN KING ARTHUR'S COURT

1989. RÉAL.: MEL DAMSKI. TV. SCÉN.: PAUL ZINDEL D'APRÈS LE ROMAN DE MARK TWAIN. INT.: MICHEL GROSS, RENE AUBERJONOIS, HUGO E. BLICK, KESHIA KNIGHT PULLIAM, JEAN MARSH, EMMA SAMMS, WILLIAM NUNN. PROD.: GRAHAM FORD, CENTURY GROUP/SCHAEFER KARPF PRODUCTIONS. USA.

Nouvelle version, réalisée pour la chaîne NBC, où le personnage principal devient une fillette de douze ans marquée par la légende des Chevaliers de la Table Ronde, et donc incollable sur le sujet. Transportée au sixième siècle, elle protège le Roi Arthur des intrigues menées contre lui et triomphe de ses ennemis en prédisant à l'heure exacte une éclipse de soleil (fidèle en cela au texte original de Mark Twain). Le roman fit l'objet de maintes autres adaptations : **Un Yankee à la cour du Roi Arthur** (version comédie musicale avec Bing Crosby en 1949), **A Connecticut Yankee** (pour la télévision américaine, en 1955, avec un Boris Karloff poussant la chansonnette), **Un cosmonaute chez le Roi Arthur** (du Disney pur jus, cuvée 1980), **A Young Connecticut Yankee in King Arthur's Court** (1995, avec Michael York et Theresa Russell), ou encore **A Knight in Camelot** (1998, une nouvelle version télévisée – avec le même Michael York, qui d'Arthur dans le précédent titre se transforme en Merlin (!) – diffusée chez nous sur le câble sous le titre **Le Chevalier hors du temps**).



Les Monstres de

RÉSUMÉ :
Alors que des ouvriers s'affairent sur une extension du métro londonien, des squelettes très anciens, ainsi qu'un énorme sarcophage forgé dans un métal inconnu, sont mis à jour.
Le docteur Mathew Roney (James Donald), anthropologue reconnu, est dépêché sur place et comprend assez vite qu'il est en présence d'humanoïdes remontant à 5 millions d'années et d'une sorte de vaisseau spatial. Le professeur Quatermass (Andrew Keir) est appelé en renfort par son collègue. Bientôt, découvrant qu'il s'agit là des vestiges d'une très ancienne invasion martienne qui aurait définitivement modifié l'évolution humaine, les deux scientifiques vont se heurter à l'armée, en la personne du Colonel Breen (Julian Glover), et aux pouvoirs publics, qui veulent étouffer l'affaire pour éviter d'ébranler la société...

Dernier volet de la trilogie QUATERMASS, LES MONSTRES DE L'ESPACE conclut la saga sur une note à la fois inquiétante et spectaculaire, qui célèbre les noces de la science-fiction et de l'anthropologie.

Nous sommes au début de l'année 1967. Dans les bureaux de la Hammer, cela fait quelques années qu'il est question d'ajouter un troisième épisode à la saga des **Quatermass**. Mais la Columbia, impliquée dans le développement, fait mariner tout le monde avant de retirer ses billes en 1964. C'est tout bénef' pour le scénariste Nigel Kneale, qui voit là l'occasion de remanier son script sans avoir l'œil des Américains penché au-dessus de son travail.

CHANGEMENT DE TON

La Hammer voulait reconduire Val Guest au poste de réalisateur mais ce dernier, engagé sur d'autres projets, déclina l'offre. Du coup, le studio se rabattit sur Roy Ward Baker. Le cinéaste anglais, qui avait déjà derrière lui de nombreux épisodes de séries télé (***Chapeau melon et bottes de cuir***, ***Le Saint***) et quelques films marquants comme **Troublez-moi ce soir** (avec Marilyn Monroe et Richard Widmark), **Atlantique latitude 41** (une grosse production britannique sur le drame du Titanic) ou **Le Cavalier noir** (un western homo avec Dirk Bogarde), ralliait donc le giron de la Hammer, où il allait par la suite réaliser quelques-uns des derniers fleurons de la firme (**Docteur Jekyll & Sister Hyde**, **La Légende des 7 vampires d'or**). Sa collaboration avec Kneale se passera très bien, le scénariste étant enchanté de la tournure que prend le projet. Il n'avait jamais caché sa désapprobation, lors des deux précédentes adaptations, sur le casting de Brian Donlevy dans le rôle de Quatermass. En cela, on peut dire que **Les Monstres de l'espace** est le plus knealien des trois volets : davantage porté sur la caractérisation psychologique des personnages et faisant preuve d'une sensibilité plus libérale que celle des deux opus précédents, le film de Roy Ward Baker permet à Kneale de rédiger un scénario qui reste très fidèle au matériau de base, le script reprenant notamment des lignes entières de dialogues du ***Quatermass and the Pit*** tourné pour la BBC en 1958. Mais ce relookage de la franchise n'est pas dû qu'à la seule personnalité du scénariste.

UNE AUTRE GÉNÉRATION

Une décennie s'est écoulée depuis **La Marque** et entre temps, la société et le cinéma ont changé. Doté d'un script plus ambitieux que ceux des précédents **Quatermass**, **Les Monstres de l'espace** n'hésite pas à énoncer des thèses évolutionnistes où les Martiens apparaissent finalement comme le chaînon manquant qui a déclenché le passage du singe à l'homme. Dans ce contexte, le professeur Quatermass est devenu quant à lui un antimilitariste convaincu (voir ses affrontements à répétition avec le Colonel Breen), il est plus compréhensif avec autrui mais aussi plus inquiet quant au sort de l'humanité. Bref, plus rien à voir avec l'énergique et dirigiste Quatermass campé par Brian Donlevy dans les deux films de Val Guest, à l'issue desquels le bouillant scientifique repartait la fleur au fusil vers de nouvelles aventures. Pas de ça dans **Les Monstres de l'espace** : à la fin, Quatermass s'assoit et, le regard perdu dans le vide, semble se demander de quoi demain sera fait. De même, le personnage de Barbara, l'assistante du docteur Roney, n'entretient que peu de rapports avec les quelques secrétaires effacées qui peuplaient **Le Monstre** et **La Marque** : elle est même un des acteurs importants de l'intrigue puisque c'est elle qui arrivera, là où Quatermass a échoué, à percevoir les images mentales qui émanent du vaisseau fossilisé. Depuis les deux premiers films, la Hammer est devenu un studio prospère, accumulant les succès et ne pouvant donc se permettre d'ignorer les désirs nouveaux d'un public de plus en plus large.

Sur ces deux pages, de gauche à droite et de haut en bas :
Le professeur Bernard Quatermass (Andrew Keir) tente de percer les mystères du vaisseau fossilisé.

Quatermass et le docteur Roney (James Donald) viennent de découvrir le cadavre d'une étrange créature.

Quatermass et Roney aux prises avec des phénomènes paranormaux.

Quatermass aidant à évacuer un militaire qui n'a pas supporté sa petite visite dans le vaisseau spatial.

l'espace

CASTING ROYAL ET CRAIGNOS MONSTERS

Les Monstres de l'espace est conçu dès le départ comme l'épisode le plus prestigieux de la trilogie. Filmé en couleurs et doté d'un budget de 275 000 livres sterling (le triple de **La Marque** !), le film bénéficie en plus d'un casting de haute volée. En tête d'affiche, le grand acteur britannique James Donald (**Le Pont de la rivière Kwaï**, **La Grande évasion**) interprète le docteur Roney avec son flegme habituel, tandis que le rôle de Quatermass échoue au massif Andrew Keir, comédien écossais spécialisé dans les seconds rôles au sein de superproductions hollywoodiennes (**Cléopâtre**, **Lord Jim**) et qui avait campé l'année précédente le moine Sandor dans **Dracula, prince des ténèbres**. Une production Hammer où il avait d'ailleurs donné la réplique à Barbara Shelley, actrice alors spécialisée dans le fantastique et que l'on retrouve donc ici dans le rôle de la courageuse Barbara. Enfin, l'arrogant Colonel Breen est interprété par Julian Glover, comédien racé appelé à une longue carrière et que l'on a revu récemment dans **Harry Potter et la chambre des secrets** ou **Troie**. Mais le budget est également consacré à l'édification de décors très réalistes : le directeur artistique de la Hammer, Bernard Robinson, jusqu'ici spécialisé dans les décors gothiques, reconstruit ainsi la station de métro de Hobbs End (à l'intérieur de laquelle apparaissent les affiches des succès récents de la Hammer) et la transforme en chantier de fouilles, puis s'attaque à la reconstitution du quartier environnant qui sera détruit lors d'un final spectaculaire préfigurant la vogue des films catastrophe. Le seul point noir du film reste les effets spéciaux relatifs aux monstres, finalement moins convaincants que ceux de **La Marque** : les Martiens, des espèces de sauterelles géantes, s'avèrent plus rigolos qu'effrayants, notamment lors des visions mentales où l'on assiste à leur massacre.

REVIENS QUATERMASS !

Derrière la caméra, Roy Ward Baker et son chef opérateur Arthur Grant poussent encore plus loin le rendu réaliste obtenu par Val Guest sur certaines séquences de ses deux films, en particulier lors de la scène de panique où la foule quitte la station de métro en catastrophe tandis que le décor s'écroule autour d'elle. Un passage filmé caméra à l'épaule, où l'image est prise de tressautements et de décadrages visant à accroître le sentiment de confusion. Un souci de vraisemblance fusionnant idéalement avec le scénario malin de Kneale, qui explique les phénomènes paranormaux vécus par les êtres humains depuis des millions d'années (fantômes, apparitions…) par les résurgences des images mentales laissées en eux par les Martiens. Bref, tout le propos du film est de rationaliser toutes les croyances et superstitions du spectateur pour mieux lui faire réaliser le caractère profondément déstabilisant de ses enjeux narratifs (en gros, contrairement à tout ce qu'on vous a raconté jusqu'ici, les événements décrits ici sont vrais).

Les Monstres de l'espace est donc à ce jour le dernier épisode des aventures cinématographiques du professeur Quatermass. Une nouvelle mini-série télé de 4x60 minutes, à nouveau écrite par Nigel Kneale et baptisée ***Quatermass*** ou ***The Quatermass Conclusion***, verra cependant le jour en 1979. Enfin, en 1993, la Warner annonça qu'elle allait produire le remake du **Monstre** et que, si le succès était au rendez-vous, des remakes de **La Marque** et des **Monstres de l'espace** suivraient assez vite. Hélas, au jour d'aujourd'hui, on attend encore le retour du professeur Quatermass sur grand écran.

Arnaud BORDAS

QUATERMASS AND THE PIT. GB. 1967. RÉAL.: ROY WARD BAKER. SCÉN.: NIGEL KNEALE D'APRÈS UNE HISTOIRE DE NIGEL KNEALE. DIR. PHOT.: ARTHUR GRANT. MUS.: TRISTRAM CARY. PROD.: ANTHONY NELSON KEYS POUR HAMMER FILM PRODUCTION LIMITED. INT.: JAMES DONALD, ANDREW KEIR, BARBARA SHELLEY, JULIAN GLOVER, DUNCAN LAMONT, BRYAN MARSHALL, PETER COPLEY… DUR.: 1H37. SORTIE ANGLETERRE LE 19 NOVEMBRE 1967.

QUATERMASS, LE SERIAL EN DVD

Avis aux amateurs. Le 4 avril prochain paraîtra en DVD zone 2 anglais, chez BBC DVD, un coffret de trois disques baptisé « The Quatermass Collection » et regroupant les trois serials tournés pour la télé britannique en 1953, 1955 et 1958, puis adaptés au cinéma par la Hammer. **Quatermass II** et **Quatermass and the Pit** seront disponibles intégralement, avec leurs six épisodes respectifs de 30 minutes chacun. Par contre, **The Quatermass Experiment** ne sera présent dans le coffret que sous la forme de ses 2 premiers épisodes, les 4 autres ayant été définitivement perdus (ces serials étaient à l'époque enregistrés et diffusés en direct). Cette édition sera accompagnée de plusieurs bonus et notamment des scripts en PDF des épisodes perdus de **The Quatermass Experiment.** Bref, de quoi réveiller les ardeurs du fan de serial qui sommeille en chacun de nous.

MAD MOVIES PETITES ANNONCES

MAD MOVIES, PETITES ANNONCES. 6 RUE RODIER, 75009 PARIS. TÉL. : 01 44 635 635. FAX : 01 44 635 634

■ Recherche quelques titres en VHS ou DVD, selon le cas : **Krull, Terreur extra-terrestre, Happy Birthday, La Ferme de la terreur, Le Mystère du triangle des Bermudes** (René Cardona Jr.), **Le Choc des titans, Les Chasses du comte Zaroff**. Contacter Eric Dayre au 04 66 59 62 12 ou au 06 76 37 96 79.

■ Recherche tout sur Rosario Dawson dans **Alexandre**, poster, articles, photos *(ah ah, petit cochon !)*. Bonnet Sandra *(oops, pardon madame…)*, 8 rue Chateaubriand, Queven, 56530.

■ Recherche anciens guides vidéos films édités avant 1990 : Vidéo 7, L'Officiel des cassettes vidéos ou autres guides vidéos films. Francis au 06 85 35 06 63

■ Vds anciennes collections de K7 comme VIP, Videobox, Dynasty, Fil à Film… avec des films comme **La Nuit des pétrifiés, La Possédée, L'Horrible Sexy Vampire, Sonny Boy, Sabata**… *(… la tête ! Bon OK, elle est nulle, je sors…)*. Liste contre un timbre à : Frédéric Kuta, 30 Bis Rue de Lille, 59136 Wavrin.

■ Vds anciens Mad Movies, Ciné Zine Zone, Monster Bis, Fangoria, Impact, Fanzines, revues sur les vampires, Hammer + affiches. Mr. Guillaume Trivui, 1 place Paul Eluard, 38520 Le Versoud.

■ Vds produits dérivés collector, de **Star Wars** : rare buste de Boba Fett, réplique lumineuse et sonore du sabre laser de Darth Vader, Diorama en résine de l'**Épisode 1** *(C'est la scène ou Jar Jar marche dans le caca ? J'achète !)*. Prix à négocier. Benoît au 06 14 28 86 91 ou 04 77 95 56 97.

■ Vends SFX, Mad Movies, Impact, Bandes dessinées Star Trek. Écrire à Mlle Maduli Coralie, 1 rue Sully, 01100 Oyonnax.

■ Collectionneur vends VHS originales : **La Fille de Dracula** (J. Franco) 40 €, **Ilsa la louve des S.S.** 20 €, films rares fantastiques anglais (Hammer, Amicus), revues et fanzines des années 70. Liste détaillée contre 2 timbres à : Olivier Galanti, 60 Rue Tronchet, 69006 Lyon.

■ Fan de films d'horreur et gore de 24 ans souhaite partager sa passion avec d'autres fans féminins comme masculins *(Ah, monsieur ne fait pas de discrimination, c'est bien !)*. Écrire à : Mr. Glückmann Jérôme, Les Glaïeuls 1, Allée des fleurs, 61100 Flers.

■ Recherche désespérément la série **Serpico**. Mr. Castéran Franck, 64, Grand rue Sapiac, 82000 Montauban.

■ Vds affiches de films, formats variés, 60x40, 120x160, 400x300 (6 ou 8 parties), brochures dossiers de presse, jaquettes VHS, Kakemonos, Totems et autres matériels d'exploitation, genres variés (**Gladiator, Grinch, Le Pianiste, Nemo, Hulk, Resident Evil, Gothika, Arsène Lupin**…), environ 300 titres disponibles, liste contre 2 timbres. Contacter le 03 22 31 46 91.

■ Vds K7 originales, VIP, Carrere, Scherzo ou échange contre DVD X. (Marc Dorcel) *(Pas con ça, et puis on y gagne au change)*. Laurent au 02 38 33 19 23.

■ Vds nombreux DVD imports : films rares tous genres des années 60 à 90. Bis italien, érotique (Tinto Brass, Russ Meyer, Penthouse Girls…), sexy comedies (E. Fenech, K. Schubert…), pornos, séries TV kitsch (**Buck Rogers, Wonder Woman, Shérif fais-moi peur**…) à partir de 10 €. Liste sur demande : Joël au 01 60 16 49 18.

■ Vds plus de 1 000 films tous genres confondus : S.F., fantastique, horreur 60's 70's, 80's, et de très nombreux bis italiens et giallos dont beaucoup de raretés. Liste sur simple demande contre un timbre. Mr. Perrin Francis *(ah Cisfran le retour, comment ça va ?)*, 30 avenue du Pré de foire 73600 Moutiers.

■ Je possède environ 200 VCD de films d'action chinois (Shaw Brothers, polars, kung-fu…) et je les solde à 3 € chaque… Avis aux amateurs (y compris Sifu Sévéon) *(Mmmm… pas cher, il peut te payer en tickets restos ?)*. Appeler Alex au 01 48 22 87 20, après 21h00.

■ Vds ou échange contre jeux Gamecube : **La Maison aux fenêtres qui rient, La Compagnie des loups, La Malédiction des rats, Réincarnations, Body Bags, Une Vierge chez les morts-vivants, Flic ou Zombie** et plus encore. Vds Vhs, affiches Godzilla. Joaquim au 02 38 33 15 64.

■ Vds ma collection de BD Comics Marvel à l'unité : Strange, Titans, Special Strange, Nova, RCM, Top BD, Conan, Hulk, X-Men, Spider-Man, Daredevil et bien d'autres encore… en très bon état et à bon prix. Liste sur demande et tél. (Rashid) : 06 12 98 92 93

■ Vds BD Comics Pockets, Titan, Strange, Nova, Kiwi, Rodéo, Blek, Mandrake, Artima BD SF, Yuma, Big Boy, Amok, Hulk, Conan, Tarzan, BF, PN, Rintintin, romans photos Cosmos, Aventures, Vaillant… Écrire à Mlle Laury, 1 rue de l'église 37260 Monts.

■ Vds en VHS originales films avec Lino Ventura : **Les Tontons flingueurs, Les Barbouzes, 3 Jours à vivre, Touchez pas au Grisbi**. Recherche en VHS **Man Hunt/Chasse à l'homme** (de Larry Ludman avec Henry Silva). Jean-Louis Zaccariotto, 20 rue Benquez, 65000 Tarbes.

LES HORS-SÉRIES MAD MOVIES

Pour commander : découpez (ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le, avec votre règlement, à l'adresse suivante : **D.I.P., MAD MOVIES** HORS SÉRIE
18 à 24 quai de la Marne 75164 Paris cedex 19

Nom _____ Prénom _____

Adresse _____

CP _____ Ville _____

Pays _____

Total : _____ €

Règlement joint par chèque à l'ordre de CPF - Mad Movies

Oui, je commande

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°1 JOHN CARPENTER**

Prix unitaire pour l'Europe : 7 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 9 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE N°2 PETER JACKSON**

Prix unitaire pour l'Europe : 8 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 10 € (frais de port compris)*

_____ exemplaire(s) de **MAD MOVIES HORS SÉRIE CINÉMAS D'ASIE**

Prix unitaire pour l'Europe : 9,50 € (frais de port compris)*
Prix hors Europe et Dom-Tom (par avion) : 11,50 € (frais de port compris)*

* Offre valable dans la limite des stocks disponibles.

VISITORS
ARACHNID
BABY BLOOD
CHERRY FALLS
DAGON
DELLAMORTE DELLAMORE
FACE AUX DEMONS
FAUST
FOG
AUX FRONTIERES DE L'AUBE
INVASION LOS ANGELES
HAMMER 1, 2, 3 & 4
PHANTOMS

DIS-MOI...

QUEL EST TON FILM D'HORREUR PRÉFÉRÉ ?

LINK
MY LITTLE EYE
PRINCE DES TENEBRES
BLAIR WITCH 2
ORCA
SCREAM 3
BEYOND RE-ANIMATOR
L'OMBRE DU VAMPIRE
HELLRAISER 4 BLOODLINE
HITCHER

LES TITRES PHARES DE L'HORREUR
À PRIX SPÉCIAL À PARTIR DU
14 MARS 2005

MIDNIGHT MOVIES CANAL
LE CINEMA DE L'ANGOISSE A PRIX FRISSON

DVD VIDEO
STUDIO CANAL

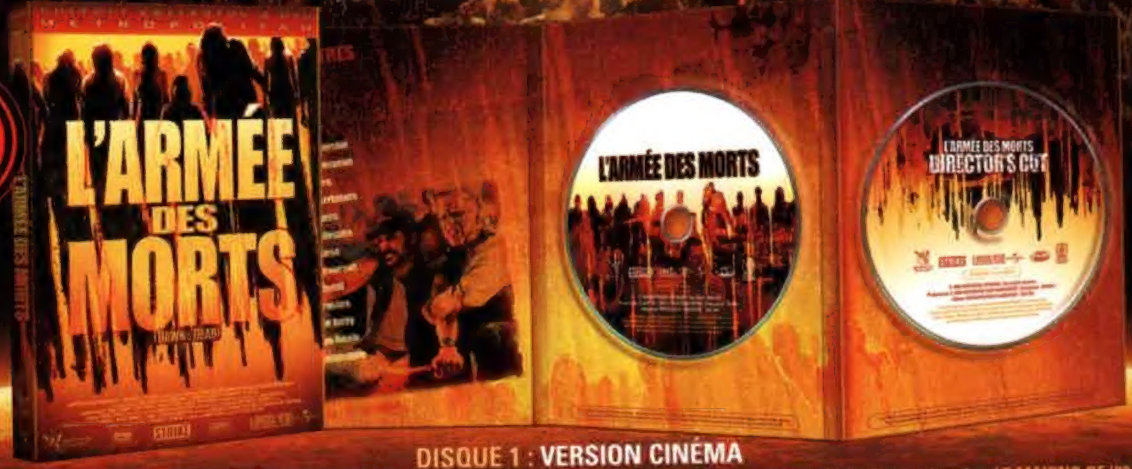
QUAND IL N'Y A PLUS DE PLACE EN ENFER, ILS REVIENNENT SUR TERRE...

L'ARMÉE DES MORTS

(DAWN OF THE DEAD)

«Un thriller apocalyptique» ★★★
PREMIÈRE

L'ÉDITION COLLECTOR 2 DVD



DISQUE 1 : VERSION CINÉMA

● Le film en VF 5.1 DOLBY DIGITAL / 5.1 DTS et VOST 5.1 DOLBY DIGITAL ● LE COMMENTAIRE AUDIO du réalisateur et du producteur (vost) ● LE MAKING OF (23 mn / vost)
● FLASH SPÉCIAL : reportage télévisé sur la dégradation de la situation, avec notamment les réactions des experts et de la Maison Blanche (21 mn / vost)
● LA CASSETTE D'ANDY : comment Andy, l'armurier, a résisté aux zombies (16 mn / vost) ● LES BANDES-ANNONCES (vf / vost) ● LIEN INTERNET avec le site français du film

DISQUE 2 : VERSION DIRECTOR'S CUT

● Pistes son et commentaire audio identique au disque 1 ● LES EFFETS SPÉCIAUX : les maquillages, les explosions crâniennes et les meilleurs zombies (20 mn / vost)
● LES MORCEAUX MANQUANTS : les 9 scènes coupées au montage avec le commentaire optionnel de Zack Snyder et Eric Freeman (12 mn / vost)
● L'INTERVIEW EXCLUSIVE de Ty Burrell et Jake Weber (10 mn / vost) ● LA BANDE-ANNONCE DE ZOMBIE, réalisé par George Romero (vost) ● LES BANDES-ANNONCES (vf / vost)

ÉGALEMENT EN ÉDITION PRESTIGE 1 DVD

13ème RUE
LA CHAINE ACTION ET SUSPENSE

METROPOLITAN FILM & VIDEO

STRIKE

L'INVASION COMMENCE LE 17 MARS

A UNIVERSAL PICTURE

UNIVERSAL

TF1 VIDEO